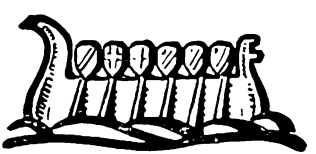
BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE
DES SCIENCES RELIGIEUSES

littérature latine chrétienne

par
G. BARDY



LIBRAIRIE
BLOUD & GAY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 20 EXEMPLAIRES MARQUÉS DE A à T, HORS COMMERCE, ET 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 400 SUR VÉLIN ALFA RUYSDAËL POUR LES SOUSCRIPTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE DES SCIENCES RELIGIEUSES. CE TIRAGE SPÉCIAL CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 400 SUR BOUFFANT BIBLIO DES PAPETERIES DE FRANCE.

NIHIL OBSTAT

Divione, 13ª *martii* 1928

A. RIGAUD

c. d.

IMPRIMATUR

Divione, 14ª *martii* 1928

C. MARIGNY

v. g.

Copyright by Bloud et Gay 1929

Ce volume est le 20e paru dans la *Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses.*

Littérature latine chrétienne

INTRODUCTION

Ce n'est que vers la fin du second siècle que les chrétiens de langue latine commencent à écrire des ouvrages dignes de figurer dans une histoire littéraire. Ils n'ont jusqu'alors possédé que des traductions assez littérales de la Bible, tout au moins des parties les plus importantes de la Bible, et celles de quelques écrits rédigés d'abord en grec mais entourés, dès leur apparition, d'un respect et d'une popularité assez grande pour justifier leur interprétation à peu près immédiate dans la langue vulgaire. Après 190 au contraire, ils ne se contentent plus de ces traductions : au milieu d'eux surgissent, principalement en Afrique, des écrivains originaux qui, du premier coup, produisent des chefs-d'œuvre et assurent à la pensée chrétienne en Occident la possession d'une langue pleinement maîtresse d'elle-même; si bien que tous ceux qui, à Rome surtout, essaient de se conformer à l'ancien usage et veulent continuer à se servir du grec pour s'adresser à leurs frères, ne tardent pas à faire figure d'étrangers et d'incompris dans leur propre milieu.

Ces faits, gros de conséquences, s'imposent à l'attention de tous ceux qui essaient de comprendre les destinées de la littérature latine chrétienne, car ils en marquent, dès le premier début, l'orientation définitive. Si mal que nous soyons renseignés sur les circonstances de l'évangélisation de l'Occident, nous

sommes pourtant assurés que ceux qui y portèrent d'abord la bonne nouvelle étaient des orientaux, uifs de Palestine, de Syrie et d'Asie Mineure, ou païens convertis venus des mêmes régions; tous s'exprimant en grec et s'adressant à leurs frères de race et de langue, avant de prêcher aux latins. La liste des personnes saluées par saint Paul vers la fin de l'Epître aux Romains nous renseigne, dans une certaine mesure, sur la composition de la communauté de Rome vers l'an 60 : à côté de quelques noms latins, nous y trouvons une majorité de noms grecs, qui sont attestés surtout par les inscriptions d'Asie Mineure. De même la liste des martyrs de Lyon, en 177, nous montre que cette chrétienté, alors très voisine de ses origines, devait comprendre plus d'Asiates que de Latins ou de Celtes. Il était dès lors naturel que les premiers écrits, adressés à des Eglises dont la plupart des membres avaient le grec comme langue maternelle fussent rédigés en grec : la lettre de saint Paul aux Romains, le *Pasteur* d'Hermas, l'*Adversus Haereses* de saint Irénée, pour ne rien dire de la lettre de saint Clément qui, destinée aux Corinthiens, devait naturellement être écrite en grec, marquent quelques-unes des étapes principales de la pensée chrétienne en Occident. On peut ajouter d'ailleurs qu'au I^er^ et au II^e^ siècle de notre ère, la langue grecque était si répandue dans tout le monde méditerranéen qu'elle était couramment usitée même dans les milieux populaires de Rome, de Carthage ou de Marseille, et que les historiens et les philosophes, fussent-ils empereurs comme Marc-Aurèle, l'employaient volontiers pour assurer une plus grande diffusion à leurs ouvrages : lorsqu'un apologiste, installé à Rome comme saint Justin, voulait s'adresser aux empereurs et au sacré sénat pour leur présenter la défense de sa foi, il écrivait naturellement en grec, non seulement parce qu'il

était lui-même originaire de Palestine, mais surtout parce qu'il savait ainsi plaire aux puissants du jour.

Il ne faudrait pas croire cependant que le christianisme resta en Occident une religion exotique et ne recruta pas d'adeptes en dehors des colonies orientales. Nous savons au contraire que, de très bonne heure, il se répandit parmi les latins, et qu'avant le milieu du second siècle, ceux-ci tenaient une place considérable dans la communauté romaine. Peut-être les hérétiques furent-ils les premiers à se rendre compte de l'influence qu'ils pourraient avoir s'ils s'adressaient dans sa propre langue à l'élément indigène : du moins est-il vraisemblable que les plus anciennes traductions latines du Nouveau Testament remontent à Marcion ou à ses disciples. Mais l'Eglise ne laissa pas longtemps l'hérésie profiter de cet avantage : bien vite ses fidèles eurent aussi à leur disposition des versions latines de la Bible, de la *Doctrine des apôtres*, de la lettre de saint Clément aux Corinthiens, du *Pasteur* d'Hermas.

Le rôle de ces traductions fut décisif pour la formation de la langue latine chrétienne. Leurs auteurs n'étaient pas des lettrés soucieux de mettre en beau langage les oracles des prophètes, les épîtres de saint Paul ou les Evangiles des apôtres; ils n'avaient d'autre préoccupation que de fournir à leurs frères de race et de langue le moyen de lire les livres sacrés qui contenaient la révélation divine; et, sans grande instruction eux-mêmes, ils les traduisaient le plus littéralement possible, sans redouter les expressions familières, les termes populaires, les constructions jugées incorrectes par les grammairiens, et même, si les mots latins leur faisaient défaut, les transcriptions toutes simples des formules grecques. Déjà la Bible des Septante et le Nouveau Testament avaient été rédigés dans la langue commune, toute hérissée de vulgarismes, souvent aussi émaillée de sémitismes :

les premières versions latines de la Bible conservèrent cette rudesse et y ajoutèrent encore. Elles introduisirent ainsi dans la langue littéraire, celle du moins dont les chrétiens devaient être amenés à se servir, un bon nombre de termes nouveaux, d'acceptions inédites, et, le cas échéant, de règles syntactiques plus larges que celles des auteurs classiques. Sans avoir jamais aucun caractère officiel, elles s'imposèrent à l'usage des diverses chrétientés, elles fournirent aux écrivains d'innombrables citations, elles informèrent largement le style et le vocabulaire de la littérature à venir. En vain les lettrés réclamèrent-ils à maintes reprises et durant des siècles contre la barbarie de ces traductions. Les écrivains chrétiens ne cessèrent pas de les défendre; et saint Jérôme lui-même, lorsqu'il entreprit de donner au monde latin une version nouvelle de la Bible, faite d'après les textes hébreux, ne se soucia que de se rapprocher de la vérité hébraïque, nullement de produire une œuvre d'art.

Si les plus anciennes traductions des Livres Saints virent le jour à Rome, cette ville n'était pourtant pas destinée à donner naissance aux premiers écrivains originaux en langue latine. Une telle gloire était réservée à Carthage, et la place tenue, dès les origines, par l'Afrique dans l'histoire de la littérature latine mérite de retenir l'attention sans plus tarder. Le plus ancien auteur qui ait écrit en latin est, paraît-il, le pape Victor, originaire de l'Afrique d'après le témoignage du *Liber pontificalis;* mais nous n'avons rien conservé de ses opuscules. Tertullien est d'ailleurs son contemporain; et son nom suffit pour caractériser une époque.

Celui-ci est un grand écrivain. Il a fait de fortes études classiques, avant sa conversion, et quelles que soient les réprobations dont il accable parfois les philosophes et les poètes du paganisme, il garde, au fond de son cœur, l'enchantement de la beauté, de

l'harmonie, que lui ont révélée Cicéron et Virgile. Il sait comment il faut construire une période; il connaît, aussi bien qu'un rhéteur, les multiples ressorts de la phrase, et l'art oratoire n'a pas de secrets pour lui. Mais surtout il possède cette éloquence innée que rien ne saurait remplacer. De la Providence il a reçu une imagination vive et colorée, une passion ardente et enthousiaste, une intelligence pénétrante; et il emploie magnifiquement tous ces dons. Sans aucune peine, on peut reconnaître en lui les qualités et les défauts qui sont l'apanage de tout Africain : une fougue parfois démesurée, un emportement souvent exagéré; et l'amour des grands mots outranciers, des phrases à effet, des formules vigoureusement frappées. Au service du christianisme, dans l'Eglise catholique d'abord, puis vers la fin de sa vie dans l'erreur montaniste, il déploie sans compter sa nature bouillonnante. Et tandis que les chrétiens de langue grecque en sont encore à attendre leur premier écrivain de talent, ceux qui parlent latin peuvent s'enorgueillir de Tertullien comme d'un maître incomparable.

L'influence de Tertullien fut énorme. Il avait appris à ses coreligionnaires la valeur de l'œuvre littéraire et la force que peut donner à une idée le revêtement de mots qui sert à l'exprimer. L'Occident ne devait pas oublier cette grande leçon. Saint Cyprien, né à Carthage lui aussi, est le disciple du puissant orateur, dont il redemande sans cesse les ouvrages. Au plus fort des luttes qui troublent son fécond épiscopat, il trouve le moyen d'écrire des lettres et des traités d'où n'est banni aucun des ornements du style, et dont la phrase rythmée trahit une perpétuelle recherche de l'harmonie. Quel contraste entre les lettres du grand évêque et celles que lui font écrire, après la mort du pape Fabien, les prêtres de Rome qui n'ont pas encore songé à utiliser le calame de Novatien! et comme on mesure, en les rapprochant

les unes des autres, toute la différence d'un style vulgaire à la noblesse de la forme.

Les autres écrivains latins de l'époque anténicéenne font tous, ou presque tous, figure de lettrés : Minucius Félix, le délicat auteur de l'*Octavius*; Arnobe, l'apologiste un peu mièvre de l'*Adversus nationes*; Lactance, que l'on a appelé parfois le Cicéron chrétien; et les autres, dont nous aurons à rappeler les noms et les œuvres. Ne pourrait-on même pas ajouter qu'il n'est pas jusqu'à Commodien qui ne fasse effort pour s'élever au-dessus de la vulgarité ordinaire, en traduisant en vers ses expériences quotidiennes? C'est un pauvre poète que Commodien, et les érudits se demandent encore quelle étrange méthode est la sienne : du moins est-il chez les chrétiens, le premier qui ait essayé de réaliser une poésie en dehors des hymnes et des compositions liturgiques; sa bonne volonté est plus touchante qu'une éclatante réussite.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que tous ces lettrés chrétiens s'amusent de leur habileté, et écrivent sans autre motif que le plaisir d'aligner des mots et des phrases. Ils sont au contraire profondément sérieux. Ils regardent leur besogne d'écrivains comme l'accomplissement d'une tâche religieuse. Qu'ils soient prêtres comme Tertullien et Novatien, évêques comme saint Cyprien, ou simples laïques comme Minucius Félix, Arnobe et Lactance, ils témoignent d'un égal souci de servir l'Eglise et de la défendre. Ils écrivent bien, parce qu'ils ont reçu, avant leur conversion, les leçons des meilleurs maîtres profanes, s'ils n'ont pas eux-mêmes exercé le métier de rhéteur; et ils ne se croient pas obligés de trahir leur formation première, lorsqu'ils sont devenus chrétiens. Mais cela est un détail; l'essentiel pour eux, c'est d'exposer leur foi, de combattre les hérésies, d'encourager leurs frères. On comprend mieux le sérieux avec lequel ils envisagent leur mis-

sion, quand on les compare aux écrivains païens de la même époque : Fronton, le maître de Marc-Aurèle, qui rédige amoureusement l'éloge de la fumée, de la poussière, de la négligence, et qui pousse la naïveté ou l'orgueil jusqu'à se désoler lorsqu'il voit son disciple se détourner de ces futiles exercices; Apulée, le conteur élégant des *Métamorphoses*, pour qui le comble de l'art consiste à ciseler des phrases creuses; ou les compilateurs de l'*Histoire Auguste*, dont la principale occupation est de fabriquer les discours ou les lettres imaginaires de leurs héros. Tandis que la littérature païenne sombre dans la pédanterie vide et ennuyeuse, les écrivains chrétiens sont seuls à s'imposer à l'attention, parce qu'ils sont seuls à avoir quelque chose à dire.

Ce en quoi ils se montrent bien latins, c'est que leurs préoccupations sont entièrement tournées vers la vie pratique. Ils laissent aux Grecs le soin de s'intéresser aux grands problèmes doctrinaux; non pas seulement aux Grecs d'Orient, mais même, jusqu'en en un temps proche du milieu du III^e^ siècle, aux Grecs domiciliés en Occident. Saint Irénée écrit *Contre les hérésies* un gros ouvrage, qui, non content de réfuter le gnosticisme, rappelle l'enseignement traditionnel de l'Eglise sur Dieu, l'âme et l'univers; saint Hippolyte est un étonnant polygraphe qui s'occupe tour à tour d'exégèse, de liturgie, de chronologie, de défense contre les hérésies et qui, par surcroît, rêve d'imposer à l'Eglise sa propre théologie. Tertullien, qui est le contemporain de ces deux hommes, traite surtout de la prière, du baptême, de la pénitence, et de la pureté; il s'intéresse au manteau, au voile des femmes et à leurs bijoux, au théâtre, au service militaire, au jeûne, aux secondes noces; s'il lutte contre Marcion, contre les Valentiniens, contre Hermogène, contre Praxéas; tous ces hérétiques le retiennent d'abord par les répercussions de leurs théories sur la vie des fidèles; et lorsqu'il com-

pose son *Apologétique*, il s'exprime en juriste, bien plus qu'en philosophe. Autant il serait dangereux d'exagérer cette opposition entre l'esprit grec et l'esprit latin, autant il serait vain de la nier : le christianisme ne l'a pas créée, il l'a trouvée toute faite, inscrite en quelque sorte dans la nature des choses, et il en profite. Car ces écrivains de langue latine mettent en un saisissant relief le sérieux de la vie, ils promulguent la règle des mœurs, tantôt comme Tertullien avec de téméraires exagérations; plus souvent comme saint Cyprien avec une gravité prudente et modérée, toujours avec respect, et cela est très beau.

Lorsque l'édit de Milan eut donné la paix à l'Eglise, la littérature chrétienne sembla d'abord, tout au moins en Occident, marquer un temps d'arrêt. Aucun nom, ou presque, ne mérite de retenir l'attention avant 350. Il est assez inutile de vouloir expliquer une telle stérilité : peut-être n'a-t-elle d'autre raison que la paix elle-même, au dedans comme au dehors, et la disparition des angoissants problèmes qui, à l'époque précédente, avaient provoqué tant d'éloquentes réponses. Du moins est-il sûr que ce fut seulement quand l'arianisme commença à devenir un danger pour le monde occidental, sous le règne de Constance, que de grands écrivains se manifestèrent pour la défense de la foi. Saint Hilaire de Poitiers appartient, avec saint Phoebade d'Agen, saint Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari et quelques autres, à la période héroïque des grandes luttes : lui et ses contemporains écrivent surtout pour combattre l'hérésie et exposer la doctrine catholique; ils le font avec des tempéraments divers, sinon opposés ; il faut ajouter avec des succès différents, car saint Hilaire est presque le seul d'entre eux à manifester un véritable talent; ils n'ont de comparable que leur orthodoxie et leur zèle contre l'arianisme. Saint Ambroise monte sur le siège épiscopal de Milan à la veille des victoires défi-

nitives de l'Eglise : sa fermeté assure le triomphe de la cause catholique; sa parfaite connaissance des hommes et des choses lui vaut ensuite d'exercer une influence prépondérante dans les plus graves affaires de l'Etat, sous les règnes de Gratien, Valentinien et Théodose; il est, avant saint Augustin, le modèle des évêques. Saint Jérôme entre en scène trop tard pour avoir encore à combattre l'arianisme, mais il trouve ailleurs de multiples occasions pour exercer son incomparable talent de polémiste : Helvidius, Jovinien, Rufin, Vigilance pour ne citer que les plus illustres de ses victimes, tombent, l'un après l'autre, sous les coups implacablement spirituels qu'il leur porte; nul d'entre eux ne s'en est encore relevé. Mais saint Jérôme possède bien d'autres qualités que celles du combattant : ce qui a définitivement assuré sa réputation, ce sont ses innombrables travaux exégétiques et principalement sa traduction de l'Ancien Testament d'après l'hébreu; ce sont aussi ses lettres dans lesquelles nous voyons revivre toute la société romaine à la fin du IV^e^ siècle.

Saint Augustin figure au nombre des correspondants de saint Jérôme, et la chaîne se lie ainsi d'une génération à l'autre. Il est d'ailleurs plus grand qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, l'un des plus puissants génies qui aient illustré l'Eglise, et, peut-on-dire, l'humanité entière. Comme écrivain, puisque nous n'avons guère à l'envisager que sous cet angle étroit, il a abordé tous les genres, et partout il s'est montré supérieur. Controversiste dans ses traités contre les Manichéens, les Donatistes et les Pélagiens, théologien dans les livres sur la Trinité, historien dans la *Cité de Dieu*, moraliste, prédicateur, épistolier, philosophe, il est tout cela et bien d'autres choses encore; il est partout et surtout lui-même, l'homme dont les *Confessions* racontent l'âme incomparable et restent, malgré les siècles, un des rares livres sur lesquels tous les lecteurs ont pleuré.

Après saint Augustin, commence une période nouvelle pour l'histoire de la littérature aussi bien que pour l'histoire générale de l'Eglise. Les Barbares ont envahi l'empire d'Occident, et peu à peu ils établissent leurs royaumes sur les ruines de la puissance romaine. Moins favorisé que l'Orient, où vont se transmettre encore pendant des siècles les traditions classiques, l'Occident devient le théâtre d'incessants bouleversements, de guerres sanglantes, de révolutions multipliées; et ce n'est pas sans peine que peuvent encore écrire, en des conjonctures aussi tragiques, les historiens qui cherchent dans les leçons du passé des motifs nouveaux d'espérer ou les moralistes qui essaient d'expliquer aux conquérants grossiers les règles austères de la vie chrétienne. La langue achève de se corrompre au contact des peuples étrangers qui y introduisent en foule les mots nouveaux et les tournures incorrectes; les esprits cultivés se lassent des combats inutiles qu'ils doivent soutenir pour essayer d'arracher à la barbarie quelques vestiges de la beauté antique. Le temps a disparu des grandes œuvres d'art, des compositions savantes, des nobles traités : des besognes urgentes réclament tout le zèle des évêques, des prêtres, des moines eux-mêmes dont les couvents deviennent les derniers refuges de la civilisation en péril. Saint Césaire d'Arles ne craint pas d'adapter aux besoins de ses ouailles les sermons de saint Augustin, plutôt que de composer des homélies toutes neuves, et il faut l'optimiste sérénité d'un Cassiodore pour oser publier, en époque barbare, les *Institutions des études divines et profanes* avec autant de courage que si le monde devait garder le temps de lire et de travailler.

On convient généralement de clore la période patristique sur le nom de saint Isidore de Séville, mort en 636. Il est assez inutile de remarquer que ses contemporains ne s'aperçurent pas d'un changement pro-

fond au lendemain de la disparition du grand évêque, et que l'évolution, depuis longtemps commencée, se poursuivit sans heurt durant les siècles suivants. Mais si l'historien est obligé de marquer des étapes et d'interrompre, pour la commodité de ses exposés, la chaîne des événements, il faut avouer que ce nom d'Isidore est bien choisi pour caractériser la fin de l'âge antique. L'évêque de Séville s'est en effet donné pour mission spéciale de résumer toutes les connaissances humaines et de léguer aux époques à venir la somme des richesses accumulées par le passé. Ses *Etymologies* recueillent, tant bien que mal, le meilleur de la culture classique, et c'est à ce livre, sans cesse recopié, que le Moyen-Age a dû une bonne part de sa science.

C'est donc sur quatre siècles et demi environ, de 180 à 636, que se développe la littérature chrétienne latine, dont ce petit livre entreprend de retracer l'histoire. On se rend compte dès maintenant qu'il est possible de diviser cette longue période en trois parties principales : la première, qui s'étend jusqu'à l'édit de Milan (313), est celle des origines, et l'Afrique presque seule donne alors à l'Eglise latine des écrivains dignes de souvenir. La seconde partie de notre histoire couvre tout le IV^e^ siècle et s'étend jusqu'à la mort de saint Augustin (430) : la même époque est en Orient l'âge d'or de la littérature grecque chrétienne, qui s'y élève à la perfection. Ce serait se montrer injuste pour le grand souvenir de Tertullien, de saint Cyprien et de Lactance que d'appliquer cette même expression à la littérature latine chrétienne du IV^e^ siècle, mais on peut, sans risque d'erreur, parler de l'âge des grands docteurs pour caractériser le temps où écrivent saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin. Après la mort de saint Augustin, commence la lutte contre la barbarie, et les lettres chrétiennes, vouées désormais à une inévitable décadence, ne voient leur

chute retardée que par le talent de quelques grands esprits qui, de saint Léon à saint Grégoire le Grand et à saint Isidore de Séville, forment la chaîne.

Faut-il ajouter que cette histoire reste pour nous d'un intérêt immense? Pendant longtemps, elle a été méprisée et dédaignée : il semblait aux érudits que la civilisation latine avait dit à peu près son dernier mot avant la fin du second siècle et que tous les écrivains postérieurs ne méritaient pas l'honneur d'être nommés. On est actuellement revenu de cet injuste verdict; et les plus récents travaux sur la langue de saint Cyprien, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin et des autres démontrent surabondamment que les Pères de l'Eglise n'ont pas écrit d'une manière indigne de Cicéron, de César ou de Tacite, bien qu'ils aient employé des mots nouveaux ou des constructions inédites. Les grammairiens ont le droit de limiter à Cicéron et à César la liste des auteurs dont ils proposent le style à l'imitation de leurs disciples. Les historiens ne sauraient consentir à voir leurs horizons limités de la sorte. Ils doivent d'autant plus tenir à étudier les écrivains chrétiens que ceux-ci ont été, depuis le milieu du IIe siècle, les seuls penseurs vraiment originaux, dont le message a enrichi le patrimoine humain. Que l'on compare Apulée à Tertullien, les rhéteurs d'Autun à Lactance, Symmaque à saint Ambroise : on voit tout de suite de quel côté se trouvent les meilleurs esprits. Et c'est des Pères de l'Eglise que tous les occidentaux du XXe siècle, même malgré eux peut-être, sont les héritiers intellectuels et moraux : nous avons été pétris par les idées qu'ils ont d'abord exprimées; nous avons été pénétrés par les sentiments dont ils se sont faits les prédicateurs. Comment nous connaîtrions-nous bien nous-mêmes, comment nous comprendrions-nous, si nous ignorions à quelles sources s'est formé le courant où nous sommes plongés?

PREMIÈRE PÉRIODE

LES ORIGINES
(IIe ET IIIe SIÈCLES)

JUSQU'A la paix de Milan, l'Afrique est la seule région où se développe une littérature chrétienne de langue latine. A une époque où l'Eglise parlait encore en grec à Rome et en Gaule, elle écrivait déjà en latin en Afrique, et lorsqu'elle adopta enfin la langue vulgaire dans les autres pays, elle ne trouva qu'en Afrique des hommes capables de l'employer avec distinction et de produire des œuvres durables.

Les circonstances historiques expliquent en grande partie ces faits. Mais elles ne suffisent pas à rendre compte de personnalités telles que celles de Tertullien et de saint Cyprien. Il n'a cependant pas été indifférent au développement ultérieur de la pensée chrétienne en Occident qu'elle ait trouvé son premier interprète latin en Tertullien. Celui-ci lui a imprimé l'allure juridique de ses raisonnements; plus encore, il a créé les termes dont elle a continué à se servir même pour exprimer les mystères les plus abstraits : de ce point de vue, un livre comme l'*Adversus Praxean* a une importance capitale pour l'intelligence des dogmes. Mais Tertullien était trop indépendant pour rester le fidèle disciple de l'Eglise; et celle-ci se reconnaît mal dans le fougueux rhéteur qui brise tous les moules et dépasse tous les cadres qui pourraient l'enfermer. Elle lui préfère de beaucoup l'évêque de Carthage, saint Cyprien, toujours prudent dans ses actions et juste dans ses jugements, bien qu'il lui soit arrivé, à lui aussi, d'exprimer avec vivacité des opinions erronées.

Dès cette première époque de son développement, la littérature latine chrétienne trouve les genres qui lui conviennent et auxquels elle restera fidèle. Ce qui l'intéresse, ce sont surtout les problèmes de la vie pratique, les relations à maintenir entre chrétiens et païens, les devoirs des diverses catégories de fidèles, les règles de conduite dans les différents états de vie. La morale avait toujours retenu la curiosité des Romains beaucoup plus que la métaphysique. Bien Romains se montrent en cela Tertullien et saint Cyprien, qui consacrent à la solution des questions morales le meilleur de leur activité et de leur talent.

Au début du IV^e^ siècle, Arnobe et Lactance sont de purs rhéteurs. Le soin qu'ils apportent à rédiger leurs apologies en une langue châtiée doit être relevé, car, en ce temps-là, aucun Grec ne le manifeste à un même degré. Ils font tous deux de la forme littéraire un moyen d'apostolat; c'est pour conquérir à l'Eglise les esprits des lettrés qu'ils se mettent à l'école de Cicéron et essaient d'en imiter le style. A ceux qui viendront après eux, ils donnent une leçon dont les fruits ne seront pas perdus.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

I. Traductions. — II. Les premiers essais.

Les premières origines de la littérature latine chrétienne restent pour nous enveloppées de ténèbres. A quel moment précis commença-t-on à écrire en latin dans les chrétientés occidentales? Dans quelle communauté furent rédigées les plus anciennes formules latines? Quel est celui qui employa d'abord la langue vulgaire au service de la foi chrétienne? De telles questions sont insolubles, et peut-être même sont-elles mal posées. L'utilisation du latin s'imposa de très bonne heure aux prédicateurs de l'Evangile : elle fut absolument nécessaire aussitôt qu'ils se préoccupèrent de gagner au christianisme ceux des Romains ou des Africains qui ne savaient pas le grec. Ces convertis continuèrent à parler latin; et tout naturellement les inscriptions gravées sur leurs tombeaux furent écrites dans cette langue. Il est vraisemblable que les catacombes de Rome ou d'Hadramète nous aient ainsi transmis les plus anciens monuments du latin chrétien.

I. — Traductions.

Mais des inscriptions ne sont pas encore à proprement parler des œuvres littéraires, et l'on ne peut ici que les citer pour mémoire. C'est en réalité par des traductions que débute la littérature latine chrétienne. L'Eglise employait pour l'usage officiel la vénérable version grecque de l'Ancien Testament, qui se recommandait de l'autorité des Septante, et le texte grec du Nouveau Testament, que les auteurs inspirés avaient rédigé dans cette langue. Au cours du second siècle, des particuliers se mirent à traduire en latin tout au moins des parties de ces livres sacrés, qui tenaient une place si importante dans la catéchèse : saint Augustin, le plus ancien écrivain qui ait effleuré le sujet, écrit à ce propos : « On peut dénombrer ceux qui ont traduit les Ecritures de l'hébreu en grec, mais non les interprètes latins, car aux premiers temps de la foi, tous ceux entre les mains de qui tombait un manuscrit grec et qui croyaient quelque peu connaître les deux langues eurent l'audace de faire des traductions. » Si imprécis que soit ce témoignage de saint Augustin, il exprime encore aujourd'hui, de manière exacte, le peu que nous savons des premiers essais tentés en Occident pour traduire la Bible grecque. Il n'y eut pas d'initiative officielle, mais un peu partout, et spécialement à Carthage et à Rome, des efforts privés, qui aboutirent à des versions plus ou moins complètes du texte sacré.

A Rome, ce furent vraisemblablement les Marcionites qui, les premiers, se préoccupèrent de traduire en latin, pour les besoins de leur propagande, l'Evangile de saint Luc et les dix épîtres de saint Paul, sous la forme où leur maître Marcion les acceptait lui-même. L'existence de cette version du Nouveau Testament

marcionite est clairement attestée, dès les premières années du IIIe siècle, par Tertullien; et il est assuré que sa composition même ne saurait être de beaucoup postérieure à l'an 150, qui marque l'apogée de la propagande hérétique à Rome.

Il est possible que les catholiques romains songèrent de bonne heure à opposer à la traduction hérétique une traduction orthodoxe et complète du Nouveau Testament, et même qu'ils se mirent en devoir de traduire en langue vulgaire les plus importants des livres de l'Ancien Testament. Mais nous ne connaissons rien de précis sur ce point, et l'existence d'une *vetus romana*, qu'admettent quelques historiens récents, ne saurait être démontrée avec certitude.

Il faut de même avouer notre ignorance au sujet de la soi-disant version italienne, ou *Itala*, dont certains interprètes veulent trouver l'éloge dans un texte obscur de saint Augustin. Lorsqu'on se souvient des discussions acharnées auxquelles ce texte a donné lieu, on ne saurait, en l'absence de tout témoignage, regarder l'*Itala* comme une grandeur mesurable, tout au moins en tant que version ancienne. Peut-être sommes-nous un peu mieux renseignés en ce qui regarde le travail accompli en Afrique. Nous savons en effet que les martyrs scillitains, mis à mort pour la foi en 180, possédaient « les livres vénérables de la loi divine et les épîtres du juste Paul ». Comme les bienheureux martyrs étaient des hommes simples et assez ignorants, on admet qu'ils ne pouvaient avoir que des traductions latines des Evangiles et des Epîtres. Au reste, nous avons des détails plus précis, pour les années qui suivent la mort des Scillitains, dans les œuvres de Tertullien : celui-ci recourt assez souvent au texte grec de l'Ancien ou du Nouveau Testament et il s'appuie sur lui comme sur une incontestable autorité; mais il connaît, il cite, il discute des traductions latines; et

quelle que soit la liberté avec laquelle il rapporte les expressions des Livres saints, nous trouvons dans ses écrits les traces non équivoques d'une version, — celle qu'utilisera plus tard saint Cyprien, — qui comprenait au moins la Genèse, le Deutéronome, les quatre grands prophètes, les Proverbes, les Psaumes, les Evangiles, les grandes Epîtres de saint Paul et les Actes des Apôtres. Cette traduction avait sans doute l'Afrique pour patrie : rien ne nous autorise à croire qu'elle soit venue de Rome, où le grec était encore la langue officielle de l'Eglise, et tout nous invite à chercher son origine à Carthage, où tout le monde s'exprimait en latin. Il serait d'ailleurs imprudent de parler d'une version unique : au milieu du III^e^ siècle, saint Cyprien essayera, par son autorité et par son exemple, d'imposer à ses collègues et à ses fidèles l'emploi d'une seule traduction, à l'exclusion de toutes les autres, et l'on a pu, grâce à la multiplicité des citations bibliques dans les œuvres du grand évêque, reconstituer en grande partie cette traduction qu'il préfère; mais nombreux avaient dû être les essais; et nous savons que ce n'étaient pas des lettrés qui les avaient tentés.

Les Livres saints ne furent pas seuls à être traduits en latin. De très bonne heure, on traduisit également quelques ouvrages d'origine chrétienne, qui, dès leur apparition, avaient obtenu un tout spécial crédit : la lettre de saint Clément de Rome aux Corinthiens, la Doctrine des Apôtres, tout au moins les six premiers chapitres de ce livre, le Pasteur d'Hermas existaient en latin dès avant la fin du second siècle, et nous possédons encore ces anciennes versions, qui attestent à leur manière la vitalité intellectuelle des communautés d'Occident, et surtout de la communauté romaine, car il est vraisemblable que ce fut à Rome que l'on traduisit tout au moins la lettre de saint Clément et le Pasteur, écrits d'origine romaine et lus dans leur patrie

avec autant de zèle que dans le reste de l'univers chrétien.

Nous aurions un témoignage encore plus probant de cette vitalité si nous pouvions fixer avec certitude la date de la traduction latine de l'*Adversus Haereses* de saint Irénée. Ce gros livre fut rédigé en grec peu après 180, et bon nombre de critiques estiment que, tout de suite après son apparition, il eut les honneurs d'une traduction latine, dont se serait servi Tertullien. Malheureusement, la discussion reste ouverte à ce sujet, si bien que d'autres savants reportent à la fin du IV^e^ siècle ou au début du V^e^ cette même version latine, dont l'importance littéraire serait ainsi considérablement réduite.

Faut-il enfin citer dans cette première littérature de traduction les quelques lignes connues sous le nom de *Fragment de Muratori*? Il semble admis que le fragment ait commencé par être rédigé en grec; mais son lieu d'origine et sa date sont encore controversés, et l'on ne signale ce texte qu'à cause de la place qu'il tient dans l'histoire du canon biblique.

On ne saurait trop insister sur le rôle joué par les traductions de la Bible dans la formation et le développement de la littérature latine chrétienne. Car dans l'Eglise ancienne, la Bible n'était pas le livre scellé que seuls étudiaient de rares initiés; elle était la parole de Dieu dont se nourrissaient tous les fidèles. Sur elle reposait toute la catéchèse préparatoire au baptême; son témoignage servait de point de départ aux apologistes pour convaincre les païens et les juifs; les prédicateurs la commentaient sans cesse dans leurs homélies familières, et des humbles comme les chrétiens de Scilli la portaient toujours avec eux. Les premiers qui la traduisirent étaient si intimement persuadés du caractère sacré du texte grec qu'ils s'efforçèrent de le suivre pas à pas, de le rendre littéralement dans ses

moindres nuances. Ils furent, pour atteindre ce but, obligés de transcrire bon nombre de mots grecs qui n'avaient pas leur équivalent latin, de détourner de leur signification primitive beaucoup de termes spécifiquement latins, et même de créer de toutes pièces des expressions ou des formules nouvelles. Ce fut tout un vocabulaire qu'introduisirent dans la langue de Rome, les plus anciennes versions de la Bible.

D'autre part, ces traducteurs étaient généralement des hommes assez ignorants et dénués de culture littéraire. La langue qu'ils parlaient était celle du peuple, mélangée de vulgarismes, indifférente aux règles trop strictes de la syntaxe classique : ce fut dans cette langue un peu barbare qu'ils présentèrent les livres sacrés au monde romain. Les lettrés s'en plaignirent longtemps, et, durant des siècles, ils firent grief au christianisme de l'inélégance de la Bible. L'Eglise resta d'abord indifférente à ce reproche : ses fils les plus instruits, un Tertullien, un saint Cyprien, ne se crurent pas obligés d'écrire avec le même sans-gêne que les traducteurs des livres saints; mais ils ne montrèrent aucune honte à les citer, et, plus ou moins consciemment, ils en furent les tributaires.

Aucun chrétien en effet ne pouvait se passer des termes qui servaient à exprimer ses croyances ou les réalités profondes de sa vie spirituelle. Il fallait parler du baptême, de la foi, de la grâce, de la rédemption, que sais-je encore? La Bible fut le trésor où tous allèrent puiser, si bien que, malgré leurs défauts, les anciennes versions des livres saints furent, pendant des siècles, les inspiratices de tous les écrivains chrétiens et qu'elles marquèrent leurs traces puissantes dans leurs ouvrages.

II. — Les premiers essais.

Avant la fin du second siècle cependant apparaissent les premiers essais originaux d'une littérature latine, si tant est que l'on puisse parler d'œuvres littéraires pour d'aussi pauvres choses que des prologues aux épîtres de saint Paul ou des actes de martyrs ignorés. Mais ce sont des débuts : ils méritent d'être signalés.

Plusieurs des plus anciens manuscrits de la *Vulgate* renferment une collection de prologues aux épîtres de saint Paul, dans lesquels prologues de très nombreux critiques voient une œuvre de Marcion, tout au moins une œuvre d'un marcionite du second siècle. L'origine exacte et même la langue primitive de ces prologues, dont nous ne possédons qu'un texte latin, restent objet de discussion. Il reste assez vraisemblable qu'ils aient été rédigés en latin pour qu'on les mentionne ici.

Les *Actes* des martyrs de Scilli ne soulèvent pas autant de discussions. Le 17 juillet 180, douze chrétiens de cette ville comparurent devant le proconsul Vigellius Saturninus, et, après avoir confessé leur foi, furent condamnés à périr par le glaive. Le procès-verbal de leur interrogatoire nous a été conservé : c'est un court morceau, d'une éloquente sobriété, rédigé sans affectation dans la langue du peuple. Il est aussi précieux pour le philologue que pour l'historien.

Un peu plus tard, en 202-203, quelques catéchumènes de Carthage ou des environs, Perpétue, Saturninus, Secundulus, Révocatus, Félicité et le chrétien Saturus, furent à leur tour emprisonnés et moururent pour la foi. Entre un prologue et un épilogue qui ont vraisemblablement Tertullien pour auteur, prennent place, dans leur *Passion*, des récits écrits par Perpétue et par Saturus. L'ensemble est d'une rare beauté : les

martyrs sont assez instruits pour savoir raconter leurs souffrances, leur visions, leurs espoirs, avec une éloquente simplicité; quant aux passages rédigés par Tertullien, ils éclairent admirablement l'âme du grand orateur au moment de son passage à l'erreur montaniste.

Deux noms doivent encore être cités, pour compléter ce que nous savons ou croyons savoir de cette période des origines, ceux d'Apollonius et de Victor, mais ce ne sont pour nous que des noms.

Nous connaissons, par l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe, le martyr Apollonius qui fut mis à mort à Rome sous le règne de Commode. Eusèbe nous apprend qu'on avait dressé un procès-verbal de l'interrogatoire du martyr et qu'il avait lui-même inséré cette prière dans ses *Relations de martyres*. La pièce dont parle Eusèbe est perdue; mais nous avons conservé des textes grec et arménien qui doivent s'en être inspirés. Rien, dans tout cela, ne nous permet de croire qu'Apollonius ait rien écrit lui-même. Seulement Rufin, dans sa traduction d'Eusèbe, prétend qu'Apollonius demanda l'autorisation de rédiger et de publier sa défense et saint Jérôme va jusqu'à parler d'un *insigne volumen* que l'accusé aurait lu devant le Sénat pour rendre compte de sa foi : ce sont les affirmations de Rufin et de saint Jérôme qui ont fait d'Apollonius un écrivain, et même un écrivain latin : nous ne saurions y ajouter foi.

Par contre, saint Jérôme est beaucoup mieux renseigné lorsqu'il parle du pape Victor (189-199) et qu'il en fait un écrivain latin. Victor en effet était d'origine africaine, et bien qu'il ait dû, selon l'usage, employer la langue grecque dans sa correspondance avec les Orientaux, il a sans doute écrit en latin le traité *Sur la question de Pâques* et les quelques opuscules que mentionne le catalogue de saint Jérôme. Tout cela est

d'ailleurs perdu; et l'hypothèse, reçue naguère avec quelque faveur, selon laquelle Victor serait l'auteur du traité pseudo-cyprianique *De aleatoribus*, ne semble pas défendable.

Somme toute, les meilleures tentatives pour écarter les ténèbres qui obscurcissent les débuts de la littérature chrétienne latine aboutissent à d'assez médiocres résultats. Ce que nous savons de plus clair, c'est que dès la seconde moitié du II^e^ siècle, sinon auparavant, des chrétiens de Rome et d'Afrique se mirent à traduire les Livres Saints et quelques autres écrits, préparant ainsi l'instrument qui devait servir à leurs successeurs. Un certain nombre d'inscriptions, quelques *Actes* de martyrs, peut-être les prologues marcionites, l'historien ne connaît pas d'autres œuvres originales avant l'année 190. Mais le second siècle ne s'achève pas sans que jaillisse à Carthage une vive lumière et que se manifeste le premier des grands écrivains chrétiens, Tertullien.

CHAPITRE II

TERTULLIEN ET MINUCIUS FELIX

I. Vie de Tertullien. — II. Œuvres de Tertullien. — III. Minucius Felix.

L'AFRIQUE avait été évangélisée de très bonne heure, et il est hors de doute que ses premiers apôtres, qui parlaient grec, se sont d'abord adressés aux hellénistes de Carthage et des villes de la côte. Mais, très vite, l'Église d'Afrique recruta la majorité de ses fidèles parmi les Latins, et, dès la fin du IIe siècle, elle préférait le latin au grec, comme le montre l'exemple de saint Victor ou celui d'Archaeus de Leptis qui écrivit sur la Pâque un ouvrage dont nous possédons un fragment. Ce fut alors qu'elle eut la bonne fortune de voir éclore le puissant talent de Tertullien.

I. — Vie de Tertullien.

Quintus Septimius Florens Tertullianus naquit à Carthage aux environs de 160. Son père, centurion proconsulaire, et sa mère étaient païens. Lui-même grandit dans le paganisme, et, s'il faut ajouter foi à ses confidences, il fut loin d'être dans sa jeunesse un modèle de vertu. Du moins fut-il un travailleur acharné, et s'assimila-t-il, au cours de ses études,

toutes les sciences de son temps. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge d'homme, il parlait et écrivait avec une égale facilité le latin et le grec; il avait lu les meilleurs des auteurs profanes et connaissait exactement les systèmes des grands philosophes; il s'était intéressé à la médecine et aux sciences naturelles; il avait surtout étudié le droit et s'était assimilé avec bonheur les théories juridiques les plus abstruses. Il pouvait devenir un rhéteur célèbre ou un avocat éminent. Mais sans que nous sachions au juste pourquoi, il renonça à l'appel de la gloire humaine et se convertit au christianisme.

Devenu chrétien, il voulut l'être complètement, Son tempérament passionné ne connaissait pas les demi-mesures, les hésitations, les retours en arrière, Il fut prêtre et, tout de suite, il commença à prêcher, Aux confesseurs de la persécution de Septime Sévère, il cria son admiration et ses encouragements; aux païens, il montra l'injustice des lois qui persécutaient les chrétiens; contre les Juifs, il fit valoir la réalisation des prophéties par le Christ Jésus; après avoir mis en relief la faiblesse congénitale de toutes les hérésies dont triomphe sans peine l'argument de prescription, il lutta contre les Valentiniens, contre Hermogène, contre Praxéas, contre Marcion surtout. Mais c'est à ses frères qu'il consacra le meilleur de son activité pastorale : il aimait à parler du baptême, de la prière, de la patience, de la pénitence; il ne manquait pas d'aborder les plus humbles détails de la toilette des femmes; il dénonçait le danger des mariages mixtes et des secondes noces, il fulminait contre les spectacles. Les problèmes moraux l'intéressaient particulièrement, et à chacun d'eux il apportait une solution. absolue, austère, qui se développait en un langage souvent paradoxal, mais toujours conquérant et finalement vainqueur.

Pendant une dizaine d'années, semble-t-il, de 196 à 206 environ, Tertullien exerça de la sorte son ministère pastoral : ce fut la plus belle période de sa vie. Puis, peu à peu, il s'aigrit; ses rancunes se firent plus tenaces, ses haines plus vigoureuses, ses intransigeances plus dures. Nul ne lui semblait assez parfait, non seulement chez les païens, mais même parmi ses frères, et ses prédications, dont il poursuivait le cours avec plus d'ardeur que jamais, fustigeaient maintenant comme des vices impardonnables les moindres concessions aux exigences de l'ambiance païenne. Le mystère de cette évolution nous est mal connu. Sans doute s'explique-t-il, avant toute autre raison, par le caractère de Tertullien : cet homme avait toujours été l'ennemi du juste milieu, et son tempérament l'avait, dès sa jeunesse, entraîné aux pires excès. Ses premiers ouvrages chrétiens ne sont pas exempts d'affirmations outrancières, et l'on croit deviner parfois que l'auteur se fait violence pour ne pas dépasser la mesure. En vieillissant, il se laisse aller plus facilement à suivre la pente, il devient sombre, son pessimisme s'accentue, ses exagérations dépassent toute mesure. N'ayant pas trouvé dans l'Église la paix intérieure qu'il cherchait, il condamne l'Église elle-même, ses fidèles, ses institutions, son indulgence; il parle avec mépris de ces psychiques qui excusent les secondes noces et permettent au soldat d'accepter la couronne du *donativum*. Rien ne l'arrête désormais dans la voie du paradoxe. Mais il y a autre chose, et les circonstances extérieures favorisèrent sûrement le changement de Tertullien : toutes les vertus que le puissant orateur ne trouve plus dans l'Église, il croit les découvrir chez les disciples de l'Esprit, chez les partisans de la nouvelle prophétie, qui semblent alors avoir été assez nombreux à Carthage. Ceux-ci se rattachaient à un mouvement assez trouble; qui avait

eu son origine en Phrygie aux alentours de 172 et se recommandait d'un certain Montan et deux femmes exaltées, Maximilla et Priscilla : ils prêchaient l'avènement de l'Esprit Saint, la supériorité de la libre prophétie sur les règlements de l'autorité, la nécessité des renoncements corporels, la condamnation du mariage. Ces idées, du moins quelques-unes d'entre elles, étaient déjà chères à Tertullien. En les découvrant chez les montanistes, il crut trouver le port du salut que ne lui offrait plus le catholicisme; et, au terme d'un développement rectiligne dont les premières traces se laissent entrevoir après 206, il rompit définitivement avec la grande Eglise en 212 ou 213.

Ses derniers ouvrages ne sont plus que des pamphlets, violents, haineux, paradoxaux mais toujours admirablement éloquents, car en devenant montaniste, Tertullien n'a rien perdu de ses dons naturels. Leur date reste d'ailleurs incertaineet nous ne savons rien des dernières années de leur auteur. Suivant une tradition qui circulait un peu partout au IV^e^ siècle, Tertullien n'aurait pas plus gardé sa fidélité au montanisme qu'à l'Eglise catholique, et il aurait fini par créer une secte nouvelle, celle des Tertullianistes, dont saint Augustin eut la joie de ramener les derniers survivants au bercail orthodoxe. Après quoi, il serait mort, très vieux, au milieu de l'indifférence et de l'oubli de ses compatriotes.

La postérité s'est montrée plus généreuse et elle a bien fait, car Tertullien est un très grand écrivain. Il possède tous les dons de l'orateur : une imagination vive, un esprit prompt, une sensibilité ardente. Servi d'ailleurs par une connaissance très personnelle de la littérature, tant chrétienne que profane et par une science approfondie du droit, sa dialectique incisive ne redoute aucune objection; elle se plaît au contraire à triompher de tous les obstacles et, facilement, pousse à

l'extrême les thèses les plus discutables pour mettre en un meilleur jour sa propre virtuosité. Son style est à l'image de sa pensée : puissant et coloré, tantôt se développant en harmonieuses périodes construites selon toutes les règles de la rhétorique, tantôt et plus souvent éclatant en phrases courtes, en formules définitives destinées à s'imposer à la mémoire et à passer en proverbes. Il ne s'inquiète guère du vocabulaire : lorsqu'un mot lui manque, il le construit de toutes pièces, à moins qu'il ne donne un sens tout neuf aux vieux mots étonnés; l'Eglise latine lui doit quelques-uns des termes les plus précieux et les plus exacts de son vocabulaire théologique. Il ne se préoccupe pas beaucoup plus de la syntaxe : son ardeur bouscule les règles toutes les fois qu'elle se sent à l'étroit dans leur cadre; et parfois il déconcerte les meilleurs grammairiens qui ne parviennent pas à se reconnaître dans l'enchevêtrement des propositions ou dans la multitude des compléments. Tout n'est assurément pas à louer dans sa manière, car il a les défauts de ses qualités : obscurité, enflure, et bien d'autres encore. Mais il est impossible de le lire sans être emporté par l'impétuosité de son éloquence, et, lorsqu'on a achevé sa lecture, on reste longtemps sous le charme : seuls les orateurs de génie produisent de telles impressions.

II. — Œuvres de Tertullien.

C'est par l'apologétique que Tertullien entre dans la littérature. Après plus d'un demi-siècle de production presque ininterrompue, le genre pouvait sembler bien près d'être épuisé. Le grand Africain le renouvelle. Après avoir écrit *Aux martyrs* de la persécution de 197 qui se disputaient, paraît-il, dans leur prison,

il donne un premier essai dans les deux livres *Aux nations*, qui paraissent au début de 197; puis, avant la fin de cette même année, il lance l'*Apologétique* : cet ouvrage est véritablement unique, car les arguments juridiques contre les lois persécutrices, la satire des religions païennes, la défense des mœurs chrétiennes s'y unissent et s'y déploient en une splendide harmonie; quelques-unes de ses pages, chefs-d'œuvre d'éloquence, retentissent encore aujourd'hui dans toutes les mémoires; plusieurs de ses formules sont devenues proverbiales. La tradition manuscrite témoigne à sa manière de la popularité dont a joui l'*Apologétique*, car elle en fournit deux recensions différentes, sur les relations desquelles les critiques n'ont pas encore fait l'unanimité. Le *De Testimonio animae* (vers 200) achève la série et fait valoir l'appel de l'âme naturellement chrétienne.

Après avoir en quelque sorte préparé les esprits à la foi, Tertullien s'adresse aux chrétiens, car on peut trouver dans la série de ses ouvrages, les marques d'une ordonnance régulière. Entre 200 et 206, il rédige surtout des traités de catéchèse morale : il rappelle aux croyants les enseignements de l'Eglise sur *La prière*, sur *Le baptême*, sur *La pénitence*, sur *La patience*, sur *Le destin*, sur *Le paradis*, sur *L'espérance des fidèles* (ces trois derniers ouvrages sont perdus); il expose ses idées sur *Les spectacles*, sur *La parure des femmes* et sur les secondes noces : par un curieux procédé, c'est dans un ouvrage adressé *A sa femme* qu'il traite cette dernière question; il combat aussi les *Juifs*, dans un traité dont les derniers chapitres ne sont peut-être pas authentiques; le peintre carthaginois Hermogène, disciple de Marcion, contre qui il dirige d'abord un *De censu animae* perdu, puis un *Contre Hermogène* goguailleur, qui ridiculise autant le peintre que l'hérétique; les disciples d'Apelle (traité perdu); Marcion lui-même

(cette première édition est perdue): et tous ces livres contre les hérétiques ne sont après tout que le développement ou la reprise d'un ouvrage qui oppose à toute erreur l'invincible argument de prescription : ce petit ouvrage *Sur la prescription des hérétiques* est resté classique dans l'Eglise; il démontre, en s'appuyant sur la prescription, au sens primitif de ce mot, que les hérétiques n'ont pas le droit d'invoquer le témoignage des Ecritures, puisque celles-ci appartiennent exclusivement à l'orthodoxie. Nulle part ailleurs, Tertullien n'a déployé plus de rigueur et plus de solidité.

C'est aux environs de 206 que semblent se manifester les premières traces d'une désaffection de Tertullien à l'égard de l'Eglise. Les mêmes problèmes continuent à l'occuper, mais il apporte à leur étude une passion accrue, et il commence à critiquer âprement certaines concessions accordées par le catholicisme. Il reprend, dans une seconde, puis dans une troisième édition, la lutte contre Marcion, et de ses efforts sort finalement un gros ouvrage en cinq livres, bourrés de textes et de renseignements de tout genre, qui nous sont infiniment précieux pour l'étude historique et littéraire de l'hérésie. Il s'attaque aux Valentiniens, sans pouvoir cependant diriger contre eux autre chose qu'une compilation banale de saint Irénée; aux docètes de toute école et de tout bord qui niaient la réalité de *La chair du Christ* et *La résurrection de la chair*. Il expose, en un long traité, ses idées sur L'*âme*, son origine, sa nature et sa destinée. il ne craint pas, pour confirmer son matérialisme d'origine stoïcienne, d'y faire appel aux révélations d'une sœur qui a, de ses yeux, contemplé une âme. Finalement, il revient sur les problèmes moraux qui lui sont chers, et les traite avec une intransigeance toujours plus grande : il envoie à l'un de ses amis, devenu veuf, une pressante *Exhortation à la chasteté;* il mesure les

dimensions du *voile* que doivent porter les vierges; il s'élève contre la faiblesse du soldat qui n'a pas refusé *La couronne;* et, dans un traité d'ensemble *Sur l'idolâtrie*, il condamne sans rémission tous les chrétiens qui acceptent de faire du commerce, d'être soldats, maîtres d'école ou fonctionnaires : c'est le triomphe du partipris. Au milieu de ces outrances, on est surpris de découvrir un petit livre étrange *Sur le manteau* de philosophe que Tertullien s'était mis à porter : cette spirituelle composition de rhétorique, écrite vers 206-208, détonne par son calme avec les autres œuvres rédigées à la même période.

La reprise de la persécution en 211-212 provoque quelques écrits de circonstance : le *Scorpiace* et le livre *Sur la fuite dans la persécution* interdisent au chrétien fidèle de chercher le salut dans la fuite; la lettre *A Scapula* dénonce une fois de plus l'injustice des poursuites contre le christianisme. Après quoi, Tertullien, de plus en plus farouche, réserve le meilleur de ses forces à combattre l'Eglise : s'il attaque le monarchien *Praxéas*, c'est que celui-ci a trouvé un appui à Rome, s'il prêche la *monogamie* la plus absolue, c'est que les catholiques autorisent les secondes noces, s'il fait l'éloge du *jeûne*, c'est par haine des pratiques catholiques; lorsqu'il traite de *L'extase* (traité perdu), il prétend bien s'opposer à la notion catholique de la prophétie. La violence atteint son paroxysme dans le traité *Sur la pudicité:* on admet volontiers que ce livre, le plus récent à ce qu'il semble des écrits de Tertullien, vise spécialement le pape Calliste; il est fort possible qu'il soit en réalité dirigé contre un évêque de Carthage. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est impossible de déployer une ironie plus cinglante que dans les invectives décochées à chaque page du livre contre le benoît pape qui prétend remettre aux pénitents les délits d'adultère et de fornication.

Apologiste, théologien, controversiste, moraliste, Tertullien est tout cela à la fois, et il est difficile, sinon impossible de distinguer entre toutes les ressources de son inépuisable talent. Il semble pourtant que, s'il fallait le caractériser d'un mot, c'est celui de polémiste qui conviendrait le mieux. Tertullien est fait pour la bataille; pour qu'il se sente à l'aise, il faut qu'il ait des ennemis à pourfendre, et les grands exposés calmes ne sont pas son fort : aussi bien ne les a-t-il pas beaucoup pratiqués dans les livres que nous possédons, et ce ne sont pas les titres d'ouvrages perdus, tels que *Les vêtements d'Aaron*, *La chair et l'âme*, *La soumission de l'âme*, *La superstition du siècle*, qui peuvent nous faire croire que jamais il ait été plus sage. Qu'on lui donne des adversaires : le voilà aussitôt prêt à se lancer à leur poursuite, à les harceler, bientôt à prendre l'offensive; et il ne lâche prise que lorsqu'il a achevé sa victoire. Quels que puissent être ses défauts, il est un admirable écrivain, et l'influence qu'il a exercée non seulement sur ses successeurs immédiats et sur toute la littérature chrétienne latine, mais sur les siècles postérieurs qui l'ont sans cesse relu suffit à le classer parmi les maîtres.

III. — Minucius Félix.

Ce n'est pas un maître que son contemporain, Minucius Félix, le charmant et délicat auteur de l'*Octavius*, mais c'est un écrivain de talent, un fin lettré qui connaît toute la puissance de séduction des œuvres d'art; et pour tout dire, un classique, le premier des classiques chrétiens.

De sa vie nous ne savons à peu près rien. Au plus pouvons-nous affirmer que Marcus Minucius Félix, né en Afrique au cours du second siècle, fut élevé dans la

religion païenne, vint à Rome où il s'établit sans doute en qualité d'avocat, et finalement se convertit au christianisme presque en même temps que son ami et compatriote Octavius Ianuarius. La société d'alors n'était pas favorable à de telles conversions : il était admis, dans le monde des lettrés et des philosophes, que seuls des gens de rien, des ignorants, pouvaient embrasser la religion du Christ, et que les esprits cultivés devaient se contenter de railler doucement l'Eglise. Minucius Félix, homme d'éducation raffinée, dut bien souvent être pris à parti par les relations qu'il avait gardées dans la société païenne, et sans doute eut-il à maintes reprises l'occasion de réfuter tant d'objections, sans cesse répétées, qui circulaient alors contre le christianisme. Il pensa que ce serait rendre un grand service à l'Eglise et même aux païens sceptiques que de rassembler toutes ces difficultés et de leur opposer une réponse victorieuse : ce que les apologistes précédents avaient fait en s'adressant aux empereurs, au sénat, à tout le peuple, ne convenait-il pas de le reprendre à l'usage d'un public un peu spécial sans doute, mais combien intéressant, celui des lettrés, des beaux esprits, des amis de l'éloquence et de la sagesse? Nul encore n'avait entrepris cette œuvre qui demandait, pour être menée à bien, des qualités rares de séduction, une vaste formation classique, et une élégante distinction de tout l'être. Minucius Félix la conçut, la tenta, et, ce qui est mieux, il la réussit.

L'*Octavius*, tel est le nom sous lequel nous connaissons cette apologie dialoguée — est à sa manière un petit chef-d'œuvre. La scène se passe sur la plage d'Ostie, où aiment à se rendre les Romains aux heures de loisir. Trois amis, Octavius, Minucius et Caecilius s'y promènent en devisant joyeusement. Les deux premiers sont chrétiens; Caecilius est encore païen. Un incident, un baiser envoyé par celui-ci à une statue de

Sérapis, oriente la conversation vers les problèmes religieux. Excité par ses compagnons, Caecilius développe largement ses griefs contre la religion du Christ; et voici que défilent toutes les vieilles objections, les plus sérieuses comme les moins plausibles, celles qui provoquent le gros rire scandalisé de la multitude, et celles qui retiennent dans les traditions ancestrales les sceptiques adorateurs des dieux païens. Caecilius ne laisse rien échapper, et son réquisitoire, modéré dans le ton, élégant dans la forme est d'autant plus solide qu'il semble moins passionné. Après que Minucius, l'arbitre du procès, a marqué les points, Octavius intervient à son tour: il reprend l'une après l'autre, posément, gravement, toutes les difficultés qu'a exposées son ami; de temps à autre une fine pointe d'ironie traverse son discours; parfois aussi une véritable émotion le soulève, lorsqu'il décrit par exemple les mœurs des chrétiens et la pureté de leur vie; mais jamais il ne dépasse le but qu'il s'était assigné. Il ne se propose pas expressément de convertir Caecilius et tous ceux qui lui ressemblent; il veut seulement essayer de débarrasser leur esprit des préjugés, rendre le christianisme aimable, leur faire désirer qu'il soit vrai; et il doit y réussir, puisqu'à la fin du dialogue le païen se déclare convaincu et demande un nouvel entretien pour achever son instruction. Sans doute est-ce parce que l'on n'a pas toujours assez remarqué le dessein très particulier de ce livre qu'on l'a si souvent discuté et qu'on a même suspecté le christianisme de son auteur. Discussions et soupçons perdent toute raison d'être, dès que l'on fait attention à la manière dont est conduit le dialogue ; l'auteur est satisfait quand il a délivré les âmes païennes des objections; lui demander davantage, c'est outrepasser sa volonté.

Ce qui rend l'*Octavius* si agréable à lire, c'est, avec le charme de sa composition, la rare pureté de son style.

Minucius Félix a été formé à bonne école, et il s'en souvient. Il est tout pénétré de réminiscences classiques : à chaque instant, Cicéron, Virgile, Sénèque, Tacite, bien d'autres encore semblent se lever et prendre la parole à sa place; mais le lecteur s'en aperçoit à peine, tellement les formules et les expressions des vieux auteurs sont assimilées à la pensée et au style de leur imitateur. Sans doute n'est-ce pas là du grand art, et l'on préfère l'originalité tumultueuse de Tertullien à la sagesse tranquille de Minucius. C'est de l'art cependant et du meilleur.

Le nom de Tertullien ne saurait être rapproché de celui de Minucius sans qu'aussitôt surgisse un grave problème, celui des rapports entre ces deux hommes. On a depuis longtemps signalé d'étranges ressemblances entre l'*Apologétique* et l'*Octavius*, et ces ressemblances sont si étroites que l'une de ces œuvres a nécessairement influencé l'autre. Mais entre les historiens, l'accord cesse aussitôt qu'il s'agit de dire quel est l'imitateur. Les autorités s'équivalent, les arguments se balancent. Autant dire que nous sommes ici en présence d'une de ces questions insolubles que l'on croirait faites exprès pour l'entraînement des critiques.

SAINT CYPRIEN ET SES CONTEMPORAINS

I. Les écrits de saint Cyprien. — II. Novatien. — III. Les contemporains de saint Cyprien. — IV. Commodien.

En 249, le siège épiscopal de Carthage, devenu vacant par la mort de Donatus, fut attribué à un prêtre de cette ville, nommé Caecilius Cyprianus. Celui-ci était un converti : après avoir fait des études extrêmement soignées, il s'était mis à enseigner la rhétorique et à plaider au barreau de sa ville natale. Ni ses occupations quotidiennes, ni ses relations avec la société cultivée de Carthage ne semblaient l'orienter vers le christianisme, lorsqu'il fit la connaissance d'un vieux prêtre, Caecilianus : celui-ci ne tarda pas à prendre une influence considérable sur l'esprit de son disciple, et peu à peu le cours de ses réflexions personnelles, autant que les avis de Caecilianus, amenèrent Cyprien à demander le baptême. Avec une rare générosité, le brillant rhéteur, devenu chrétien, abandonna aux pauvres la plus grande partie de sa fortune, renonça à l'éclat de la gloire mondaine, et bientôt après il fut ordonné prêtre. Ce dernier événement peut se placer aux environs de 245 : on mesure facilement l'autorité qu'acquit Cyprien dans la communauté carthaginoise, puisque quatre ans plus tard le suffrage populaire, le

vote du clergé et l'avis des évêques voisins le plaçaient à la tête de l'Eglise.

Une fois évêque, Cyprien se fit tout à tous; et les graves conjonctures, au milieu desquelles il eut à exercer sa charge, ne le trouvèrent jamais inférieur à elles. La persécution de Dèce, les problèmes complexes posés par la situation des faillis, les difficultés nées à la suite du schisme de Félicissimus et de Novat, la peste qui désola sa communauté durant de longs mois, puis la controverse baptismale, dans laquelle il se trouva entraîné peut-être à des paroles excessives, mais où du moins il montra toujours le souci de défendre les vieilles traditions de Carthage, la persécution de Valérien enfin, tels sont les principaux faits de cet épiscopat mouvementé et fécond. Après avoir été exilé conformément au premier édit de Valérien, Cyprien subit toutes les rigueurs du second : revenu à Carthage afin de mourir dans sa ville épiscopale et au milieu de ses ouailles, il y fut arrêté, jugé et décapité : son martyre eut lieu le 14 septembre 258.

I. — Les écrits de saint Cyprien.

Il ne faut pas s'attendre à ce qu'un tel homme, parmi des circonstances aussi redoutables, ait jamais écrit pour le plaisir d'écrire. En d'autres temps peut-être, il se serait volontiers laissé aller à cueillir des fleurs de rhétorique, et le plus ancien sans doute, de ses ouvrages, le petit livre *A Donat*, où il raconte les merveilleuses transformations produites en lui par la grâce divine en un style apprêté et surchargé d'élégances, montre assez bien ce qu'il aurait pu faire en ce sens. L'histoire littéraire n'a d'ailleurs pas à regretter que les événements l'aient contraint à changer de manière. Ce qu'il y a de

sûr, c'est que, dès les premiers temps de son épiscopat, Cyprien prit une conscience claire de ses responsabilités nouvelles, et que désormais tous ses écrits furent des actes.

Les uns sont des dossiers de notes, de citations, d'arguments, rassemblés peut-être un peu à la hâte, classés néanmoins de façon méthodique et précise, de manière à toujours être prêts en cas de besoin : *Témoignage à Quirinus* en trois livres, où sont réunis les principaux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament que le catholicisme peut faire valoir contre les païens et les juifs; *A Fortunat*, un livre qui groupe de la même manière tous les arguments scripturaires sur la conduite à tenir en cas de persécution; *Que les idoles ne sont pas des dieux*, ouvrage étrangement composé de pièces et de morceaux, dont un grand nombre sont textuellement copiés de Tertullien et de Minucius Félix, et qui est bien authentique, malgré les soupçons qui ont quelquefois pesé sur lui. Les deux premiers de ces ouvrages ont une importance particulière, à cause du témoignage qu'ils rendent à l'état de la Bible latine en Afrique au milieu du III^e^ siècle; et ils font éclater l'esprit administratif de leur auteur: en un temps où de multiples traductions des Livres saints se disputent l'influence, Cyprien choisit une de ces versions qu'il adopte et à laquelle il reste délibérément fidèle, faisant ainsi succéder l'ordre à l'anarchie.

Les autres sont des instructions pastorales, destinées à instruire ou à fortifier les croyants. *A Démétrien*, l'évêque démontre, non sans une ironie parfois agacée, que les chrétiens ne sont pas responsables des calamités qui arrivent en ce monde; au peuple de Carthage que trouble l'effrayante invasion de la peste, il essaie de rendre le calme, en traitant *De la mortalité* et en rappelant les grandes leçons de la destinée humaine; à tous ses fidèles, il expose ses idées sur les points essentiels

de la vie chrétienne : *L'oraison dominicale*, *La toilette des vierges*, *La patience*, *Les œuvres et l'aumône*, *L'envie et la jalousie*. Les titres seuls de ces derniers ouvrages nous avertissent déjà qu'il ne faut pas y chercher beaucoup d'originalité : les mêmes sujets avaient été traités jadis par Tertullien ; et saint Cyprien, en les reprenant, s'inspire souvent de celui qu'il aimait, dit-on, à appeler le maître ; mais même lorsqu'il emprunte à Tertullien, il sait donner aux problèmes un aspect pratique, une allure raisonnable, que l'on chercherait en vain chez le fougueux Africain. L'évêque sait qu'il a charge d'âmes, que sur lui pèse la responsabilité d'un nombreux troupeau ; il ne cesse jamais de s'exprimer en pasteur.

Deux des instructions de saint Cyprien doivent être citées à part, à cause de leur importance : ce sont elles *Sur les faillis* et *Sur l'unité de l'Eglise catholique*, qui furent lues, l'une et l'autre, au concile de 251, et qui empruntent aux circonstances pour lesquelles elles furent rédigées une particulière gravité. Au lendemain de la persécution de Dèce, beaucoup de faillis demandaient à rentrer dans l'Eglise, et quelques confesseurs imprudents se hâtaient de faire droit à leur prière : l'évêque, tout en se montrant disposé au pardon, rappelle que les coupables doivent se soumettre à une sérieuse pénitence. D'autre part, quelques prêtres révoltés, accusaient Cyprien de s'être enfui pendant la persécution et fomentaient à Carthage même un schisme contre lui : c'est en songeant à eux que l'évêque proclame énergiquement l'unité de l'Eglise catholique, et montre, en termes admirables qu'il ne saurait y avoir qu'un seul évêque par Eglise, qu'une seule Eglise par diocèse. Il était facile d'étendre cette thèse à la catholicité tout entière, et l'on n'a pas manqué d'interpréter en ce sens le livre de saint Cyprien : peut-être l'auteur lui-même a-t-il voulu cette interprétation élargie, si c'est bien à lui que remontent les impor-

tantes variantes présentées par quelques manuscrits.

La part la plus remarquable de l'œuvre de saint Cyprien est constituée par ses lettres. De celles-ci, 65 ont été conservées, qui se répartissent inégalement entre les neuf années de son épiscopat; mais nous savons qu'il y en eut beaucoup d'autres, dont nous pouvons encore relever les traces. C'est l'évêque lui-même qui a, le premier, formé des dossiers des lettres qu'il écrivait et de celles qu'il recevait en réponse, de sorte que nos collections remontent en définitive à celles qu'il avait déjà recueillies. Nous y entendons l'écho de toutes les grandes affaires qui passionnèrent Cyprien et son temps : situation des *lapsi*, schismes de Félicissimus et de Novatien, affaires d'Astorga et Legio Emerita et d'Arles, controverse baptismale; nous y assistons aux conciles africains au nom de qui sont écrites plusieurs de ces lettres et nous y recueillons mêmes leurs votes lors du synode de Septembre 256; nous y contemplons les douloureux traitements des confesseurs jetés en prison ou condamnés aux mines; et surtout nous y saisissons l'activité toujours en éveil d'un grand évêque, l'ardeur de son zèle, la tendresse de sa charité, la sagesse prudente de ses conseils, la revendication énergique de l'autorité qu'il est assuré de tenir de Dieu seul; et, vers la fin, exprimée en termes pleins d'émotion, la marche courageuse vers le martyr désormais certain. Peu de correspondances sont plus précieuses que celle-là, parce qu'il en est peu qui révèlent aussi bien l'âme claire de leur auteur.

Bien qu'il n'ait pris le calame que pour satisfaire aux obligations de sa charge, Cyprien n'en est pas moins un très grand écrivain. Sa formation littéraire avait été extrêmement soignée, et quoi qu'il ne cite jamais ses maîtres païens, on retrouve chez lui de multiples réminiscences de Cicéron et de Virgile : il est évident qu'il s'est imprégné de leurs expressions

et de leur style. Il est beaucoup plus classique que Tertullien, non seulement parce qu'il est plus raisonnable et plus modéré, mais parce qu'il atteint sans peine une plus grande perfection dans le groupement des mots et dans l'harmonie des sons : ses phrases se développent assez généralement en longues périodes, à la construction desquelles le styliste le plus exigeant ne trouverait rien à reprendre. Peut-être s'il s'était contenté de suivre la pente naturelle, nous aurait-il laissé d'élégantes et assez vaines compositions sur les lieux communs de la rhétorique; comme il est chrétien et évêque, il prend au sérieux sa tâche d'écrivain, et c'est sans affectation, sans préciosité, qu'il rédige ses ouvrages. En dehors de la Bible qu'il possède admirablement et qu'il cite à tout instant, et de Tertullien dont il a subi profondément l'influence, il ne connaît, semble-t-il, aucun livre chrétien : aussi est-ce de lui-même, de ses expériences, de ses méditations, que sortent les idées qu'il exprime, et on s'en apercoit à la chaleur avec laquelle il se plaît à les développer. L'ensemble de ses qualités a fait de saint Cyprien un classique chrétien : moins original que Tertullien, moins élégant que Minucius Félix, il paraît plus simplement humain, et c'est pour cela, sans doute, que, même de son temps, il fut souvent imité.

On ne prête qu'aux riches. A saint Cyprien la tradition a prêté de nombreux livres qui se sont transmis sous son nom, et dont l'exacte origine est souvent difficile à déterminer. C'est bien à son école et à son entourage qu'appartiennent quelques écrits africains, qui reflètent ses préoccupations : la *Louange du martyre*, rédigée vers 252-253 et attribuée parfois au diacre Pontius; l'*Exhortation à la pénitence*, recueil de citations bibliques assez analogue aux *Témoignages à Quirinus*, l'homélie *Sur les joueurs*, que nous avons déjà mentionnée en parlant du pape Victor, et qui paraît

avoir été écrite en Afrique après 250 par un évêque plus rempli de bonnes intentions que de science. Africain aussi, mais composé par un adversaire de saint Cyprien, par un partisan de la doctrine romaine, est le traité *Sur la rebaptisation*, important surtout à cause de ses positions théologiques.

Beaucoup plus discutées sont d'autres œuvres de la même époque, dans lesquelles plusieurs historiens ne retrouvent pas les marques décisives d'une origine africaine : telles sont en particulier la lettre *Sur la vie solitaire des clercs* (*De singularitate clericorum*), exhortation chaleureuse à la pureté, où l'on a vu parfois l'œuvre d'un évêque donatiste de Rome du IVe siècle, et qui semble bien en réalité avoir été composée vers 250, peut-être par le pape Lucius; un petit traité *Contre les Juifs* et un pamphlet *A Novatien*, qui pourraient avoir pour auteur le pape Sixte II; un écrit *Sur les spectacles* et un autre *Sur le bien de pureté*, imités tous deux de Tertullien, et dans lesquels on reconnaît parfois l'œuvre de Novatien.

II. — Novatien.

L'attribution à Novatien de ces deux derniers ouvrages reste discutable. Mais nous connaissons assez bien cet écrivain par sa vie et par d'autres livres certainement authentiques pour nous y arrêter un instant. Novatien appartenait au clergé romain, dans lequel il avait reçu l'ordination sacerdotale au temps de la persécution de Dèce : très austère, très instruit, il y tint après le martyre de saint Fabien, une place d'autant plus importante que le siège pontifical resta longtemps vacant. Au nom de ses collègues, il fut à deux reprises chargé d'écrire à saint Cyprien, pour lui faire connaître

les sentiments de l'Eglise de Rome au sujet de la réconciliation des faillis, et nous avons encore, dans la correspondance de l'évêque de Carthage ces deux lettres (*Epist.* 30 et 36), fort élégamment rédigées et très pleines de la haute dignité de l'Eglise romaine. A ce moment, Novatien s'attendait peut-être à être nommé pape : lorsque l'élection fut possible, ce fut Corneille que l'on choisit. Trompé dans ses ambitions, Novatien n'hésita pas à se séparer de l'évêque légitime et à faire schisme, sous prétexte de sauvegarder l'austérité de la règle primitive. Il trouva d'assez nombreux partisans; et pendant longtemps les fidèles du schisme qu'il avait fondé préoccupèrent les apologistes orthodoxes.

Au dire de saint Jérôme, Novatien avait beaucoup écrit : *Sur la Pâque*, *Sur le sabbat*, *Sur la circoncision*, *Sur le prêtre*, *Sur la prière*, *Sur les aliments juifs*, *Sur la persécution* (*De instantia*), *Sur Attale*, et un grand ouvrage *Sur la Trinité*. Cette énumération suffit à montrer que la polémique antijudaïque tenait une grande place dans l'œuvre de Novatien : nous pouvons en être surpris, mais nous n'avons pas le moyen d'expliquer ce fait, car à l'exception du livre *Sur les aliments juifs*, nous avons perdu tous ces traités. Du moins possédons-nous encore l'ouvrage principal de Novatien, ce maître livre *Sur la Trinité*, rédigé, semble-t-il, avant le schisme, et qui est le plus ancien exposé d'ensemble de la doctrine chrétienne au sujet de Dieu. L'auteur s'y exprime en une langue ferme, très maîtresse d'elle-même; et tout en s'appuyant principalement sur les livres saints, il ne dissimule pas ses acointances philosophiques, et la connaissance toute spéciale qu'il a de l'école stoïcienne. Un temps vint où son exposé, assurément insuffisant, put être regardé comme l'expression de l'erreur arienne : l'auteur qui a fait ce rapprochement était mal renseigné, et, pour

son époque, Novatien rendit service à l'Eglise en réfutant les théories adoptianistes et patripassiennes qui cherchaient encore à s'y implanter.

III. — Les contemporains de saint Cyprien.

Du pape saint Corneille, dont Novatien se constitua l'adversaire, nous avons deux lettres latines dans la correspondance de saint Cyprien (*Epist.* 45 et 50), toutes deux relatives au schisme, et nous connaissons l'existence d'au moins cinq autres lettres à l'évêque de Carthage sur le même sujet. Nous savons en outre que le même pape avait écrit trois lettres à Fabius d'Antioche et une à saint Denys d'Alexandrie : ces dernières missives étaient naturellement rédigées en grec et montrent qu'au milieu du IIIe siècle, l'Eglise romaine employait, suivant les cas, l'une ou l'autre langue pour sa correspondance officielle.

Les successeurs de saint Corneille, saint Lucius, saint Etienne, saint Sixte, saint Denys, sont aussi connus comme épistoliers; nous ne possédons plus de saint Etienne qu'un fragment latin sur la validité du baptême des hérétiques, et de saint Denys qu'un fragment grec sur le sabellianisme. Le seul intérêt littéraire de morceaux aussi courts réside dans le témoignage qu'ils fournissent sur le bilinguisme de la chancellerie romaine.

Avant que Novatien prît la plume pour écrire à saint Cyprien, le clergé de Rome avait eu recours, en vue du même office, aux bons soins d'un scribe assez ignorant, dont la lettre (*Epist.* 8 dans la correspondance de saint Cyprien), écrite en latin vulgaire, est un curieux document linguistique. On peut en rapprocher, pour la forme, les lettres 21 de Célérinus; 22 de

Lucien; 23 des confesseurs de Carthage à saint Cyprien; 24 de Caldonius à saint Cyprien; et même 31 des confesseurs de Rome, qui sont, les unes et les autres, rédigées dans une langue où fourmillent les fautes grammaticales.

Nous pouvons maintenant revenir en Afrique; mais, après la mort de saint Cyprien, nous voyons peu d'hommes et peu de livres à y mentionner. Le martyre du grand évêque, si noble dans sa simplicité, fut tout de suite l'objet d'un récit pour lequel furent employés sinon des procès-verbaux officiels, du moins les souvenirs et les notes de témoins oculaires. Les *Actes proconsulaires* de Cyprien sont un des plus précieux documents de toute la littérature hagiographique. Un des diacres de Cyprien, Pontius, voulut à son tour rendre hommage à son chef respecté : il rédigea, pour cela, une biographie assez pauvre en renseignements précis, mais correctement écrite, le premier spécimen d'un genre qui devait faire fortune. Au même Pontius, on a attribué, sans raisons décisives il est vrai, la *Passion des saints Marien et Jacques* et la *Passion des saints Montanus et Lucius*, quatre martyrs africains de la persécution de Valérien. Quoi qu'il en soit de leur auteur, ces récits, qui ont une haute valeur historique, témoignent en même temps de sérieuses préoccupations littéraires.

Lorsque, après ces Actes de martyrs, on a encore cité *Les monts de Sina et de Sion*, curieux document d'exégèse allégorique, qui dépend du livre de saint Cyprien *Sur les œuvres et l'aumône*, et qui doit être l'œuvre d'un chrétien aussi mal instruit des questions doctrinales que peu formé à la culture classique, et *Les trois fruits de la vie humaine*, qui n'ont été publiés qu'en 1914, on a à peu près épuisé la liste des productions littéraires qui peuvent remonter aux années 250 et suivantes.

IV. — Commodien.

On aurait du moins à peu près épuisé cette liste s'il ne demeurait permis de situer à la même époque la mystérieuse et troublante personnalité de Commodien de Gaza, l'auteur des plus anciens poèmes chrétiens en langue latine, les *Instructions* et le *Chant apologétique*. Ni saint Jérôme, ni aucun autre écrivain, ne signale le nom de Commodien avant Gennadius, qui d'ailleurs ne sait de lui que ce qu'il en a appris par ses œuvres : un tel silence a déjà quelque chose d'inquiétant. L'inquiétude s'accroît à la lecture des poèmes. Le premier en deux livres, est composé de quatre-vingts pièces, de dimensions fort inégales, mais qui offrent à peu près toutes cette particularité d'être des acrostiches; sous la forme un peu maniérée d'un tel jeu d'esprit, ce sont pourtant de très graves questions qui sont traitées : soit apologétiques contre les païens et les Juifs, soit disciplinaires contre les chrétiens relâchés. Le second poème est une sorte d'exposé assez naïf de la doctrine chrétienne : il s'achève, comme il convient, par la description de la fin du monde et les rêveries millénaristes y figurent en bonne place.

Il est bien certain que Commodien est un homme du peuple : il ne sait ni écrire, ni composer; et l'on se demande quelle fantaisie l'a poussé à faire des vers. La nature l'a richement doué : il est intelligent; il a le sens du pittoresque, du détail caractéristique, du trait piquant; il possède une vive sensibilité, qui parfois est capable de l'élever à une véritable éloquence; avec cela généreux, désintéressé, aussi indifférent aux honneurs qu'aux louanges, ayant son franc parler et ne craignant pas, à l'occasion, de dire leur affaire aux puissants de ce monde. On l'aime d'instinct, et l'on

prend plaisir à le lire, les *Instructions* surtout, plus riches, plus variées, et dans lesquelles sont multipliées les peintures réalistes des diverses classes de la société chrétienne, ou les satires mordantes des superstitions païennes. Mais quel style est le sien! on a pu écrire que ses vers renferment la plus belle collection de barbarismes qu'ait pu rêver le plus mauvais latiniste, et ce jugement n'a rien d'exagéré; presque à chaque ligne, on se trouve arrêté par un scrupule de grammairien : il faut lui imposer silence et poursuivre; si défectueuse que soit la tradition manuscrite, si insuffisantes que soient nos éditions, Commodien est seul responsable de sa langue, dont on n'ose pas même dire que c'est du latin vulgaire.

Il est tout autant responsable de sa versification, car les vers ne sont pas un pur artifice de scribe. Les acrostiches des *Instructions* suffiraient à montrer qu'ils sont voulus; les allitérations, les rimes, les assonances ajoutent encore à la preuve. Mais ce sont des vers si étranges qu'ils ont déconcerté les plus habiles métriciens. On y a cherché parfois l'emploi réfléchi d'un système complexe. La réalité est tout autre. Commodien a voulu faire des hexamètres, coulés dans le moule classique, et il y est arrivé de temps à autres : sur 1060 vers du *Carmen*, il y en a 26 qui sont justes. S'il n'a pas réussi plus souvent, la faute en est à son manque de culture, à sa maladresse, peut-être même à son insouciance. Il lui suffit que les deux derniers pieds soient le dactyle et le spondée voulus par la prosodie; le reste ne l'intéresse pas; et en cela il se montre le frère des innombrables faiseurs d'inscriptions, qui n'ont pas plus que lui le sens de la mesure. Inutile de chercher ici les premiers linéaments d'un art nouveau. Nous assistons au contraire au déclin de l'art ancien.

Ce qui est particulièrement vexant, c'est qu'il est presque impossible de fixer, dans le temps et dans

l'espace le personnage de Commodien. Lui-même dans le dernier acrostiche des *Instructions*, intitulé *Nomen Gasaei*, se présente comme le mendiant du Christ; mais ce titre ne nous renseigne pas plus que le mot *gasaeus*, dans lequel il est décidément impossible de voir une allusion à la ville palestinienne de Gaza. Aussi les historiens proposent-ils les hypothèses les plus dissemblables pour éclairer le mystère. Les uns reculent l'apparition de Commodien à la seconde moitié du Ve siècle et plus précisément aux années 458-466 : le poète serait alors un laïque du sud de la Gaule et son œuvre serait pleine d'allusions aux invasions barbares ainsi qu'aux événements du pontificat de saint Léon. D'autres préfèrent les premières années du IVe siècle : ils font de Commodien un compatriote et un contemporain de Lactance, des œuvres de qui il se serait parfois inspiré. D'autres encore estiment que les années 250-258 fournissent un meilleur cadre aux descriptions des *Instructions* et du *Carmen* et que le poète se plaisait à annoncer la prochaine venue de la fin du monde au moment même où saint Cyprien exhortait ses fidèles à ne pas défaillir. Faute d'arguments décisifs, c'est cette dernière opinion qui nous paraît la plus vraisemblable, et nous aimons à nous représenter, au cours de cette période troublée par les persécutions, par les défaillances, par les schismes, par la peste, les chrétiens de Carthage soutenus dans leur foi et dans leurs espérances par deux hommes aussi différents que le grand évêque et le poète populaire, mais unis l'un à l'autre dans leur commun amour de l'Eglise.

CHAPITRE IV

A L'AUBE DU IVe SIÈCLE

I. Arnobe. — II. Lactance. — III. Réticius et Victorin.

Les quarante dernières années du IIIe siècle sont lamentablement vides dans l'histoire de la littérature latine chrétienne : pendant cette longue période, on ne trouve à signaler aucun nom d'écrivain, aucun titre d'ouvrage; c'est, à ce qu'il semble, la stérilité la plus complète. Plutôt que de chercher à expliquer cette apparente stérilité, bornons-nous à constater que nous ignorons à peu près tout de la vie de l'Eglise au cours de ces quarante années. L'historien Eusèbe, notre meilleure et presque unique source d'information, se borne ici à un aperçu rapide, dans lequel il laisse entrevoir les progrès accomplis par le christianisme à la faveur d'une longue paix; et saint Jérôme, malgré son désir d'accroître le catalogue des écrivains illustres dont il voulait faire un argument apologétique, ne sait déjà plus rien d'un temps, où tout de même il a dû se passer quelque chose.

Lorsque, en 295, les ténèbres commencent à se dissiper, c'est en Afrique, et à l'occasion d'actes de persécution que nous retrouvons les premiers documents dignes d'être signalés. Les *Actes* du conscrit Maximilien de Théveste sont « une des pièces les plus

curieuses que l'antiquité chrétienne nous ait léguées » : un procès-verbal authentique de l'enrôlement de Maximilien et de son refus de servir y a été utilisé et reproduit presque intégralement. Les *Actes* du centurion Marcellus et du greffier Cassien à Tingi; du porte-enseigne Fabius à Césarée, du vétéran Tipasius à Tigava, se rapportent à des faits antérieurs à 300, et nous font assister à une véritable épuration de l'armée d'Afrique : la rédaction définitive de ces pièces semble bien appartenir à une époque plus récente.

La grande persécution donne naissance à une assez riche littérature de Passions. Les *Actes* de Crispine de Théveste, de Saturninus, Dativus et leurs compagnons d'Abitina, de l'évêque Félix de Thibiuca, des saintes Maxima, Donatilla et Secunda de Thuburbo, reposent sur des procès-verbaux ou sur des notes prises par des spectateurs : quelle que soit la valeur des rédactions conservées, ils témoignent les uns et les autres du soin avec lequel l'Eglise d'Afrique s'efforçait de garder la mémoire de ses martyrs ; aucune autre région du monde chrétien ne semble montrer ce soin à un tel degré.

L'Afrique paraît d'ailleurs le pays par excellence des procès-verbaux et des documents d'archives : nous possédons encore une imposante série de pièces relatives à la persécution et aux origines du schisme donatiste : procès-verbal de la saisie des livres saints dans l'Eglise de Cirta (303); protocole du concile de Cirta (305), correspondance de Mensurius de Carthage et de Secundus de Tigisi; plaintes des donatistes à l'empereur; lettres de Constantin à Anulinus, au pape Miltade et à d'autres; procès-verbaux du concile de Rome (313), etc... Tous ces documents ont une importance capitale pour l'histoire; quelques-uns d'entre eux, écrits en latin populaire, ne sont guère moins intéressants du point de vue de la littérature.

Toutefois, au début du IVe siècle, l'Afrique chrétienne a beaucoup mieux à montrer que des passions de martyrs ou des pièces officielles, car elle produit deux apologistes qui sont parmi les meilleurs des écrivains chrétiens de langue latine, Arnobe et Lactance.

I. — Arnobe.

Le cas d'Arnobe est des plus singuliers. Vers 295-296, les habitants païens de Sicca Veneria en Numidie Proconsulaire, apprirent avec stupeur que l'illustre rhéteur, Arnobe, se convertissait au christianisme. Aucune nouvelle n'était moins attendue; car Arnobe était un adorateur convaincu des dieux traditionnels, un fidèle dévot des vieux cultes, et jusqu'alors il n'avait cessé de poursuivre le christianisme de ses sarcasmes et de sa haine. Pourquoi se mettait-il brusquement à adorer ce qu'il avait brûlé? ses compatriotes se le demandaient, et nous nous le demandons encore avec eux. Lui-même nous parle de songes, qui jouèrent un rôle décisif dans sa transformation spirituelle : on peut croire qu'il y eut autre chose et que la réflexion philosophique, le spectacle de la vertu chrétienne n'y furent pas étrangers. En tout cas, cette conversion fut si soudaine que l'évêque de Sicca s'en inquiéta : n'était-elle pas une feinte et n'y avait-il pas lieu de la mettre à l'épreuve? Sommé de donner des gages, Arnobe s'exécuta sans broncher. Il rédigea, sous le titre d'*Adversus Nationes*, une belle apologie du christianisme en même temps qu'une condamnation en règle des religions païennes.

Rien n'est plus curieux que cet ouvrage, écrit par un homme qui n'a pas encore reçu le baptême, et qui ne connaît à peu près rien de la doctrine à laquelle

il va désormais consacrer sa vie. Car Arnobe n'a pas pris le temps d'étudier longuement la Bible et les auteurs chrétiens avant de prendre le calame : c'est à peine si, dans tout son écrit, on découvre trois ou quatre allusions scripturaires, et ses devanciers lui sont totalement inconnus. Qu'avait-il besoin d'ailleurs d'étudier pour être convaincu? ne lui suffisait-il pas de constater la vanité des idoles, de se laisser émouvoir par la splendeur de la vie chrétienne? Si la raison humaine est trop faible pour arriver à la connaissance de la vérité, si la foi est indispensable dans les moindres démarches de la vie, ne pouvait-il pas donner tout son cœur à une religion d'autorité, qui proclame la béatitude des petits et des simples? Il y a du paradoxe dans une telle attitude : Arnobe n'était pas homme à s'effrayer du paradoxe. Il apporte dans l'Eglise toutes les méthodes subtiles qu'il enseignait si bien, dans sa chaire de professeur de rhétorique : son apologie est l'œuvre d'un parfait rhéteur.

A n'en lire que les premières pages, celles qui sont consacrées à la défense du christianisme, on s'étonne que l'évêque de Sicca ait pu s'en montrer satisfait, car elles témoignent d'une ignorance vraiment déconcertante : ne croit-il pas par exemple que l'âme n'est pas l'œuvre du Dieu souverain, mais celle de divinités secondaires, ou encore que le Dieu suprême est indifférent et impassible, selon les enseignements des philosophes? Sur le Christ lui-même, il a des opinions étranges et les prodiges qu'il lui attribue sont trop souvent des grossissements démesurés des récits évangéliques.

Il est heureux que la suite de l'ouvrage soit d'une meilleure venue. Après avoir montré que les chrétiens ne sont pas responsables des maux de ce monde, Arnobe, passant à l'offensive, s'attaque directement au paganisme pour en faire l'impitoyable satire. Ici

du moins, il connaît ce dont il parle. La mythologie lui est familière; les mystères eux-mêmes ne lui sont pas restés inaccessibles; et il a pu, dans les livres des philosophes, peut-être surtout dans ceux de Cornélius Labéon, trouver déjà la plupart des arguments qu'il fait valoir. Sa verve d'ailleurs et son ironie aiment, sur un pareil terrain, à se déployer sans contrainte, et elles ne craignent pas, à l'occasion, de provoquer le gros rire en insistant sur l'immoralité de certaines légendes. Les dieux de la Grèce et de Rome sont exécutés de main de maître dans les pages vengeresses où Arnobe les prend à parti; et les chrétiens de Sicca eurent le droit de jouir pleinement du triomphe que leur valait leur nouveau coreligionnaire.

Le style d'Arnobe est celui qu'on peut attendre d'un rhéteur de profession. Une de ses caractéristiques les plus frappantes est l'emphase. Tout est énorme, démesuré pour ce maître de beau langage, qui ne redoute rien tant que la banalité : il lui faut des expressions sonores, des mots grandiloquents, des répétitions, des assonances, des allitérations, des accumulations d'épithètes, des périphrases redondantes; tous ces beaux artifices, qui sentent un peu l'huile, frappent du moins le lecteur et forcent son attention. D'ailleurs, si l'on tient compte des circonstances et du temps, qui expliquent certaines négligences de syntaxe ou certaines créations verbales, la langue d'Arnobe est généralement correcte : c'est chez les bons auteurs qu'il l'a apprise, et il la parle sans négligence.

Il est trop évident que si Arnobe n'était qu'un rhéteur, il deviendrait vite insupportable, malgré la pureté de son langage et la somptuosité précieuse de ses vastes périodes. Mais il est un convaincu, qui possède en même temps quelques-uns des dons les plus précieux du véritable orateur. Au moment de sa

conversion, il s'est donné au Christ et à l'Eglise de toute son âme; et l'on retrouve, dans son œuvre, l'écho des sentiments profonds qui l'ont alors troublé. Il n'est pas sans doute un écrivain de premier plan, mais on le relit sans ennui, et l'on n'oublie pas qu'il a formulé, bien avant Pascal, et en termes presque aussi émouvants, le célèbre argument du pari.

II. — Lactance.

Bien différent d'Arnobe, par son esprit comme par sa destinée, est son disciple Lactance. Lucius Caecilius Firmianus, *qui et Lactantius*, était né sans doute en Numidie aux environs de 250. Après avoir fait de fortes études classiques, il suivit pendant quelque temps à Sicca les leçons d'Arnobe; puis il devint à son tour professeur de rhétorique. Il devait le rester durant toute sa vie. Vers 290, il était assez célèbre déjà pour que l'empereur Dioclétien le chargeât d'occuper à Nicomédie la chaire d'éloquence latine. Il resta longtemps dans cette ville lointaine, au milieu de tous ces Orientaux qui méprisaient la langue de Cicéron, assez dépaysé malgré son titre officiel. Pour se désennuyer, peut-être aussi pour s'entretenir dans la pratique du beau style, il écrivait. Il avait déjà commencé à le faire, du temps qu'il était encore en Afrique et avait rédigé un *Banquet*, à l'imitation de Platon et de beaucoup d'autres : le titre était assez vague pour qu'on pût y couvrir les thèmes les plus variés. Plus tard, il avait composé un récit en vers hexamètres de son *Voyage* depuis l'Afrique jusqu'à Nicomédie : c'était encore un sacrifice offert aux modes littéraires de ce temps. A ces premiers écrits en succédèrent d'autres, dont nous connaissons les

titres par saint Jérôme : un *Grammairien*; deux livres à Asclépiade; quatre livres de lettres à Probus; deux livres de lettres à Sévère; deux livres de lettres à Démétrien. Le pape saint Damase qui connaissait ces lettres regrettait qu'elles ne s'occupassent guère que de sujets profanes, métrique, géographie, philosophie. Et il est probable que la plupart d'entre elles furent écrites avant la conversion de leur auteur.

Car Lactance, comme Arnobe, avait grandi dans le paganisme; et comme lui il n'arriva qu'assez tard à la foi chrétienne. Ce fut aux environs de 300 qu'il entra dans l'Eglise. Sa conversion tout d'abord ne nuisit pas à sa carrière; mais lorsqu'en 306 Galère ferma les écoles de Nicomédie, il perdit sa chaire et dut momentanément s'éloigner. Il y eut alors pour lui quelques années pénibles, au cours desquelles il connut presque la misère. L'édit de Milan ranima son courage; vers 316, il connut enfin les heures joyeuses du triomphe, lorsque Constantin lui confia l'éducation de son fils Crispus. A cette tâche, il se donna dès lors tout entier, si bien que nous ne savons plus rien de ses dernières années ni de sa mort.

C'est durant la période chrétienne de sa vie que Lactance composa ses plus beaux ouvrages, les seuls du moins qui se soient conservés et qui aient assuré sa réputation. Tous appartiennent au genre apologétique et se présentent comme des défenses de la religion chrétienne. Le plus ancien en date est intitulé *L'Œuvre de Dieu* : c'est un plaidoyer en faveur de la Providence démontrée par la merveilleuse organisation du corps et de l'âme de l'homme. L'argument n'était pas nouveau et les stoïciens surtout en avaient fait le plus abondant usage. Lactance le reprend pourtant, et sans déployer toujours beaucoup d'originalité, sans éviter surtout les exagérations puériles, il n'en compose pas moins un livre élégant et agréable, bien

fait pour impressionner la foule des païens sceptiques et railleurs qui reprochaient alors au christianisme de manquer de philosophie.

Viennent ensuite les *Institutions divines*, l'œuvre capitale de Lactance, en sept livres qui traitent successivement de la fausse religion, de l'origine de l'erreur, de la fausse sagesse, de la sagesse et de la religion véritables, de la justice, du culte véritable, de la vie heureuse. La seule énumération de ces titres suffit à mettre en relief la grandeur de l'ouvrage et son originalité. Personne, jusqu'alors, n'avait envisagé de si haut le problème religieux et n'avait essayé d'en fournir une solution aussi complète. C'est que Lactance s'adresse très spécialement aux païens cultivés; il voit bien, autour de lui, la foule des ignorants et des simples se presser dans les églises; mais il constate aussi que sa parole de maître chrétien n'obtient aucun succès et que les lettrés se détournent avec mépris de sa chaire; il souffre profondément du dédain qu'opposent les élites intellectuelles aux enseignements du christianisme, et il veut à tout prix les conquérir. Il sait que ces élites sont sensibles aux charmes du beau langage : il emploie lui-même la langue classique aussi pure que le permettent les circonstances; son vocabulaire, sa syntaxe, l'art avec lequel il arrondit ses périodes, le soin qu'il met à terminer ses phrases suivant les règles les plus strictes du *cursus*, tout en lui rappelle Cicéron; et ce n'est pas de sa part pur artifice de rhéteur; c'est tout autant méthode d'apologiste conscient de ses procédés. Il sait encore que les élites païennes ont besoin d'arguments rationnels, empruntés à la philosophie beaucoup plus qu'aux textes de l'Ecriture sainte : il leur fait voir les lacunes de la sagesse profane et leur montre que seul le christianisme est la véritable sagesse, que seul il pratique la véritable justice; que seul il conduit

à la véritable béatitude. Inutile de remarquer que tous ses arguments ne sont pas neufs, et qu'il doit beaucoup au stoïcisme; inutile surtout de dire que ses preuves ne sont pas toujours péremptoires et qu'il accorde en particulier trop de créance à la Sibylle ou à Hermès Trismégiste, dont il cite les textes avec presque autant de respect que ceux de la Bible. La critique nous est aisée maintenant, et nous n'avons pas de peine à dénoncer les déficiences du grand projet de Lactance. Mais ce n'est que justice de rendre hommage à la noblesse de ce projet, et même à la valeur de son exécution. Assurément, Lactance n'a pas l'envergure d'Origène, et l'on ne saurait comparer le grand penseur d'Alexandrie au rhéteur africain qui essaie, après lui, de renouveler l'apologétique. Comme tout bon Latin, il s'intéresse surtout aux problèmes moraux et c'est lorsqu'il étudie la règle des mœurs qu'il donne le meilleur de lui-même. Les *Institutions* n'en sont pas moins un grand livre.

Après les avoir écrites, leur auteur crut bon d'en donner un résumé, un *Epitome*, qui en rappellerait brièvement les diverses parties, et qui, au besoin, en corrigerait quelques détails. L'*Epitome*, dédié à un certain Pentadius, sert ainsi à mettre dans un jour meilleur les grandes thèses des *Institutions*. L'opuscule *Sur la colère de Dieu* reprend, en la développant, une de ces thèses, non l'une des plus importantes sans doute, mais une de celles que l'on discutait le plus volontiers dans le monde gouailleur où vivait Lactance : il s'agissait de savoir si Dieu, immuable et souverainement parfait, était sujet à la passion; la plupart des philosophes répondaient négativement à la question et se gaussaient des Livres Saints qui parlent si fréquemment de la colère de Dieu. Plusieurs chrétiens s'étaient laissé gagner par leurs théories et cherchaient dans l'exégèse allégorique le moyen

d'interpréter les textes bibliques. Lactance, avec plus de courage, repousse de telles concessions et se fait fort de prouver que la colère en Dieu est une perfection, parce qu'elle sert à manifester son suprême pouvoir : qu'il y ait quelques sophismes dans cette réponse, c'est bien possible; elle n'en est pas moins remarquable par sa tranquille audace.

Le livre *Sur la colère de Dieu* reste une dissertation philosophique et se contente de formuler des principes généraux. Quelque temps après l'avoir écrit, Lactance montre par les faits l'exercice de cette colère, et il trouve, pour parler *De la mort des persécuteurs*, des accents si nouveaux que l'on a parfois douté de l'authenticité de ce dernier ouvrage. Ces soupçons ne sont pas fondés; et c'est bien l'honnête Lactance qui, au lendemain de l'édit de Milan, dans l'exaltation du triomphe, a rédigé ce pamphlet, où passe un souffle puissant de justice enfin satisfaite. Il veut y prouver que Dieu finit toujours par châtier ceux qui persécutent son Eglise, et pour cela, après avoir brièvement rappelé l'histoire des premiers adversaires du christianisme, il décrit longuement la fin tragique des plus récents persécuteurs; il raconte les faits dont il a été témoin à Nicomédie, ceux qu'il a entendu raconter par des témoins oculaires; il cite les documents authentiques; et son ouvrage, informé de première main, a une réelle valeur historique. On ne saurait pas oublier cependant que Lactance lui-même a trop souffert au cours de la crise pour rester impartial : il nourrit contre Dioclétien et ses associés une haine farouche qui se manifeste en toute occasion et qui l'empêche de juger sainement des choses. Aussi bien a-t-il voulu beaucoup moins écrire un récit que démontrer une thèse. Mais son talent de rhéteur est ici merveilleusement aidé par la violence de ses sentiments personnels, et c'est surtout l'expression de

ceux-ci qui fait de l'ouvrage quelque chose d'extraordinairement vivant.

Pour qu'un sage professeur, tellement impropre à toute espèce d'action qu'il n'a jamais osé quitter sa chaire pour les plaidoiries, devienne capable d'écrire un livre aussi violent que *La mort des persécuteurs*, il a fallu des événements extraordinaires, l'avènement de Constantin, la paix de Milan, le triomphe de l'Eglise. Lorsqu'il n'est pas élevé au-dessus de lui-même par les circonstances, Lactance se contente généralement de bien écrire; et son vocabulaire correct, sa phrase élégante, d'une pureté classique, trahissent volontiers l'effort d'un styliste appliqué. On aimerait trouver chez lui un peu plus de spontanéité et de laisser-aller. Mais il faut lui rendre cette justice que, esprit ordinaire à tout prendre, il a bien vu la tâche qui s'imposait à lui et qu'il l'a accomplie de manière fort honorable. Pour convertir les intellectuels de son temps, il a parlé leur langue et utilisé les principes de leur philosophie. Il n'est pas sûr qu'un homme mieux doué ait atteint plus exactement son but que ce rhéteur consciencieux et méthodique.

III. — Réticius et Victorin.

En dehors de l'Afrique, la littérature chrétienne de langue latine n'est représentée que par deux noms au début du IV^e^ siècle : l'un appartient à la Gaule, Réticius d'Autun; l'autre à la Pannonie, Victorin de Pettau. Les chrétientés de ces deux pays avaient commencé par parler grec; et c'est encore en grec que l'on rédige, au temps de la grande persécution ou dans les années immédiatement subséquentes, les actes des martyrs pannoniens, saint Irénée de Sirmium et saint

Dasius; mais la masse des fidèles est désormais latinisée.

Comme écrivain, Réticius d'Autun n'est connu que par les notices de saint Jérôme et par quelques citations de saint Augustin : le premier lui attribue un gros volume *Contre Novatien* et un *Commentaire du Cantique des Cantiques*; sans tenir grand compte de l'originalité de sa tentative, — Réticius est peut-être le plus ancien commentateur occidental du Cantique, — il se montre fort sévère pour son style obscur et recherché; le second en rapporte quelques phrases sur le baptême des hérétiques. Ni l'un ni l'autre ne disent rien de son rôle d'évêque qui dut être important, puisque nous savons qu'il s'exerça aux conciles de Rome en 313 et d'Arles en 314, qui eurent à s'occuper de la question donatiste.

Nous sommes un peu mieux renseignés sur Victorin, évêque de Pettau, qui fut martyrisé au cours de la persécution de Dioclétien. Bien qu'il fût grec d'origine, Victorin tint à écrire en latin, mais il le fit sans élégance et sans harmonie, et sa langue n'a pas trouvé grâce devant les exigences de saint Jérôme. Il consacra le meilleur de son activité littéraire à expliquer les Livres Saints : tour à tour les trois premiers livres du Pentateuque, l'Ecclésiaste, le Cantique, Isaïe, Ezéchiel, Habacuc, l'Evangile de saint Matthieu et l'Apocalypse servirent de thème à ses commentaires. La plupart de ces ouvrages mal écrits disparurent de bonne heure. Seul le Commentaire sur l'Apocalypse, malgré les interprétations millénaristes qu'il défendait, resta longtemps célèbre : on le copia, on le corrigea, on le transposa à maintes reprises, si bien que nous avons beaucoup de mal à retrouver l'œuvre authentique de Victorin dans les diverses recensions — au moins quatre — qui se recommandent de lui.

Un petit traité *Sur la création du monde* (*De fabrica*

mundi), dont l'antiquité n'a nulle part cité le titre, peut appartenir au même auteur. Quant à l'opuscule *Contre toutes les hérésies*, que signale saint Jérôme, on a voulu parfois le retrouver dans les quelques pages *Contre toutes les hérésies* qui suivent assez ordinairement le livre de Tertullien *Sur la prescription* : l'hypothèse est plus ingénieuse que solide.

Au total, ces deux premiers représentants de la Gaule et de la Pannonie dans l'histoire des lettres latines ont plus de droits à notre respect qu'à notre admiration. Evêques l'un et l'autre, ils ont dû écrire surtout pour les besoins de leur ministère; et ils l'ont fait sans grand talent. La disparition presque complète de leurs œuvres ne nous permet pas de nous faire sur elles une opinion personnelle : on tout a lieu de croire que les jugements assez durs portés par saint Jérôme correspondaient bien à la réalité.

BIBLIOGRAPHIE DE LA PREMIÈRE PÉRIODE

A. HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius* ; I. *Die Ueberlieferung*; II. *Die Chronologie*, Leipzig, 1893-1904.

G. KRUEGER, *Geschichte der altchristlichen Litteratur in den ersten drei Jahrhunderten*, Fribourg en Br., 1895.

A. D'ALÈS, *La théologie de Tertullien*, Paris, 1905.

G. THÖRNELL, *Studia Tertullianea*, Uppsala, 1917-1921-1922-1926.

ST. W. J. TEEUWEN, *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian, Ein Beitrag zum Studium der christl. Sondersprache*, Paderborn, 1926.

J. P. WALTZING, *Lexicon Minucianum*, Liège et Paris, 1909.

G. HINNISDAELS, *L'Octavius de Minucius Félix et l'Apologétique de Tertullien*, Bruxelles, 1924.

I. G. B. BORLEFFS, *De Tertulliano et Minucio Felice*, Groningue, 1925.

L. BAYARD, *Le latin de saint Cyprien*, Paris, 1903.

A. D'ALÈS, *La théologie de saint Cyprien*, Paris, 1922.

H. KOCH, *Cyprianische Untersuchungen*, Bonn, 1925.

A. D'ALÈS, *Le diacre Pontius*, dans *Recherches de Science religieuse* 1919, p. 319-378.

P. SCHEPENS, *L'épître de Singularitate clericorum du pseudo-Cyprien*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1922, p. 178-210; 297-325 1923, p. 47-65.

A. D'ALÈS, *Novatien*, Paris, 1925.

J. DUREL, *Commodien, Recherches sur la doctrine, la langue et le vocabulaire du poète*, Paris, 1912.

H. BREWER, *Kommodian von Gaza, ein Arelatesischer Laiendichter aus der Mitte des 5. Jahrhunderts*, Paderborn, 1906.

C. CAPELLE, *Le texte du psautier latin en Afrique*, Rome, 1913.

H. VON SODEN, *Das lateinische Neue Testament in Afrika zur Zeit Cyprians*, Leipzig, 1909.

C. H. TURNER, *Prolegomena to the Testimonia of St Cyprian*, dans *The Journal of theological Studies*, t. VI, 1905, p. 246-270: t. IX, 1908, p. 62-87 ; t. XXIX, 1927-28, p. 113-136.

H. DELEHAYE, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, Paris et Bruxelles, 1921, surtout, p. 39-117.

R. MONCEAUX, *La vraie légende dorée, Relations de martyre*, Paris, 1928,

LOEFSTEDT, *Arnobiana*, Lund, 1917.

F. GABARROU, *Le latin d'Arnobe*, Paris, 1921.

— *Arnobe, son œuvre*, Paris, 1921.

R. PICHON, *Lactance*, Paris, 1901.

DEUXIÈME PÉRIODE

L'APOGÉE (313-430)

Le IVe siècle est l'âge des grands docteurs de la littérature chrétienne en Occident aussi bien qu'en Orient. Il semble que toutes les circonstances s'unissent pour faire de ce temps une époque privilégiée. L'Eglise, si longuement éprouvée par les persécutions, a obtenu de l'Etat sa reconnaissance officielle. Les classes élevées de la société, jusqu'alors rebelles au christianisme, se convertissent peu à peu, et apportent à la religion du Christ cet éclat de l'intelligence et de la science qu'un Lactance désirait avec tant d'ardeur. L'empire lui-même, avant de succomber sous les coups des Barbares, goûte une dernière fois les bienfaits de la paix, et, sous la conduite de quelques hommes supérieurs, donne à ses sujets l'illusion d'une éternelle solidité. Sans doute, il y a beaucoup d'ombres à côté de ces clartés. Les plus douloureuses pour le christianisme sont celles que jettent le schisme et l'hérésie. Du moins l'Occident n'est pas troublé comme l'Orient, par le feu des controverses ariennes : ce n'est guère que vers 355 qu'il est amené à prendre parti dans les discussions qui, depuis trente ans, préoccupent et divisent l'Eglise d'Orient; et, même alors, il ne s'inquiète guère d'une tempête que la mort de Constance II apaise presque aussitôt. Le schisme donatiste ne s'étend pas en dehors de l'Afrique, si bien que l'Italie, la Gaule et l'Espagne jouissent d'une tranquillité presque ininterrompue.

La littérature répond aux circonstances où elle se développe. Polémique en Afrique durant tout le

IVe siècle à cause des Donatistes, elle est plus calme ailleurs : elle enseigne, elle exhorte, elle dirige, et les préoccupations morales restent au premier plan dans la pensée de ses représentants. Quelques grands noms la caractérisent, autour desquels viennent naturellement se grouper ceux d'amis et de disciples. Saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin. surpassent tous leurs contemporains. Par leurs vertus et par leur science ils exercent tous quatre une immense influence sur l'Eglise catholique. Le monde entier est leur patrie : saint Hilaire a été exilé en Orient, saint Jérôme finit par s'établir à Bethléem. Saint Ambroise et saint Augustin, qui demeurent toujours en Occident, ont avec l'Orient d'incessantes relations intellectuelles; ils lisent ce qu'on y écrit; ils correspondent avec ceux qui y vivent. A peine peut-on dire que l'un est africain et que l'autre est italien. Ils sont surtout romains.

La grande figure de saint Augustin domine toute cette période, bien qu'elle n'apparaisse que pour en marquer le terme. L'évêque d'Hippone possède de telles qualités d'intelligence et de cœur, il réalise si complètement l'un des plus beaux idéals d'humanité, qu'il plane au-dessus de tous ceux qu'on essaie de lui comparer. En lui s'achève en quelque sorte le monde romain : lorsqu'il meurt, les Barbares peuvent finir leur tâche de destruction.

CHAPITRE V

SCHISMES ET HÉRÉSIES DONATISTES ET ANTIDONATISTES ARIENS ET ANTIARIENS

I. Le donatisme. — II. L'arianisme. — III. Victorin. — IV. Lucifer. — V. Saint Hilaire.

Avec l'édit de Milan commence une période nouvelle pour l'histoire de l'Eglise, et tout aussi bien pour l'histoire de la littérature chrétienne. Bien des genres anciens cessent d'être cultivés : à quoi bon par exemple écrire des apologies, puisque le christianisme est désormais triomphant? Les païens ne sont plus à redouter, ils le deviennent de moins en moins à mesure que les années s'écoulent, et bien rares sont ceux qui, comme Firmicus Maternus, demandent aux empereurs d'achever leur ruine. Les vrais ennemis de l'orthodoxie catholique son tles schismatiques et les hérétiques qui déchirent l'unité de l'Eglise : aussi est-ce contre eux que se multiplient, du côté catholique, les traités doctrinaux, les homélies, les ouvrages historiques, tandis qu'eux-mêmes emploient à leur tour des armes semblables pour démontrer le bien-fondé de leurs prétentions. La meilleure partie de la littérature latine chrétienne, jusqu aux environs de 370, est faite

de polémiques, les Africains se préoccupant surtout de donatisme, tandis que les Illyriens, les Italiens et les Gaulois réservent à l'arianisme presque toute leur attention.

I. — Le donatisme.

Le schisme donatiste avait éclaté à Carthage dès le lendemain de la grande persécution. Des causes assez futiles en apparence, rivalités de personnes pour la possession du siège épiscopal de Carthage, discussions sur la validité des ordres conférés par les traditeurs, lui avaient donné naissance, mais bien vite les esprits s'étaient échauffés, les passions s'étaient enflammées, et l'on avait vu reparaître, sous des prétextes religieux, la vieille rivalité entre les conquérants romains qui dominaient en Afrique proconsulaire et les indigènes tout puissants en Numidie. Le schisme fut définitivement consommé en 312; les tentatives d'union faites aux conciles de Rome en 313 et d'Arles en 314 échouèrent; et pendant un siècle la question donatiste ne cessa d'être au premier plan dans la vie du christianisme africain.

Les donatistes comprirent tout de suite l'importance du livre, de l'œuvre écrite : leur littérature polémique, très riche et très variée dès le début, se développe au cours du IV^e^ siècle dans une imposante série de lettres, de sermons, de traités, de pamphlets, de récits historiques, de documents d'archives. Tous les genres sont représentés; et, bien que nous ayons perdu la plus grande partie de ces écrits, que nous ne connaissions guère ceux qui restent que par les réfutations où en sont copiés des fragments plus ou moins considérables, nous pouvons nous faire une idée assez

exacte de l'activité déployée par les donatistes pour se créer une littérature.

Donat de Carthage, l'organisateur de l'Eglise schismatique, est le premier à donner l'exemple : il multiplie les sermons et les traités; il écrit en particulier *Sur le baptême*, et *Sur l'Esprit Saint;* il prêche les panégyriques des martyrs de la secte; il rédige des lettres; il parle dans les conciles : jusqu'en 347, il poursuit sa tâche avec un zèle infatigable. Ses disciples continuent son œuvre : à Vitellius Afer, qui s'illustre sous le règne de Constant, sont attribués une apologie *Contre les Païens*, un livre *Contre les traditeurs*, un autre *Sur ce que les serviteurs de Dieu sont haïs du monde*; à Pontius est due une *Requête* à l'empereur Julien; à Macrobe, évêque donatiste de Rome, remonte la *Passion* des martyrs donatistes Maximien et Isaac, morts en 347, et Gennadius met sous son nom un ouvrage *Aux confesseurs et aux vierges*, que l'on a parfois assimilé, mais à tort, au *De singularitate clericorum* du pseudo-Cyprien. Plus tard Parménien de Carthage se révèle comme un véritable conducteur d'hommes : on lui devait un grand ouvrage en cinq livres *Contre l'Eglise des traditeurs*, qui fut réfuté par saint Optat et une *Lettre à Tyconius* à laquelle répondit saint Augustin. Primien, son successeur, n'est qu'un orateur maladroit et violent; mais Petilianus de Constantine, l'auteur de deux lettres à saint Augustin, et de traités *Sur le schisme des Maximianistes*, *Sur la succession de l'Eglise donatiste*, *Sur l'unique baptême;* Cresconius le grammairien, qui adressa une *Lettre* célèbre à saint Augustin; Emeritus de Caesaréa, Gaudentius de Thamugadi; Fulgentius dont on a un opuscule *Sur le baptême*, ne sont pas des écrivains ou des orateurs sans mérite.

D'autres noms encore pourraient être cités; et l'on devrait, si l'on tenait à être complet, y ajouter des

œuvres anonymes : rédactions donatistes des Actes des martyrs authentiquement catholiques; passions de martyrs donatistes; éditions donatistes des œuvres de saint Cyprien; pamphlets et traités multiples dont on retrouve les traces dans les réfutations de saint Augustin. Tout cela est d'ailleurs assez peu varié de contenu et de ton : on retrouve partout ressassés les mêmes griefs contre l'Eglise catholique, l'Eglise des traditeurs comme on l'appelle, les mêmes justifications du schisme; et partout aussi on retrouve le même style tendu et déclamatoire, les mêmes outrances de langage, les mêmes insultes et les mêmes violences. Sans doute la littérature donatiste ne manque pas d'élan; et ses orateurs ou ses pamphlétaires sont parfois éloquents dans l'emportement de leur foi passionnée, mais elle est uniforme et sa monotonie finit pas lasser

Un seul écrivain, dans la secte, mérite une place à part, tant à cause de l'indépendance de sa pensée qu'à cause de la modération de son style : Tyconius. Ce laïc, très cultivé, très prudent aussi et très curieux de la vérité, ne se contente pas de répéter ce que lui enseignent les évêques de son parti et ce qu'acclament à leur suite tous leurs fidèles. Il cherche à se rendre compte par lui-même du bien fondé de leurs affirmations; il étudie soigneusement la Bible, il remonte aux origines du schisme pour en comprendre les causes; il discute les arguments et les preuves. Souvent il ne craint pas de donner tort à l'Eglise donatiste, et l'on s'attend alors à le voir entrer dans l'orthodoxie catholique; par un étrange illogisme, il n'accomplit pas cette ultime démarche, et reste dans la secte, malgré les suspicions dont l'enveloppent ses chefs hiérarchiques. Il expose ses idées dans *La guerre intestine* (370) et dans les *Expositiones diversarum causarum* (vers 375), dont Parménianus se croit obligé d'écrire la réfutation. Un peu plus tard, il écrit un *Commentaire de*

l'Apocalypse, qui fut maintes fois exploité par les exégètes postérieurs et dont on croit posséder le texte à peu près complet dans le commentaire de Béatus de Libana. Enfin, vers 382, il rédige le plus célèbre de ses ouvrages, le *Livre des Règles*, où il prétend fournir aux interprètes de l'Ecriture un moyen sûr et facile d'expliquer tous les textes obscurs de la Bible : les règles de Tyconius furent insérées par saint Augustin dans le *De doctrina christiana*, et souvent copiées par la suite. Profondément sympathique par sa largeur d'esprit, Tychonius est un estimable écrivain, dont le style clair et correct s'impose à l'attention.

A la littérature donatiste s'oppose naturellement toute une littérature antidonatiste; mais celle-ci est moins riche et moins vivante que la première. Il semble que les catholiques aient attendu longtemps avant de comprendre qu'ils devaient, eux aussi, défendre leurs positions, sinon prendre résolument l'offensive. Ils se contentent au début de conserver les premiers documents de la controverse, les *Gesta purgationis Caeciliani et Felicis*, les lettres épiscopales et impériales, les actes conciliaires; mais ils ne mettent pas en œuvre tous ces documents, qui pourtant éclairent si bien la faute originelle des schismatiques.

C'est seulement après le milieu du IV^e^ siècle qu'ils trouvent un défenseur capable dans la personne de saint Optat, évêque de Milev en Numidie. Le grand ouvrage que Parménianus avait rédigé dès son retour en Afrique (362) obtenait alors le plus entier succès chez les donatistes et troublait la conscience d'un bon nombre de catholiques. Il était urgent de lui opposer une réfutation. Les six livres d'Optat, *Sur le schisme des donatistes* ou *Contre Parménianus le donatiste*, achevés vers 366, veulent être cette réfutation. Aux arguments du primat schismatique de Carthage, l'évêque de Milev oppose d'abord les faits : il rappelle les débuts

du schisme et son histoire postérieure; il insiste sur les résultats de l'édit d'union de 347 et sur la mort des prétendus martyrs donatistes. Puis il met en relief les notes de l'Eglise véritable et montre combien sont injustifiées les prétentions de ses adversaires à posséder seuls la sainteté. Tout cela est dit avec netteté et franchise : Optat manifeste, dans son récit, de très réelles qualités d'historien, et dans son argumentation théologique, il fait preuve d'une intelligence déliée et d'une compréhension très exacte de la doctrine. Sans doute son style est-il quelquefois emphatique et grandiloquent : ce sont les défauts habituels à tous les Africains. Le succès durable qu'obtint son ouvrage suffit à montrer combien tous le jugeaient nécessaire : quelque vingt ans après l'avoir publié, il fut obligé d'en donner une nouvelle édition, augmentée d'un septième livre, dans lequel il répond aux objections qui lui avaient été adressées. Peut-être la mort vint-elle surprendre le bon ouvrier avant la fin de son labeur, car le septième livre semble inachevé. Jusqu'à ces dernières années, on ne connaissait de saint Optat que cet ouvrage polémique : une heureuse découverte nous a rendu au moins un de ses sermons, pour la fête de Noël, et nous a révélé le prédicateur, simple et persuasif tout ensemble, que savait être l'évêque de Milev.

En s'opposant aux thèses donatistes, Optat avait donné aux catholiques un exemple qui fut suivi. Après lui, saint Augustin et ses amis continuèrent vaillamment la lutte et multiplièrent les écrits contre le donatisme : mais les retrouverons plus tard. Nous devons maintenant revenir en Europe, et assister aux péripéties du combat que s'y livrent Ariens et antiariens.

II. — L'arianisme.

Pendant longtemps l'arianisme était resté à peu près inconnu de l'Occident, et seuls quelques hauts personnages avaient été amenés par leurs fonctions à s'y intéresser. Le pape Jules (337-352) avait écrit aux Orientaux et aux Alexandrins deux lettres remarquables dont nous possédons le texte grec; au pape Libère sont attribuées plusieurs lettres en latin à Cécilien de Spolète, à Ossius de Cordoue, à Eusèbe de Verceil, à l'empereur Constance, aux évêques d'Orient; aux trois Illyriens, Valens de Mursa, Ursace de Singidunum et Germinius de Sirmium, à Vincent de Capoue, etc., et même une lettre en grec à saint Athanase, mais l'authenticité de plusieurs de ces morceaux reste discutée, et il faut en dire autant de celle d'un sermon transmis par saint Athanase. Ossius de Cordoue avait adressé, de Sardique, une lettre au pape Jules pour lui recommander l'adoption d'un nouveau symbole et plus tard avait écrit à l'empereur Constance pour s'opposer à ses prétentions. Tout cela ne nous mène pas très loin.

Ce fut par l'Illyricum, et surtout après l'avènement de l'empereur Constance, que les Occidentaux apprirent à connaître l'arianisme. Nous ne possédons plus guère que des fragments de cette littérature arienne, qui dut être assez riche : une lettre et une profession de foi sont tout ce qui nous reste de Germinius de Sirmium, qui figure encore comme l'un des interlocuteurs de la curieuse *Dispute* du laïque Héraclien avec Germinius évêque de Sirmium, sur la foi des conciles de Nicée et de Rimini. De Palladius de Ratiara, nous connaissons quelques fragments d'un traité contre le *De fide* de saint Ambroise. Ulfila, le célèbre traduc-

teur de la Bible en langue gothique, avait laissé de nombreux sermons et des commentaires, mais tout en a disparu, et nous possédons seulement, sous son nom, une profession de foi en latin. Auxence de Dorostorum est l'auteur d'une *Lettre* sur la foi, la vie et la mort d'Ulfila, qui semble bien avoir été retouchée par Maximin. Celui-ci est à peu près le seul de ces Illyriens qui nous soit bien connu : nous avons en effet une *Disputatio Maximini contra Ambrosium*, qui reproduit une polémique de l'évêque goth contre l'évêque de Milan; nous avons surtout de lui une série importante d'homélies, que l'on a pendant longtemps mises à tort sous le nom de saint Maxime de Turin; et nous savons que vers 420 il eut l'occasion de discuter avec saint Augustin qui publia le compte-rendu de cette discussion. On a même essayé de lui attribuer un commentaire sur saint Matthieu, le célèbre *Opus imperfectum*, qui fut si apprécié de tout le Moyen-Age : il est vraisemblable que ce dernier écrit est de beaucoup postérieur à Maximin et date du VI^e^ siècle; il est l'œuvre de l'adaptateur latin des tomes d'Origène sur saint Matthieu. Quelques fragments d'homélies sur l'Evangile de saint Luc et de traités doctrinaux, publiés par A. Mai d'après des manuscrits de Bobbio, sont anonymes, mais paraissent bien être originaires de l'Illyricum et dater de la fin du IV^e^ siècle. On entrevoit ainsi combien avait dû se développer la littérature arienne sur les rives du Danube : il est regrettable que si peu d'éléments en aient été conservés.

En dehors des régions illyriennes, l'arianisme fut loin de rencontrer le même succès : les seuls écrivains que nous trouvions à mentionner sont Potamius de Lisbonne à qui l'on doit une lettre à saint Athanase (355), et deux homélies sur Lazare et sur le martyre du prophète Isaïe, dans lesquelles se découvre une extraordinaire prédilection pour les détails les plus réalistes;

et Candidus, un Italien, semble-t-il, dont nous connaissons une lettre à Victorin et un traité *Sur la génération divine*, que réfuta le même Victorin.

III. — Victorin.

Celui-ci fut un des premiers à s'occuper de l'arianisme et à lutter contre lui. Né dans l'Afrique proconsulaire aux environs de l'an 300, il vint à Rome vers 340 et y enseigna la rhétorique avec un immense succès. En ce temps là, il était encore païen, et, en toute occasion, il criblait l'Eglise et la doctrine chrétienne de ses sarcasmes. Afin de pouvoir combattre plus efficacement l'enseignement catholique, il se mit à lire la Bible et toute la littérature chrétienne. Cette lecture produisit un tout autre effet que celui qu'il avait cherché : elle le convertit, et vers 355, le fameux rhéteur, qu'applaudissaient tous les amateurs de beau langage, se déclara chrétien.

Avant sa conversion, il avait publié divers ouvrages de grammaire, de métrique, de rhétorique, de philosophie, qui témoignaient d'une culture très étendue et d'une rare pénétration d'esprit : *Art grammatical*, *Livre des définitions*, *Explications sur la rhétorique de Cicéron*; il avait également traduit l'*Isagogè* de Porphyre et plusieurs écrits de l'école néo-platonicienne. Sans hésitation et sans retour, il abandonna ses recherches profanes, et une fois chrétien il se donna tout entier à l'exposé et à la défense de la religion qu'il venait d'embrasser.

Ce fut contre les Ariens qu'il dirigea les traits les plus acérés de sa polémique : un traité *Sur la génération du Verbe divin*, un autre *Sur la réception de l'homoousios*, et surtout un grand ouvrage en quatre livres *Contre*

Arius témoignent encore de l'activité qu'il déploya pour réfuter les arguments hérétiques; nous savons qu'il y avait eu encore d'autres écrits sur le même sujet, mais les titres mêmes en sont perdus. Il ne se contenta d'ailleurs pas de réfuter les Ariens; il écrivit des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul, suivant une méthode assez originale qui s'écartait fréquemment des interprétations traditionnelles : les explications des Lettres aux Galates, aux Ephésiens et aux Philippiens nous sont parvenues et nous permettent d'apprécier ses procédés d'exégèse; il composa des hymnes sur la Trinité ; peut-être traduisit-il quelques ouvrages d'Origène. En l'espace de quelques années, il produisit aussi une imposante série de livres.

Avec trop de générosité, la tradition lui a attribué beaucoup d'écrits qui ne sont pas de lui, tel un opuscule *De physicis*, qui appartient à un africain de la seconde moitié du IV^e^ siècle; deux traités *A Justin le manichéen*, et *Sur les paroles de l'Ecriture: Il y eut un soir*, et *un matin, un jour*, dont l'origine reste incertaine; un certain nombre de poèmes *Sur le martyre des Maccabées*, *Sur Jésus-Christ, Dieu et homme*, *Sur le bois de vie*.

Saint Jérôme se montre fort sévère dans son appréciation du style de Victorin, qu'il trouve obscur et inintelligible à d'autres qu'aux érudits. Il est bien sûr que l'ancien rhéteur garde même dans l'Eglise la préférence pour les méthodes dialectiques et pour les raisonnements abstraits qu'il avait apprise à l'école de Porphyre. Ses livres n'ont rien que d'austère. Mais il a rendu à la théologie l'immense service de préciser son vocabulaire, de lui fournir des termes exacts et des définitions rigoureuses : il a poursuivi l'œuvre qu'avait entreprise Tertullien, avec des moyens nouveaux et de manière à faire face à des exigences nouvelles : cela mérite bien quelque reconnaissance.

IV. — Lucifer.

Tandis que Victorin converti écrivait à Rome ses réfutations de l'arianisme, un évêque de Sardaigne, Lucifer de Cagliari, exilé en Orient pour la foi de Nicée, multipliait sans lassitude des pamphlets incendiaires contre ceux qui l'avaient chassé de son diocèse. C'est en 355, alors qu'il assistait, au nom du pape Libère, au concile de Milan, que l'empereur Constance l'avait banni : pendant cinq ou six ans, il erra en Commagène, en Palestine, en Thébaïde, promenant partout ses rancunes tenaces et violentes. Les titres seuls de ses libelles en montrent l'âpreté : *On ne doit pas s'entendre avec les hérétiques! Les rois apostats; Personne ne doit juger ou condamner un absent; Il ne faut pas pardonner à ceux qui pèchent contre Dieu; Mourons pour le Fils de Dieu.* Il n'y a, dans ces livres ni philosophie ni théologie. Lucifer ne cherche pas à discuter : il accuse, il condamne, il frappe. Il multiplie les citations de l'Ecriture Sainte, surtout les plus effrayantes, les invectives des prophètes contre les mauvais rois; et il les applique à l'empereur Constance, plus criminel à ses yeux qu'aucun d'eux ne le fut jamais. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander des essais de conciliation, ou même des efforts d'indulgence : sa passion ne veut connaître que la ligne droite sans aucune brisure.

On le vit bien lorsqu'après la mort de Constance il put reprendre le chemin de l'Occident et rentrer dans son lointain diocèse. On se préoccupait alors à Rome de tant d'évêques qui avaient souscrit les conciles de Rimini et de Séleucie, de tant de fidèles qui étaient tombés dans l'arianisme, et l'on cherchait à les réconcilier. Lucifer avait de tout autres pensées:

l'arianisme était pour lui la faute irrémissible; et quand, malgré ses efforts, il eut vu le pape Libère accorder le pardon aux faillis, il ne craignit pas de faire schisme: réfugié à Cagliari, il y mourut obscurément vers 370, sans s'être réconcilié avec l'Eglise pour laquelle il avait tant combattu. Cette fin rappelle celle de Tertullien; et toute la carrière de Lucifer fait songer à celle du grand africain. C'est la même fougue, le même emportement, la même intransigeance; mais Lucifer n'a pas le talent de Tertullien; son style est monotone, sa langue vulgaire, et les lecteurs se lassent rapidement des manifestations d'une colère aussi persistante.

Pour le suivre dans la révolte, Lucifer trouva quelques partisans qui firent plus ou moins parler d'eux entre 380 et 390. Les plus célèbres sont le diacre Hilaire de Rome, l'auteur de libelles perdus *Sur la rebaptisation des hérétiques*; les prêtres Faustin et Marcellin qui en 383-384 présentèrent aux empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius une supplique en faveur de leurs frères persécutés; le premier d'entre eux avait, peu auparavant écrit *Sur la foi contre les Ariens*; et surtout l'évêque Grégoire d'Elvire. Celui-ci était, jusqu'à nos jours, presque entièrement absent des histoires littéraires; d'après Jérôme, on lui attribuait un petit livre *Sur la foi*, que certains revendiquaient d'ailleurs pour saint Fœbade d'Agen. D'heureuses trouvailles, en même temps qu'elles assuraient l'authenticité du livre *Sur la foi*, ont, en ces derniers temps, restitué à Grégoire un bel héritage littéraire : cinq homélies sur le Cantique, vingt homélies sur divers passages de l'Ecriture, une homélie sur l'arche de Noé, peut-être un traité *Sur les diverses espèces de lèpre*. C'est un moraliste sévère que Grégoire; il se garde bien de conduire ses ouailles dans les chemins de la miséricorde; mais leur austérité n'enlève rien

de leur intérêt à ces sermons qui nous font connaître au mieux la situation morale d'une Eglise d'Espagne aux environs de 380-390.

Bien différent de Lucifer et des Luciférien est le contemporain de l'évêque de Cagliari, condamné en même temps que lui à l'exil et rendu en même temps à son diocèse, Eusèbe de Verceil. Eusèbe aussi a une foi indomptable et lutte contre les Ariens; mais il sait faire preuve de pitié et d'indulgence envers ceux qui se repentent. A l'époque de son exil appartiennent trois lettres à Constance, à sa communauté, à Grégoire d'Elvire. Après son retour, il traduisit en latin le commentaire des Psaumes d'Eusèbe de Césarée, non sans le corriger du point de vue de la plus stricte orthodoxie. Cette traduction est perdue.

Lui aussi, Fœbade d'Agen est en Occident l'un des adversaires les plus décidés de l'arianisme. Nous n'avons plus de lui qu'un petit livre *Contre les Ariens*, écrit en 357 ou 358 pour combattre la seconde formule de Sirmium. Ce livre, sans grande originalité, fut-il suivi de beaucoup d'autres? Nous n'en sommes pas autrement certains, et saint Jérôme ne paraît avoir été beaucoup mieux renseigné sur la production littéraire de Fœbade qui, en 392, était parvenu à une extrême vieillesse.

Parmi les modèles qu'avait suivis saint Fœbade figure saint Hilaire de Poitiers, et celui-ci est le plus grand, sans contredit, de tous les écrivains catholiques de langue latine durant la période héroïque des luttes contre les Ariens et l'empereur Constance.

V, — Saint Hilaire.

Né vers 315, Hilaire appartenait à l'une des meilleures familles de Poitiers. Il avait grandi dans le

paganisme, sans y trouver d'ailleurs la réponse aux problèmes que posait dès lors son intelligence inquiète. La lecture des Livres Saints lui fut une révélation. Converti au christianisme, il fut, aux environs de 350, nommé évêque de sa ville natale. A ce moment, on ne parlait guère d'Arius et du concile de Nicée dans ces lointaines provinces de la Gaule, et l'évêque lui-même, qui, en dehors des écrivains classiques, ne connaissait que la Bible, ignorait jusqu'au célèbre symbole du grand concile. Un *Commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu*, qui peut dater des années 353-355, nous montre au mieux quelles étaient alors les préoccupations d'Hilaire : il s'agit pour lui de faire comprendre à son peuple l'histoire évangélique, d'expliquer le sens littéral du texte sacré, et ensuite d'en mettre en relief la signification spirituelle. Rien ne laisse soupçonner les grandes luttes que provoque partout la main-mise de l'empereur Constance sur les affaires de l'Eglise.

Tout change en 355. On apprend alors en Gaule la triste issue du concile de Milan, l'exil des défenseurs de l'orthodoxie, Denys de Milan, Eusèbe de Verceil et Lucifer de Cagliari; les envoyés de l'empereur circulent d'Eglise en Eglise pour réclamer des signatures; l'année suivante, le concile de Béziers enregistre la défection de l'épiscopat gaulois. Hilaire cependant s'émeut. Dès qu'il sait l'orthodoxie en péril, il prend position contre l'empereur : immédiatement après le concile de Béziers, il rédige *Contre Valens et Ursace* un ouvrage bourré de documents et de preuves, dans lequel il rappelle les événements des années précédentes et montre la duplicité des évêques illyriens qui servent de conseillers à Constance.

Son attitude courageuse lui mérite une sentence d'exil. Expédié en Phrygie, il profite de son repos forcé

pour étudier les grands docteurs de l'Eglise grecque; il lit assidûment les œuvres d'Origène; il apprend le détail de la controverse arienne; et bientôt il se sent assez sûr de lui pour composer *Sur la Trinité* un grand ouvrage dogmatique en douze livres, une des productions les plus fortement charpentées de la théologie latine (356-359). Suivant un plan arrêté, il y donne les preuves décisives de la divinité du Fils et il y découvre les faiblesses de la théorie arienne; il se montre, tout le long de cet ouvrage, un exégète savant et un dialecticien consommé, en même temps qu'un écrivain de race.

Cependant, Hilaire apprend les dévisions des Ariens et l'attitude prise par Basile d'Ancyre et son groupe (358); il note avec joie leurs dispositions bienveillantes, et se hâte de les faire connaître aux évêques d'Occident. Tel est le but du livre *Sur les synodes*, où les documents des conciles orientaux voisinent avec les discussions théologiques; livre de conciliation et de paix, rempli des grandes espérances qu'a fait naître en lui la synodale d'Ancyre.

Une telle activité fait connaître et respecter Hilaire de ses collègues orientaux, et lui vaut d'être convié au concile de Séleucie (359). Il y assiste à la ruine de ses espérances et à la défaite de l'orthodoxie. Envoyé à Constantinople pour rendre compte à l'empereur des séances du concile, il rédige, en vue de son audience, un rapport détaillé, *A Constance Auguste;* mais l'audience attendue n'est pas accordée, et l'évêque laisse éclater son dépit dans un vigoureux pamphlet *Contre l'empereur Constance*, si terrible qu'il en sent lui-même le danger et le garde momentanément en portefeuille. En même temps, il prépare un nouveau dossier historique, pour faire suite à son livre *Contre Valens et Ursace* et pour répandre partout les documents relatifs aux conciles de Rimini et de Séleucie;

il rédige une réponse, presque entièrement perdue *Aux détracteurs du livre sur les synodes*. Son zèle est inlassable.

Il finit même par inquiéter Constance et ses amis. Pour empêcher son influence de s'étendre, ceux-ci ne découvrent pas d'autre moyen que de renvoyer Hilaire dans son lointain diocèse. L'évêque reprend donc le chemin de la Gaule, où il est reçu avec enthousiasme. Mais il n'a pas encore le droit de se reposer : les Ariens restent tout puissants à Milan; il porte la lutte en Italie, sans grand succès d'ailleurs. Un livre *Contre Auxence*, l'évêque arien de Milan, raconte cet incident de sa carrière et dénonce au monde catholique la fourberie de son adversaire.

C'est seulement après son retour de Milan qu'il trouve le calme. Ses dernières années sont employées à la composition d'œuvres exégétiques : les commentaires *Sur les psaumes*, où se fait puissamment sentir l'influence d'Origène; les « tractatus » *Sur Job*, presque entièrement perdus; *Le livre des Mystères*, qui explique les figures prophétiques de l'Ancien Testament; et aussi à celle d'*Hymnes* liturgiques : trois des hymnes connues sous son nom sont sûrement authentiques; deux ou trois autres pourraient encore être admises. Peut-être faut-il encore attribuer à la même période la mise en œuvre de quelques documents que l'évêque n'avait pas utilisés dans ses précédentes compilations. Nous sommes beaucoup moins bien renseignés sur cette période de calme que sur les années de l'exil. La date même de la mort de saint Hilaire ne nous est pas connue avec certitude : il semble seulement qu'elle n'est pas postérieure au 13 janvier 368.

Saint Jérôme, le grand critique de la littérature chrétienne s'est montré assez dur dans ses appréciations sur saint Hilaire. Il s'élève, écrit-il, sur le co-

thurne gaulois, et tandis qu'il se pare des fleurs de la Grèce, il s'enveloppe de longues périodes, ce qui empêche nos frères un peu simples de le lire. Il est vrai que parfois le style de l'évêque de Poitiers est difficile à comprendre : c'est un style volontiers tendu et recherché; l'écrivain est parfaitement conscient des moyens qu'il emploie; il sait l'importance de la composition et de la langue dans une œuvre littéraire, et il demande à Dieu, dans une humble et touchante prière, de lui accorder *verborum significationem et dictorum honorem*. De telles préoccupations, poussées à ce degré, sont rares chez les auteurs chrétiens. Mais il n'y a pas lieu d'exagérer, comme semble le faire saint Jérôme, la difficulté des œuvres de saint Hilaire : ce qui le rend obscur, c'est plus souvent la complexité des sujets qu'il traite que celle des formules qu'il emploie. Il doit parler de la Trinité avec une langue encore mal habituée à de tels sujets : est-il étonnant qu'il ne parvienne pas du premier coup à la parfaite clarté? En réalité, saint Hilaire est un écrivain de race : servi par une remarquable culture classique, il a su déployer au service de la théologie les meilleures qualités d'un talent très averti et très sûr de lui.

CHAPITRE VI

SAINT AMBROISE ET SES AMIS

I. Saint Ambroise.— II. Contemporains de saint Ambroise.

Jusqu'à l'intronisation de saint Ambroise sur le siège épiscopal de Milan, le 7 décembre 374, l'Italie chrétienne n'avait pas fait grande figure dans l'histoire de la littérature. A Lucifer de Cagliari et à saint Eusèbe de Verceil, que nous avons déjà rencontrés, bien peu d'écrivains méritent d'être ajoutés.

Firmicus Maternus a cependant une physionomie des plus originales, surtout s'il est bien l'auteur de l'ouvrage astrologique connu sous le nom de *Mathesis*. Il aurait composé cet ouvrage pendant la période païenne de son existence; et après sa conversion, il aurait déployé autant d'ardeur à combattre les faux dieux qu'il en avait auparavant montré à les défendre. Il n'est d'ailleurs pas très assuré que nous ayons affaire à un seul écrivain, et il suffit à la gloire de notre Firmicus d'avoir rédigé vers 347 *L'erreur des religions profanes*; et peut-être, vers 351, les *Consultationes Zaccha i et Apollonii*, gros ouvrage de controverse. Le premier de ces livres est une des plus curieuses apologies que nous possédions : non content d'y faire le procès des idoles et de dénoncer l'immoralité des mystères, sur lesquels il fournit d'importants ren-

seignements, l'auteur dénonce avec fougue le paganisme comme l'auteur de tous les maux, et il supplie les empereurs à qui il s'adresse d'en extirper les dernières racines. Sa violence, sa passion, l'exagération même des thèses qu'il défend, non sans esprit d'ailleurs, font de son livre un document représentatif de toute une époque.

En un autre genre, le recueil du Chronographe libérien n'est guère moins caractéristique de la paix enfin conquise par le christianisme. Ce vaste recueil, copié à Rome en 354, contient, à côté d'un calendrier entièrement païen, d'annales, et de listes des consuls et des préfets de Rome, une table des dates pascales entre 312 et 411 ; une liste des anniversaires des papes de Lucius I à Jules I (*depositio episcoporum*) et des fêtes des martyrs honorés à Rome (*depositio martyrum*) ; une liste des papes de saint Pierre à Libère (catalogue libérien), deux chroniques et une description de la ville de Rome. Les documents païens y figurent à côté des textes chrétiens. Celui, pour qui la compilation a été faite, avait un égal besoin des uns et des autres, et tel devait en effet être le cas de bien des chrétiens de Rome sous le pontificat de Libère.

Avec les inscriptions composées par saint Damase pour les tombes des martyrs, nous constatons le triomphe de l'Eglise, qui rend enfin un culte public aux victimes des persécutions. Damase (366-384), le successeur de Libère sur le trône pontifical, était un lettré en même temps qu'un homme d'une haute piété. Afin d'honorer les martyrs ensevelis dans les catacombes, il rédigea pour les plus illustres d'entre eux des épitaphes qu'il fit graver par la main experte du calligraphe Dionysius Furius Filocalus Ces inscriptions, de même que les petites pièces versifiées qui nous restent de lui, ne témoignent pas d'un grand talent poétique, car elles sont généralement

aussi froides que correctes; mais elles sont précieuses par les renseignements liturgiques dont elles sont pleines.

I. — Saint Ambroise.

Ce fut après le pontificat de saint Damase que saint Ambroise fut élevé à l'épiscopat. On voit rarement une élection plus inattendue et plus heureuse tout ensemble que celle de ce haut fonctionnaire, encore catéchumène, et qui, entré à l'église pour y faire maintenir l'ordre, en sortit évêque aux applaudissements de tout un peuple. Ambroise était né à Trèves en 333, mais c'est à Rome qu'il avait été élevé. Destiné de bonne heure à l'exercice des fonctions publiques, il était appelé tant par sa naissance que par ses qualités personnelles aux plus brillantes destinées, et déjà il exerçait, avec le titre de consulaire, le gouvernement de la province d'Emilie-Ligurie, lorsque la Providence vint l'arracher aux charges civiles.

Fait évêque sans l'avoir voulu, Ambroise se donna tout entier à une tâche aussi nouvelle pour lui. Du christianisme, il avait tout à apprendre : il lut avec avidité non seulement la Bible, mais les meilleurs écrivains chrétiens, surtout ceux de l'Orient; et loin de se contenter des anciens auteurs, il sut constamment se tenir au courant des derniers sermons prêchés à Constantinople ou des derniers livres composés à Alexandrie. Par tempérament, il aimait la paix : il dut, surtout au début de son épiscopat, accepter une lutte acharnée contre les Ariens que soutenait l'impératrice Justine. Ministre dévoué des empereurs qui lui confièrent à plusieurs reprises de difficiles missions en Gaule, il ne craignit pas, en des circonstances délicates, de s'opposer à eux : il prit parti

contre le rétablissement de l'autel de la Victoire dans la salle des séances du Sénat; il refusa à Justine la concession d'une basilique que réclamaient les Ariens; il exigea de Théodose le Grand une pénitence publique après les massacres de Thessalonique. Au cours d'un épiscopat de vingt-trois années (374-397), les peines ne lui furent pas ménagées : il se montra supérieur à toutes, et réalisa en sa personne le modèle achevé d'un grand évêque et d'un grand homme d'état.

Il avait d'ailleurs reçu en naissant toutes les qualités nécessaires à l'exercice de ce double rôle; et son éducation avait merveilleusement développé ses dispositions naturelles. Une intelligence souple et toujours en éveil lui permettait de comprendre sans peine les problèmes les plus difficiles; un jugement droit et prudent lui en dictait les solutions. Ennemi des positions extrêmes, son tempérament le portait à la pratique de la modération; tandis que la sincérité de ses convictions l'éloignait des faiblesses et des concessions dangereuses. Il était pleinement romain par son sens parfait de l'équité, par l'intérêt qu'il prenait aux questions pratiques, par la sagesse de ses décisions; et en même-temps il devait aux Grecs le meilleur de sa formation théologique et quelque chose de leur souplesse, de leur curiosité universelle, de leur amour pour la spéculation métaphysique. Sa vie entière offre un heureux mélange d'action et de contemplation, et c'est pour avoir réalisé en lui la parfaite union de qualités dissemblables qu'il reste un type rare d'humanité.

On est stupéfait qu'Ambroise ait trouvé le moyen d'écrire au milieu de toutes les occupations qui dévorèrent son temps. De fait, s'il a beaucoup écrit, la plupart de ses œuvres ont commencé par être des discours, qu'il a revus et publiés sous forme de traités.

Ses préoccupations ordinaires sont de l'ordre moral : ce qu'il veut d'abord, c'est donner à son peuple de fortes leçons de vie chrétienne : souvent, il prend comme thème de ses instructions le texte même de l'Ecriture sainte, à laquelle il applique volontiers la méthode d'exégèse allégorique empruntée à Origène; souvent aussi, il se contente d'étudier les grands devoirs des fidèles, et il insiste, avec une prédilection marquée, sur la virginité. Mais les circonstances l'obligent parfois à traiter les plus graves problèmes doctrinaux soulevés par la controverse arienne, et il ne se dérobe pas à ce devoir, bien qu'il se sente obligé de demander alors aux théologiens orientaux presque tous ses arguments. On peut dès lors grouper ses écrits sous trois chefs principaux : exégèse, morale et dogme, à la condition de se rappeler que ces titres n'ont pas une valeur absolue.

Exégète, Ambroise commente l'*Hexaméron* en six livres qui doivent beaucoup aux homélies de saint Basile sur le même sujet; il écrit *Sur le paradis*, *Sur Caïn et Abel*, *Sur Noë*, *Sur Abraham*, *Sur Isaac*, *Sur Jacob et la vie heureuse*, *Sur Joseph*, *Sur les patriarches* : Philon le juif est ici son modèle préféré, si bien que certains passages de ces livres ne sont que des traductions à peine démarquées de l'exégète alexandrin. Viennent ensuite des homélies *Sur Hélie et le jeûne*, *Sur Naboth*, *Sur Tobie*, *Sur la question de Job et de David*, *Sur l'apologie du prophète David*, sur quelques psaumes, et finalement une importante série de sermons sur l'Evangile de saint Luc.

Au moraliste, nous sommes principalement redevables d'un grand ouvrage en trois livres *Sur les devoirs des clercs* (*De officiis ministrorum*) : le titre même de cet ouvrage rappelle Cicéron; et c'est en effet le *De officiis* de l'orateur romain qui a servi de modèle à l'évêque. Malgré les efforts que multiplie Ambroise

pour christianiser les préceptes stoïciens sur l'honnête et l'utile, on retrouve sans peine, dans son adaptation qu'illustrent des exemples bibliques, les vieilles règles de la sagesse profane. Sa tentative de donner à l'Eglise, et particulièrement aux clercs, le traité de morale qui lui manquait encore n'en est pas moins remarquable.

Si intéressant que soit, surtout dans ses détails, le *De officiis*, il faut convenir que saint Ambroise se sent plus à l'aise dans les ouvrages de direction où il peut, sans contrainte, expliquer les idées qui lui sont chères sur l'ascétisme et la vie parfaite. Quatre traités sur la virginité (*De virginibus ad Marcellinam*, *De virginitate*, *De institutione virginis*, *Exhortatio virginitatis*), un traité *Sur la Viduité* développent avec chaleur ses maximes préférées, et telle est la force de conviction qui se dégage de ces petits livres que nous comprenons sans peine l'enthousiasme qu'ils provoquèrent, dès leur apparition, chez tant de jeunes filles chrétiennes à Milan et dans toute l'Italie du Nord.

La plupart des écrits doctrinaux de saint Ambroise sont relatifs aux problèmes soulevés par l'arianisme : *Sur la foi* à l'empereur Gratien; *Sur l'Esprit-Saint* à l'empereur Gratien; *Sur le mystère de l'Incarnation du Seigneur*. Deux livres *Sur la pénitence* sont dirigés contre les novatiens, et un traité *Sur les mystères*, très riche en renseignements sur la liturgie de l'Eglise milanaise vers la fin du IVe siècle, témoigne du zèle pastoral de l'évêque. C'est surtout lorsqu'il traite des matières théologiques qu'éclatent l'insuffisante préparation du haut fonctionnaire subitement porté à l'épiscopat, son manque d'originalité, mais aussi son extraordinaire facilité d'adaptation, et son talent pour assimiler les idées d'autrui. Presque toute sa théologie est empruntée aux Grecs, à Didyme, à saint Grégoire de Nazianze, à saint Basile; et, même de son temps, on lui a beaucoup reproché ce qu'on appelait ses larcins. Ces reproches

n'ont pas toujours été équitables : saint Ambroise ne cherche pas à dissimuler ce qu'il doit à ses modèles; et surtout, là même où il leur doit le plus, il les accommode aux exigences de l'esprit latin; il les rend intelligibles et pratiques pour ses compatriotes occidentaux. En empêchant l'Eglise d'Occident de se replier sur elle-même, en l'obligeant à accueillir le meilleur de la spéculation orientale, il lui a rendu le plus signalé des services.

Quelques discours d'apparat nous font connaître l'orateur officiel et l'observateur attentif des règles de la rhétorique traditionnelle. Qu'il ait à parler de la mort de son frère Satyrus, de celle du jeune Valentinien II ou de celle de Théodose le Grand, saint Ambroise tient à rester fidèle aux usages reçus, et l'on s'aperçoit, en lisant ces oraisons funèbres, qu'elles ont été écrites par un homme formé aux strictes méthodes de l'école. L'émotion personnelle se laisse pourtant deviner derrière les formules banales; et ce que nous en entrevoyons suffit à mériter une place de choix aux *Consolations* de saint Ambroise parmi les autres productions de cette littérature un peu artificielle.

Pour se rendre compte de la débordante activité de saint Ambroise, au cours des années fécondes de son épiscopat, il faut lire sa *Correspondance;* quatre-vingt-onze lettres du grand évêque nous ont été conservées, qui nous éclairent sur la plupart des grands événements auxquels il a été mêlé. Par elles, nous sommes renseignés sur l'affaire de l'autel de la Victoire, sur les réclamations de l'impératrice Justine en faveur des Ariens de Milan, sur les ambassades de saint Ambroise en Gaule, sur les massacres de Thessalonique, sur la destruction de la synagogue de Callinicum. Sans doute aimerions-nous que ces lettres fussent un peu plus intimes, un peu plus abandonnées, et qu'elles nous fissent davantage pénétrer l'âme de leur auteur. Mais

il n'était pas au pouvoir d'un homme que débordaient sans cesse les plus graves préoccupations de se livrer de la sorte. La correspondance d'Ambroise presque entière est une œuvre de ministère; et, sans qu'elle contienne la moindre confidence, elle découvre cependant le secret d'une grande âme, entièrement dévouée à l'accomplissement du devoir quotidien.

C'est aussi pour remplir une tâche de son ministère que saint Ambroise a composé des *Hymnes*. Déjà avant lui, saint Hilaire avait essayé de donner aux chrétiens d'Occident une poésie liturgique semblable à celle qui faisait le charme des cérémonies orientales; mais ses hymnes, trop savantes et trop compliquées, n'avaient pas obtenu grand succès auprès du peuple. Saint Ambroise fut plus heureux: en un rythme simple et plus facile à retenir, des dimètres iambiques groupés en strophes de quatre vers, il chanta la splendeur du jour qui renaît, l'inquiétude du pécheur aux approches de la nuit, les fruits bienfaisants de l'arbre de la croix, la bonté de Dieu qui envoie son Fils à l'humanité, la gloire des apôtres et des saints de l'Eglise milanaise. Ces hymnes, apprises d'abord par le peuple de Milan, ne tardèrent pas à prendre leur vol dans tout l'Occident: bientôt on ne se contenta pas de les répéter; on les imita, si bien qu'aujourd'hui, dans la multitude des hymnes ambrosiennes que nous possédons, il est assez difficile de découvrir la douzaine de pièces qui sont certainement authentiques.

Exégète, moraliste, théologien, orateur, épistolier, poète enfin, saint Ambroise occupe dans l'histoire de la littérature chrétienne une place à part. Il est avant tout un homme d'action, un administrateur; et dans l'épiscopat il déploie les qualités éminentes d'un véritable homme d'état. Il n'écrit que pour donner des ordres, pour faire des rapports, et surtout pour prolonger l'action de son enseignement oral. Il ne faut lui

demander ni une pensée profondément mûrie, ni un style rigoureusement personnel. Il emprunte beaucoup aux Grecs, en qui il reconnaît volontiers les maîtres de la théologie chrétienne, et il ne cherche pas à étonner ses lecteurs par le charme enveloppant d'une phrase mélodieuse. Mais il est clair et précis, il dit nettement ce qu'il voit et ce qu'il veut que l'on voie; et comme il a reçu une bonne formation classique, il le dit dans une belle langue sonore, qui rappelle celle des meilleures époques. Il est toujours correct : lorsqu'il exprime des idées qui lui sont particulièrement chères, il atteint sans peine la mesure d'un grand écrivain.

II. — Contemporains de saint Ambroise.

Naturellement, c'est autour de lui que gravitent tous ses contemporains, et surtout les évêques de l'Italie du Nord avec qui il a été en contact plus fréquent. Voici d'abord les anonymes, ceux dont les ouvrages nous sont parvenus sous le nom même du grand évêque de Milan. Le plus célèbre d'entre eux est l'Ambrosiaster, l'auteur toujours mystérieux, malgré bien des recherches, d'un important commentaire des Epîtres de saint Paul et de *Questions* sur l'Ancien et le Nouveau Testament : il est presque sûr que cet écrivain vivait à Rome sous le pontificat de saint Damase; on ne peut pas en affirmer autre chose. A côté de lui, il faut citer l'auteur du *De sacramentis*, probablement un évêque de l'Italie du Nord, dont l'ouvrage est surtout précieux pour les liturgistes.

Zénon de Vérone est peut-être plus âgé que saint Ambroise, mais il est imprudent de parler de sa vie, dont nous ne savons rien, sinon qu'il devait être d'origine africaine, et qu'il a laissé après lui un éclatant renom de sainteté. Quatre-vingt-treize sermons, qui traitent

des sujets les plus variés, depuis la polémique contre les païens, les juifs ou les ariens, jusqu'aux exhortations puissantes à la vie parfaite, nous le font connaître comme un prédicateur zélé et un pasteur attentif à tous les besoins de son peuple. Ecrits non sans élégance, ces sermons fournissent à l'historien des renseignements précieux sur le dogme, la liturgie, les superstitions, les mœurs des chrétiens de Vérone aux environs de 370.

Pétronius de Bologne a consacré un de ses sermons à saint Zénon, pour l'anniversaire de sa mort; un autre à un évêque inconnu pour le jour de sa consécration. Ces deux discours représentent pour nous tout l'héritage de ce prédicateur.

Nous connaissons mieux Filastrius qui mourut évêque de Brescia avant 397; car nous lui devons un important ouvrage *Sur les hérésies*. Ce livre vaut d'ailleurs beaucoup moins par son style assez médiocre que par ses qualités historiques : Filastrius semble avoir eu connaissance du *Syntagma* de saint Hippolyte, et s'en être servi pour décrire les anciennes hérésies. Ce fait donne à son ouvrage un intérêt que ne lui attirerait pas la faiblesse intellectuelle de l'écrivain.

Le successeur de Filastrius, Gaudentius, ne crut pas mieux faire que de consacrer un discours à l'honneur de son prédécesseur, pour le quinzième anniversaire de sa mort. Ce discours, ainsi qu'une vingtaine d'autres sermons, publiés par Gaudentius lui-même d'après des notes sténographiées nous révèlent un orateur élégant et discret.

Simplicien de Milan remplaça sur le siège épiscopal de cette ville saint Ambroise qu'il avait lui-même baptisé : nous savons que celui-ci et saint Augustin le tenaient en haute estime, et nous avons des lettres qu'ils lui adressèrent. Gennadius a connu ses réponses, qui, depuis, ont été perdues.

Vigile de Trente est, lui aussi, un des correspondants de saint Ambroise : nous avons de lui deux lettres l'une à Simplicien de Milan et l'autre à saint Jean Chrysostome; toutes deux sont relatives au martyre de Sisinnius et de ses compagnons.

Chromatius d'Aquilée, à qui est adressée une lettre de saint Ambroise, semble bien l'auteur de dix-huit homélies sur l'Evangile de saint Matthieu, mais non pas celui d'une courte explication de l'oraison dominicale qui lui a été parfois attribuée.

Citons enfin, pour clore cette longue énumération, le diacre de saint Ambroise, Paulin de Milan, qui, à la demande de saint Augustin, écrivit la vie édifiante de son évêque, dans un petit livre fait beaucoup plus pour développer la piété que pour satisfaire les curiosités des historiens à venir. A cet honnête homme sans envergure sont encore dus un livret entre le pélagien Célestius et, peut-être, un opuscule *Sur les bénédictions des patriarches.*

Presque tous ceux que nous venons de citer ont été évêques en même temps que saint Ambroise, ou peu après lui. Leur gloire est naturellement éclipsée par celle du grand évêque de Milan, à qui nul d'entre eux ne peut être comparé. Mais si l'on oublie un instant l'homme dont ils ont été les contemporains et souvent les amis, on doit reconnaître qu'ils sont, les uns et les autres, des esprits cultivés et que leurs ouvrages tiennent une place honorable dans une histoire littéraire : ils écrivent tous en une langue correcte, et plusieurs d'entre eux ne manquent pas d'une éloquence naturelle qui devait enthousiasmer les auditeurs de leurs sermons. En un temps où le paganisme ne peut guère se prévaloir que de Symmaque, c'est bien dans l'Eglise que se réfugient les meilleures traditions de la littérature classique.

CHAPITRE VII

SAINT JÉROME ET SON TEMPS

I. Vie de saint Jérôme. — II. Les œuvres de saint Jérôme. — III. Rufin. — IV. Autres écrivains.

TANDIS que saint Ambroise illustrait le siège épiscopal de Milan, un dalmate, nommé Eusebius Hieronymus, venait, après une vie assez mouvementée, se fixer définitivement à Bethléem, où il devait passer les années les plus fécondes de son âge mûr et de sa vieillesse. C'est un très grand homme que saint Jérôme, un très grand savant, un très grand écrivain, et un très grand saint; mais si puissante est son individualité qu'elle brise tous les cadres reçus, et qu'il est presque impossible de le juger de manière impartiale. Aujourd'hui encore, il excite des sympathies profondes ou des antipathies irréconciliables. On a écrit un livre sur saint Jérôme et ses ennemis, et l'on pourrait sans peine en faire un autre sur saint Jérôme et ses amis. Mais, dans les deux ouvrages, on retrouverait presque les mêmes personnages, car assez rares ont été ceux à qui Jérôme est toujours resté fidèle. Il faut savoir, dès qu'on l'aborde, que l'on aura affaire à un passionné : lorsque la passion s'oriente au service du bien, comme elle l'a été dans la vie de saint Jérôme, elle est capable de réaliser des merveilles.

I. — Vie de saint Jérôme.

Jérôme était né, vers 347, à Stridon, petite ville de Dalmatie, dont l'exacte localisation a suscité bien des controverses. Lorsqu'il eut vingt ans, il vint à Rome pour achever ses études sous la direction de l'illustre grammairien Donat; et il commença par y mener une vie assez dissipée. Le cours de ses réflexions, les visites qu'il fit aux Catacombes, auxquelles saint Damase attirait les pèlerinages, ses conversations avec ses amis lui rappelèrent bientôt le sérieux de l'existence et il reçut le baptême. Un voyage en Gaule, au cours duquel il poussa jusqu'à Trèves, éveilla en lui le désir de l'ascétisme, et lorsqu'il fut revenu en Italie, il s'installa à Aquilée avec quelques amis Chromatius, Eusèbe, Jovin, Julien, Rufin, Bonose. Pendant quelque temps, ce fut une sorte de paradis; et les clercs d'Aquilée se crurent un chœur de bienheureux.

Ce bonheur fut de courte durée. Au bout de trois ans, vers 374, la communauté se dispersa, et Jérôme partit pour l'Orient. Il séjourna à Antioche, où il entendit les leçons du célèbre Apollinaire; puis il s'enfonça dans le désert de Chalcis, toujours plus avide de solitude et de perfection, toujours rebuté par l'indiscrétion des moines, par la maladie, et aussi par le perpétuel besoin du changement. Il retourna à Antioche où il se laissa ordonner prêtre par l'évêque Paulin, à la condition de garder sa liberté, passa à Constantinople, où il entendit saint Grégoire de Nazianze, et finalement revint à Rome à l'automne de 382.

Déjà Jérôme était entouré d'une auréole de sainteté et de science. Son retour dans la capitale du monde chrétien fut accueilli avec joie par tout ce que Rome

possédait alors de savants et d'ascètes. Le vieux pape Damase en particulier fit au moine une réception enthousiaste : il le prit comme ami, comme conseiller, l'orienta définitivement vers l'étude de l'Ecriture Sainte, et l'on put croire que Jérôme était le successeur désigné de Damase. Lorsque le siège pontifical fut devenu vacant, ce fut pourtant Sirice qui fut élu; et l'opposition qu'en trois années Jérôme avait suscitée contre lui par sa révision des Evangiles, par sa propagande en faveur de l'ascétisme, par l'influence qu'il avait prise sur les grandes dames chrétiennes de Rome, se donna libre carrière. Dès le mois d'août 385, il reprit le chemin de l'Orient.

Alors commence une longue période de stabilité et de calme. A Bethléem, auprès des lieux sanctifiés par la naissance du Sauveur, il installe un monastère d'hommes auquel il préside; sainte Paule y organise de son côté un couvent de femmes, et les deux communautés rivalisent de ferveur et de sainteté. Jérôme a vraiment découvert sa voie : il se donne tout entier à l'étude de l'hébreu, à la traduction et au commentaire de l'Ecriture Sainte. Il lit, il étudie, il écrit. Il ne cesse pas d'ailleurs de s'intéresser à tout ce qui se passe dans le monde chrétien. Les courriers circulent incessamment entre Rome et Bethléem qui devient en quelque sorte le centre intellectuel de l'Eglise. Quelqu'un a-t-il une difficulté scripturaire à résoudre? une idée nouvelle sur la virginité, sur le culte des saints, sur la grâce divine est-elle lancée dans le public? on s'adresse à Jérôme, et Jérôme répond, infatigable. Il multiplie les lettres, les traités, les opuscules. En vain les scribes épuisés demandent-ils grâce; Jérôme ne consent pas à leur accorder de repos. Pendant trente-trois ou trente-quatre ans, il poursuit cette tâche d'informateur, de docteur, d'exégète.

Les épreuves d'ailleurs ne lui sont pas épargnées.

Voici d'abord l'une des plus douloureuses, le long conflit avec Rufin d'Aquilée au sujet de l'origénisme. Rufin a été pour Jérôme l'ami de la jeunesse, le confident de l'âge mûr : la traduction du grand ouvrage d'Origène *Sur les principes*, entreprise par Rufin, sépare pour toujours ces deux hommes si dignes l'un de l'autre; et, pendant des années, Jérôme, le cœur ulcéré, se croira obligé d'attaquer un adversaire qui garde pourtant le silence. Puis ce sont la mort de Paula, la mort de Marcella, la mort d'Eustochium : l'une après l'autre retournent auprès du Seigneur ces âmes vaillantes qui ont soutenu de leur affection et de leur piété le grand lutteur, et celui-ci reste seul pour supporter le poids des années et le fardeau des contradictions. Ce sont encore la prise de Rome par les Goths, les invasions barbares en Palestine, la ruine des monastères amoureusement construits, l'arrivée lamentable des réfugiés qui demandent un asile. Toutes ces tristesses retentissent profondément dans le cœur très tendre, très ardent de Jérôme. Le 30 septembre 419, celui-ci meurt enfin, au soir d'une existence entièrement consacrée au service de Dieu et de son Eglise.

Ce qu'on découvre d'abord en saint Jérôme, c'est son cœur. Peu d'hommes ont eu une âme plus aimante que la sienne. Toute sa vie a été une longue course à l'amitié; à ceux et à celles qui se sont donnés à lui, il a rendu magnifiquement le meilleur de ce qu'il était. Mais il fallait se donner entièrement et sans réserve; car ce grand cœur était sensible aux morsures de la jalousie. Il en souffrait d'une manière atroce, sans pouvoir résister. Il devenait alors irascible, ombrageux, rancunier; il apportait à la haine autant de fougue qu'il avait donné à l'amour; et ses ennemis avaient tout à craindre de sa passion.

Il ne semble pas avoir été une intelligence supérieure: les grands problèmes de la métaphysique lui sont tou-

jours restés étrangers; ou, lorsque par hasard, il a dû les aborder, il n'en a vu que les petits côtés. En vrai romain il s'est intéressé aux questions morales beaucoup plus qu'à tout le reste; et comme moraliste, il s'est laissé habituellement entraîner vers les solutions rigoristes. Etant homme du premier mouvement, il a souvent écrit avant d'avoir assez réfléchi : quelques-uns de ses opuscules ont causé de la gêne à ses meilleurs amis, et il a dû, sinon les rétracter, du moins les expliquer et les commenter, non sans embarras.

Il a racheté d'ailleurs ce qui pouvait lui manquer d'envergure par une inlassable application au travail. Très érudit, il savait presque tout ce qu'un homme pouvait savoir de son temps, non seulement les sciences profanes, mais les sciences sacrées. Il avait tout lu et tout retenu, les écrivains classiques aussi bien que les auteurs chrétiens, et l'on est étonné de la somme énorme de citations et plus encore de réminiscences qui figurent dans ses œuvres. Il parlait le grec et le latin, ce qui n'était pas très rare; il connaissait de plus l'hébreu et le chaldéen, ce qui était plus extraordinaire. Il a passé le meilleur de sa vie à étudier et à écrire. Il est presque le seul, en tout cas l'un des seuls, dans l'Eglise latine des premiers siècles, à avoir ainsi consacré son existence au travail intellectuel, et, dans l'Eglise grecque, on ne peut guère lui comparer qu'Origène. Aussi a-t-il laissé des masses d'ouvrages, et qui sont relatifs à toutes les parties de la science ou de la vie chrétienne : il n'en est aucun auquel il n'ait imprimé la marque de sa personnalité si fortement originale. Encore faut-il dire que, comme Origène à qui il doit tant, il a surtout vécu de la Bible et que les Livres Saints ont été l'aliment le plus quotidien de son esprit : il les a traduits, il les a commentés sans aucun répit. Son premier écrit, vers 374, a été une explication d'Abdias; il est mort avant d'avoir achevé le commentaire de Jérémie qu'il avait

entrepris en 414. Lorsque l'Eglise salue en lui le docteur envoyé par Dieu pour expliquer les Livres Saints, elle rend à sa mémoire le plus juste et le plus mérité des hommages.

II. — Les œuvres de saint Jérôme.

Avant même de commencer ses grands travaux scripturaires, Jérôme avait traduit du grec plusieurs ouvrages; il poursuivit longtemps cette œuvre de traduction et fit ainsi connaître au public latin la seconde partie de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée, qu'il compléta d'ailleurs pour ce qui regarde l'histoire romaine, et à laquelle il ajouta un supplément jusqu'à l'année 378; l'*Onomasticon* du même auteur, semblablement revu et corrigé; le traité de Didyme *Sur le Saint Esprit;* la lettre de saint Epiphane à Jean de Jérusalem et plusieurs écrits de Théophile d'Alexandrie relatifs à la controverse origéniste; la règle de l'abbé Pachôme ainsi que quelques lettres du même Pachôme et de ses successeurs Orsiesi et Théodore. Il traduisit surtout des œuvres d'Origène : des *Homélies* sur Jérémie, sur Ezéchiel, sur le Cantique des Cantiques, sur l'Evangile de saint Luc, sur Isaïe, l'*Explication des noms hébreux;* et finalement, en 398, les quatre livres *Sur les principes :* cette dernière version, presque entièrement perdue, se recommandait par son extrême fidélité au texte original.

Ces traductions ne sont que des passe-temps, en comparaison des immenses besognes entreprises sur les livres saints. Jérôme était encore à Rome, lorsque le pape saint Damase lui demanda de revoir d'après le texte grec l'ancienne traduction latine des Evangiles : cette révision fut assez rapidement menée. Peut-être

s'étendit-elle à tous les livres du Nouveau Testament, quoiqu'on ne puisse pas l'affirmer avec certitude. Elle souleva en tout cas de nombreuses critiques de la part de tous ceux qui prétendaient rester fidèles au texte reçu. Les critiques n'empêchèrent pas le vaillant travailleur de revoir encore les *Psaumes* d'après les Septante (Psautier romain). Mais bientôt, il fallut quitter Rome : des premiers temps qui suivirent l'arrivée à Bethléem (386) date une révision de l'Ancien Testament d'après les Hexaples d'Origène. C'était un énorme travail, assez inutile d'ailleurs, puisqu'il n'aboutissait qu'à rendre la version latine plus conforme au grec qui était déjà une traduction : la fatigue, l'ennui, et divers accidents, en particulier le vol de ses manuscrits, arrêtèrent Jérôme avant qu'il eût achevé sa tâche; de cette révision, nous ne connaissons que le livre de Job et le psautier (psautier gallican).

Il y avait mieux à faire que de revoir ainsi les anciennes traductions; c'était de traduire directement sur l'hébreu les livres de l'Ancien Testament : à cette tâche nouvelle, Jérôme s'attela dès 391 : en 405 l'œuvre était achevée; elle comprenait tous les écrits canoniques, à l'exception de quelques parties d'Esther de Baruch, des Macchabées, de la Sagesse et de l'Ecclésiastique. L'auteur pouvait se rendre le témoignage qu'il avait élevé au monument. Il ne l'avait pas fait sans maux. A peine l'avait-il entreprise que déjà les objections se multipliaient. Les conservateurs refusaient de croire à la nécessité d'une traduction nouvelle; les ennemis des Juifs ne voyaient pas l'utilité de s'appuyer sur le texte hébreu; que sais-je encore? à tous ces adversaires Jérôme avait tenu tête, non sans impatience. Naturellement, les critiques redoublèrent quand la tâche fut terminée; il fallut que l'auteur continuât la lutte pour défendre son entreprise. Il mourut avant d'avoir salué le jour de la victoire. La postérité, plus

juste, a rendu bon témoignage à l'œuvre et à l'ouvrier : sous le nom de *Vulgate*, la traduction de saint Jérôme a été officiellement adoptée par l'Eglise.

En même temps qu'il traduisait les Livres Saints, Jérôme s'efforçait de les commenter. C'était déjà pour faire connaître aux Latins l'exégèse d'Origène qu'il avait traduit plusieurs de ses homélies. La plupart de ses commentaires doivent beaucoup aux Grecs, et particulièrement à Origène. Celui qui y chercherait des œuvres pleinement originales risquerait fort d'être déçu, car il n'est presque pas une explication sous laquelle on ne puisse mettre le nom d'un modèle que Jérôme a suivi. L'infatigable travailleur avait de bonnes raisons pour s'inspirer beaucoup de ses prédécesseurs : sans cesse harcelé par de nouvelles besognes, pressé par ses correspondants autant que par ses tachygraphes, souvent desservi par une mauvaise santé, il était obligé, en bien des cas, de reproduire ce que d'autres avaient dit, et il le faisait d'autant plus volontiers qu'il n'avait pas de meilleure exégèse à proposer. Il ne faudrait pas croire du reste que ces multiples volumes n'ont aucune valeur personnelle. S'il imite, Jérôme se garde bien de copier; il critique, il choisit, il combat. La connaissance exceptionnelle qu'il a des livres saints, la longue expérience qu'il a faite de la Palestine et de tout l'Orient, le servent admirablement dans son exégèse; et à tout instant on retrouve de fines notations, de précieuses remarques, qui témoignent d'un sens très averti de l'Ecriture. On lit encore avec profit les *Questions hébraïques sur la Genèse*, les commentaires sur les prophètes, sur quatre Epîtres de saint Paul, sur l'Evangile de saint Matthieu, et même les *Commentarioli* sur les psaumes qu'on a récemment découverts.

On lit pourtant avec plus d'intérêt les nombreuses préfaces qui introduisent tous ces commentaires, car

rien n'est plus personnel, rien n'est plus vivant que ces pages où Jérôme explique comment il a compris sa tâche, pour qui il a travaillé, et dans quelles conditions il l'a fait. C'est l'homme que l'on retrouve ici, tout entier. On le retrouve encore dans ses homélies, qui sont une des plus précieuses trouvailles de la fin du dernier siècle : Jérôme s'adresse à ses moines de Bethléem, et il leur parle simplement, avec toute son âme, avec toute sa piété, pour leur expliquer les psaumes ou l'Evangile de saint Marc. Celui qui ne connaît pas ces discours familiers ignore un des aspects les plus sympathiques de la physionomie complexe du grand érudit.

C'est un autre aspect que découvrent les ouvrages de polémique. Plus de douceur ici, et plus de piété, mais une implacable vigueur. Jérôme a beau passer sa vie à réclamer la paix et à la chercher en toute sincérité : il aime visiblement la lutte, et ne se révèle pleinement que lorsqu'il a un adversaire à pourfendre. Les occasions ne lui manquent pas durant sa longue carrière; et lorsqu'elles se font attendre, il les provoque. Voici les partisans de Lucifer de Cagliari : L'*Altercatio luciferiani et orthodoxi* les met en déroute. Helvidius s'avise-t-il de nier la perpétuelle virginité de Marie : le pamphlet *Contre Helvidius* le réduit au silence. Jérôme vient-il à apprendre que le moine Jorvinien s'attaque à l'ascétisme : il bondit, et écrit contre lui une apologie si décisive de la continence que ses amis eux-mêmes s'effrayent et lui demandent avec quelque inquiétude s'il n'a pas condamné le mariage. Lorsque Vigilance semble s'en prendre au culte des reliques et à certaines pratiques de dévotion, Jérôme dicte en une seule nuit une réfutation de ses erreurs. Et quand les Pélagiens commencent à troubler l'Eglise par leurs doctrines erronées sur la nature et la grâce, le vieux lutteur n'écoute ni sa fatigue ni ses tristesses

personnelles : pour défendre la foi, il trouve encore la force de rédiger trois *Dialogues contre les Pélagiens*, dont ses adversaires eux-mêmes admirèrent l'extraordinaire puissance.

Mais, c'est contre l'origénisme que Jérôme donne toute sa mesure : pendant quelques années, de 398 à 402, cette controverse absorbe le meilleur de son activité; pour combattre Origène, il brise sa vieille amitié avec Rufin; il se brouille avec son évêque Jean de Jérusalem; il se dresse contre saint Jean Chrysostome; il se fait le traducteur et le panégyriste du perfide Théophile d'Alexandrie. Il est impossible de l'arrêter, et le silence même de Rufin ne parvient pas à le désarmer. Sa lettre *Contre Jean de Jérusalem*, ses trois livres d'apologie *Contre Rufin* sont des invectives passionnées : les arguments en sont souvent mauvais, les raisonnements déplorables; mais on est conquis par l'entrain, par le mordant de pareils livres, et l'on a peine à les apprécier de sang froid.

On se trouve heureusement en un domaine plus calme lorsqu'on aborde les compositions historiques et hagiographiques de Jérôme. Ce sont de vrais petits chefs-d'œuvre que les *Vies* de Paul, de Malchus et d'Hilarion. Elles ont fait le délice des siècles passés, elles peuvent encore faire le nôtre, à la condition que nous n'exigions pas d'elles trop de précisions historiques et que nous les lisions dans l'esprit où elles ont été écrites, comme des récits édifiants, où la fiction a quelque droit de se mêler à la vérité. Le *De viris inlustribus* n'a pas le même charme : c'est un livre austère que cette longue série de 135 notices sur les écrivains chrétiens, où défilent avec monotonie connus et inconnus, tout cela pour démontrer que l'Eglise a toujours eu des fidèles capables de tenir une plume et de rédiger un ouvrage. Mais c'est un livre précieux pour l'historien, malgré sa brièveté et malgré la trace des rancunes

trop vives que l'auteur n'a pu faire entièrement disparaître.

On a dit, avec raison, que le chef-d'œuvre de saint Jérôme est encore sa *Correspondance*. Un homme tel que lui ne peut pas être un épistolier médiocre, et lui s'élève à la perfection. Il y a de tout dans ses lettres : de la science, pour expliquer au pape Damase, à Marcella, à Sunnia et à Fretela, à d'autres encore, des passages obscurs de l'Ecriture Sainte; de l'ascétisme, pour inspirer à ses correspondants l'amour de la solitude et l'horreur du monde; de la piété et de la dévotion; de la joie et de la tristesse, de la rancune, de la haine et de l'amour. Parfois, il se laisse aller à la plus douce familiarité; d'autres fois, il rédige de beaux morceaux d'éloquence destinés au grand public, et qui n'ont de la lettre que la forme extérieure : telles sont les lettres nécrologiques sur Népotien, sur Paule, sur Marcelle; les consolations à Paul et à Pammachius; telles aussi les lettres fameuses à Héliodore et à Népotien sur la vie parfaite. Il a des correspondants dans tous les pays, jusqu'en Gaule, en Espagne, et chez les Goths eux-mêmes. Tout le monde s'adresse à lui, et il répond à tout le monde. Les quelque cent vingt-cinq lettres que nous avons de lui forment le plus vivant tableau de la société chrétienne à la fin du IV^e^ siècle et au début du V^e^. Nulle part ailleurs nous ne trouvons autant de renseignements sur l'Eglise et sur les fidèles que dans cette inestimable collection.

Nulle part, surtout nous ne pouvons aussi bien apprécier le souple talent de saint Jérôme. Ni ses traductions ni ses commentaires ne nous le font exactement connaître : les premières sont liées de trop près au texte original qu'elles interprètent, et l'emploi de certains procédés littéraires ne suffit pas à découvrir la personnalité du traducteur; les seconds sont en général des œuvres rédigées à la hâte, dictées à des sténo-

graphes impatients, composées de pièces venues de droite et de gauche. Quant aux polémiques, elles dépassent souvent la juste mesure, et nous n'y voyons que le Jérôme emporté des mauvais jours. Mais les lettres sont bien ce qu'il veut, et il s'y découvre tout entier : sa nature est si franche, si loyale ! même lorsqu'il se contredit, il est de si bonne foi ! Sans effort, sans recherche, son style atteint une sorte de perfection. Il connaît admirablement le latin de la meilleure époque qu'il a appris à l'école de Donat, et sa science consommée du grec et de l'hébreu, la longue habitude de la traduction, lui permettent de se rendre compte de la valeur de chaque expression. Il n'a pas besoin de travailler pour découvrir le mot juste et le mettre à sa vraie place. La postérité a consacré le jugement que déjà portaient sur lui ses contemporains : elle reconnaît en saint Jérôme un des maîtres de la prose latine à l'époque chrétienne.

III. — Rufin.

Nous avons plusieurs fois, en parlant de saint Jérôme rencontré le nom de Rufin, son ami d'enfance et de jeunesse, devenu à l'âge mûr son irréconciliable adversaire. Il est pénible d'avoir à étudier Rufin tout de suite après saint Jérôme, car l'honnête et vertueux traducteur de tant d'ouvrages grecs fait modeste figure à côté du grand écrivain. La vie les a rapprochés, il faut bien que l'histoire les rapproche également.

Né à Concordia, près d'Aquilée vers 345, Rufin se lia avec Jérôme d'assez bonne heure. Les deux jeunes gens firent ensemble leurs études à Rome; ils se retrouvèrent à Aquilée pendant les années heureuses des premiers essais de vie monastique. Dès 373 cepen-

dant, Rufin partit pour l'Orient avec Mélanie l'ancienne, et après un assez long séjour en Egypte, il se fixa à Jérusalem où il devait passer la période la plus longue et la plus tranquille de sa vie. Chose étrange, ce fut la présence à Bethléem de son ami Jérôme qui brisa le cours de son existence austère et paisible. Entre les deux monastères latins, des jalousies mesquines, des querelles insignifiantes se manifestèrent d'abord. Il y eut une première brouille suivie d'une réconciliation. La traduction par Rufin du *De principiis* d'Origène en 398 consomma la rupture. A ce moment, Rufin venait de rentrer en Italie : des amis maladroits le présentèrent à Jérôme comme un intrigant sinon comme un traître, et Jérôme eut le tort de les croire. On échangea des lettres plus ou moins vives, on écrivit des apologies plus ou moins passionnées. Vers 402, Rufin renonça à la lutte. Il quitta Rome pour Aquilée et, sans répondre au dernier livre de son adversaire, il consacra ses dernières années à des travaux d'érudition. L'invasion de l'Italie par les Goths l'obligea à de nouveaux déplacements : devant les Barbares, il dut fuir jusqu'en Sicile. Il venait d'arriver à Messine lorsqu'il mourut en 410.

L'antiquité a rendu hommage à Rufin à sa haute vertu, à sa science, à sa loyauté. Les historiens modernes lui ont été souvent moins favorables, hypnotisés par le souvenir de sa longue rivalité avec saint Jérôme. Il semble qu'aujourd'hui on recommence à le juger plus impartialement. Il n'est pas question de le grandir outre mesure. Rufin n'était pas un génie, et il n'a jamais cherché à se faire passer pour tel. Il était seulement un homme intelligent, instruit, soucieux de rendre service et qui trouvait dans la littérature le meilleur moyen d'employer ses loisirs. Il a consacré à des traductions presque toute son activité : ce genre impersonnel était celui qui était le mieux adapté à sa taille.

A la fin du IVe siècle, les chrétiens de langue latine n'avaient pas encore eu de grands théologiens, et c'est à l'école des Grecs qu'ils devaient continuer à se mettre. De plus en plus grand était d'ailleurs le nombre de ceux qui, poussés par une curiosité légitime, désiraient savoir ce qu'avaient enseigné les docteurs grecs, dont les noms, sinon les ouvrages, leur étaient devenus familiers. Rufin comprit cette curiosité, et, pour la satisfaire, se proposa de donner à ses compatriotes le moyen de lire les meilleurs écrits de ces docteurs. Il traduisit donc, inlassablement : ses efforts se portèrent avant tout sur Origène : le commentaire du Cantique des Cantiques, celui de l'épître aux Romains, quelque cent vingt homélies sur différents livres de l'Ecriture Sainte, et, ce qui était plus important, les quatre livres *Sur les principes*, furent ainsi mis par lui à la portée du grand public latin. Il transposa encore le premier livre de l'*Apologie* de Pamphile pour Origène, le Dialogue *De recta in Deum fide*, les *Reconnaissances* pseudo-clémentines, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, les *Règles* et huit discours de saint Basile, neuf discours de saint Grégoire de Nazianze, quelques recueils d'Evagrius du Pont, l'*Historia monachorum* d'un anonyme, et même les curieuses *Sentences* de Sextus d'après une révision chrétienne. C'était presque tout l'essentiel de la pensée grecque. Les traductions de Rufin sont souvent infidèles : nul en ce temps n'aurait eu l'idée d'exiger un mot à mot rigoureux, pourvu que les règles de l'art fussent respectées; et il n'y avait pas en général de gros inconvénients à prendre certaines libertés avec les textes originaux. Dans le cas du *De principiis* seulement, saint Jérôme fit comprendre à Rufin qu'il avait eu tort d'adoucir les formules d'Origène. Rufin dut se justifier; et son plaidoyer est cette *Apologie* en deux livres, bourrés de bons et solides arguments, qui est sans aucun

doute la plus importante de ses œuvres originales:

A côté de l'Apologie, il n'y a guère à citer que la très brève *Apologie* à Anastase; les deux livres de l'*Histoire Ecclésiastique*, qui sont une continuation assez médiocre d'Eusèbe, et dont quelques critiques ont naguère voulu refuser l'honneur à Rufin; un *Commentaire* sur le symbole des apôtres, et deux livres *Sur les bénédictions des patriarches*. Comme on le voit, cela ne nous mène pas très loin. En tous ses écrits, Rufin se révèle comme un auteur consciencieux, correct, formé à la bonne école classique. Il est le plus souvent assez terne : ce n'est guère que dans l'Apologie contre Jérôme qu'il se laisse entraîner par la passion; encore tient-il à y laisser la première place aux arguments et aux faits, étant trop honnête pour préférer l'éloquence à la vérité.

IV. — Autres écrivains.

Vers le temps où Rufin traduisait et continuait l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, Sulpice Sévère rédigeait sa *Chronique*. Celui-ci était un grand seigneur d'Aquitaine, qui, après de brillants débuts au barreau, et quelques années d'une union heureuse, s'était retiré du monde pour mener la vie parfaite dans sa villa de Primuliacum. Là, il partageait son temps entre les pratiques de l'ascétisme, les devoirs de l'amitié, et la composition de ses ouvrages. La *Chronique*, qui va de la création du monde au consulat de Stilicon en 400, est un livre clair, bien rédigé, et fait pour donner aux chrétiens cultivés l'amour de l'histoire : tel est du moins le but avoué de l'auteur; mais il ne semble pas que ce but ait été atteint, car la chronique de Sulpice Sévère n'a jamais rencontré beaucoup de

lecteurs. Par contre la *Vie* de saint Martin, les trois *Lettres* à Eusèbe, à Aurèle et à Bassula sur saint Martin, et les deux *Dialogues* sur les miracles de saint Martin ont été, pendant des siècles, parmi les livres les plus connus, les plus admirés, les plus imités de l'antiquité chrétienne. Une profonde vénération pour le grand évêque, avec qui il avait été en relations personnelles, avait inspiré à Sulpice Sévère l'ambition de se faire son biographe attitré. La Vie, les lettres et les Dialogues réalisent ce pieux dessein : ce sont de précieux documents d'histoire, rédigés avec la plus entière sincérité par un contemporain du saint; ce sont aussi d'incomparables témoignages de l'admiration et de l'enthousiasme que provoquait partout le spectacle des vertus de Martin.

Sulpice Sévère avait été l'ami et le correspondant de saint Paulin de Nole que nous retrouverons tout à l'heure. Tel était aussi le cas de Nicétas de Rémésiana, dans la Dacie méditerranéenne. Belle figure d'évêque missionnaire à la fin du IV^e^ siècle que celle de ce Nicétas, perdu à l'extrémité de l'Occident chrétien, au milieu des Barbares qu'il passa sa vie à évangéliser. Ses seules distractions semblent avoir été, en 398 et en 402, des pélerinages en Italie : ce fut alors qu'il vit saint Paulin et se lia si fortement avec lui que celui-ci lui consacra un long poème d'adieu. Tout le reste de son temps fut consacré à la prédication, et ses ouvrages ne sont guère que des catéchèses ou des sermons. Du principal d'entre eux, intitulé d'après Gennadius *Competentibus ad baptismum instructionis libelli sex*, nous possédons en entier le troisième livre sur la foi et l'Esprit Saint, et le cinquième sur le symbole, ainsi que quelques fragments des autres. Mais nous avons surtout deux homélies *Sur les vigiles* et *Sur la psalmodie*, qui sont pleines de renseignements pour l'histoire de la liturgie; un petit traité *A une vierge tombée*, et un

ouvrage de jeunesse *Sur les divers noms du Christ*. Nous savons par saint Paulin de Nole que Nicétas avait aussi composé des hymnes. L'une de ces hymnes ne serait-elle pas le *Te Deum*? l'hypothèse a été formulée, d'après le témoignage de quelques manuscrits; elle ne saurait être prouvée, mais il reste émouvant de penser que le chant triomphal de l'Eglise latine a pu retentir pour la première fois dans les régions lointaines de la Dacie.

Lorsque Rufin et saint Jérôme prenaient le chemin des lieux saints, ils n'étaient ni les premiers ni les seuls à entreprendre ce long voyage. Des nombreux pèlerins qui le firent au IV^e^ siècle, quelques-uns ont écrit le récit de leur expédition. Le plus ancien est le pèlerin de Bordeaux, qui, en 333, se mit en route pour la Palestine. Son journal n'est guère qu'une énumération des étapes parcourues et des distances franchies; il ne prend quelque développement que pour décrire la Terre Sainte et ses principales curiosités, mais il ne dépasse jamais la sécheresse d'un guide officiel.

Beaucoup plus vivante est la narration de cette nonne espagnole qui s'appelait, semble-t-il, Aetherie ou Egérie, et qui, à la fin du IV^e^ siècle, visita non seulement la Palestine, mais l'Egypte, la presqu'île du Sinaï, la Mésopotamie, et le tombeau de saint Thomas à Edesse. C'était une femme très intelligente, très instruite, qui savait regarder ce qu'elle voyait, et qui, ensuite, ne le racontait pas sans charme. Son récit, destiné aux compagnes qui n'avaient pas eu le bonheur de la suivre dans ses pérégrinations, a été en partie retrouvé en 1887. Il n'intéresse pas seulement les liturgistes à cause de la description qu'il donne des offices de la semaine sainte à Jérusalem, ou les philologues à cause de ses particularités linguistiques, mais tous ceux qui cherchent à pénétrer l'âme d'une voyageuse antique.

Nous devons maintenant quitter l'Orient et avec Aethérie, reprendre le chemin de l'Espagne, où nous attire, aux dernières années du IVe siècle, une littérature assez riche et assez vivante. Nous avons déjà parlé de Grégoire d'Elvire. Un peu plus jeune que lui était Pacien, évêque de Barcelone, qui eut surtout à combattre le novatianisme. Contre cette antique erreur il écrivit beaucoup, entre autres trois lettres *A Sympronianus*, qui était alors le chef de la bande et avait essayé d'en faire valoir les arguments, une *Exhortation à la pénitence*, un sermon *Sur le baptême*. Peut-être dut-il aussi lutter contre le manichéisme, dans le traité *De similitudine carnis peccati*, qui a été récemment publié. Finalement, il s'opposa, dans le *Cervulus* qui est perdu et qui était peut-être le plus curieux de ses ouvrages, à certaines pratiques païennes par lesquelles ses fidèles continuaient à célébrer le jour du nouvel an. Tous ces écrits dénotent un évêque très apostolique, très soucieux du progrès moral de ses ouailles, et aussi un écrivain d'une éloquence châtiée, selon la formule que lui applique saint Jérôme.

Au temps de Pacien, la grande erreur espagnole était le priscillianisme qui faisait alors ses premiers ravages. Tout est obscur dans cette hérésie, dont on ne sait même pas très bien en quoi elle consistait. Son fondateur, Priscillien, avait commencé, vers 370-375 à prêcher ses doctrines ascétiques et à recruter des partisans dans la région d'Emerita. Soutenu par les évêques Instantius et Salvianus, combattu par d'autres évêques, en particulier Hydacius d'Emérita et Itacius d'Ossonoba, il avait été condamné par un concile de Saragosse en 380. Cette condamnation ne l'avait pas empêché de poursuivre sa propagande; exilé par Gratien, peu de temps après avoir été sacré évêque d'Avila par ses amis, il s'était réfugié en Aquitaine et y avait gagné de nombreux adhérents. Mais c'est en vain

qu'il avait cherché à obtenir le patronage de saint Ambroise et la protection du pape saint Damase. Déçu de ce côté, il fit appel à l'empereur de Trèves, Maxime, et après un long procès, il fut condamné à mort et exécuté avec quelques-uns de ses partisans. L'affaire fit grand bruit dans tout l'Occident; et en Espagne, le priscillianisme continua à passionner les esprits. Il fallut longtemps pour ramener le calme; la controverse ne fut pas menée sans qu'il y ait eu beaucoup d'encre répandue et beaucoup d'ouvrages composés: c'est par cet aspect qu'elle intéresse la littérature.

Priscillien lui-même avait écrit quelques opuscules au témoignage de saint Jérôme. Est-ce à lui qu'appartiennent le *Liber apologeticus* et les dix autres traités découverts dans un manuscrit de Würtzbourg et publiés sous son nom en 1889? La chose a été soutenue par le premier éditeur, elle a été niée depuis par Dom Morin, qui fait de l'ensemble de ces écrits l'œuvre de l'évêque Instantius, l'un des partisans les plus dévoués de l'hérésiarque. Mais l'hypothèse de Dom Morin n'a pas été universellement admise, et les critiques n'ont pas dit leur dernier mot sur des ouvrages assez mal rédigés, écrits en un style lourd et sans grâce, et dont les idées n'apparaissent pas toujours dans une suffisante clarté. En tout cas, c'est bien Priscillien qui est l'auteur des *Canons* sur les épîtres de saint Paul, sortes de résumés doctrinaux auxquels de nombreux manuscrits ont fait accueil, mais qui n'apportent aucune précision nouvelle sur son erreur, et aussi de *Lettres*, dont un seul fragment, transmis par Orose, a survécu à la destruction.

Aux disciples de Priscillien étaient dus des livres que nous ne connaissons guère que par leurs titres, à l'exception d'un traité anonyme *Sur la Trinité* conservé dans un manuscrit de Laon et peut-être d'une *Epistola Titi de dispositione sacramenti* récemment publiée par

Dom de Bruyne. Tiberianus et Asarbus (ou Asarivus) avaient écrit des *Apologies*; Dictinius, évêque d'Astorga, avait rédigé, sous le titre assez inattendu de *La Balance* un ouvrage en faveur du mensonge. La secte enfin avait trouvé son poète, en la personne d'un certain Latronianus, dont saint Jérôme loue fort l'érudition.

Presque toutes les réfutations catholiques de l'hérésie sont également perdues : telles le *Commonitorium* d'Hydacius d'Emérita, le *Liber apologeticus* d'Itacius d'Ossonoba, à qui nous devons peut-être par contre un ouvrage *Coantra Varimadum arianum;* le *De fide adversus haereticos*, dirigé par Audentius contre les Manichéens, les Sabelliens, les Ariens et surtout contre les Bonosiaques; le *Liberfidei* écrit par Olympius contre les adversaires du libre-arbitre. Il semble par contre que de l'évêque galicien Pastor nous possédions encore le *Libellus in modum symboli*, signalé par Gennade; et que nous ayons conservé le *De fide* de son compatriote Syagrius. Turibius d'Astorga n'a vécu qu'au milieu du Ve siècle, et il est l'un des derniers adversaires du priscillianisme : en dehors d'une lettre aux évêques Idacius et Ceponius, il avait adressé au pape saint Léon le Grand un *Commonitorium* et un *Libellus*, dont le texte a disparu.

D'autres noms pourraient sans doute être ajoutés à tous ceux qui viennent d'être cités, par exemple, celui du moine espagnol Bachiarius, qui, à la fin du IVe siècle, écrivit *Sur la Foi*, et dont la personnalité reste fort énigmatique. La fin du IVe siècle et les premières années du Ve sont, pour l'Église latine comme pour l'Église grecque, un temps de vie intellectuelle intense. Tout le monde lit, écrit. On s'intéresse partout aux problèmes les plus variés : c'est de toutes les régions de l'Occident que saint Jérôme est consulté comme un oracle sur les difficultés de l'Écri-

ture Sainte ou sur la pratique de la vie parfaite : tous ses correspondants trouveraient leur place dans une histoire plus complète. On étudie avec passion les ouvrages des théologiens grecs, non seulement ceux des contemporains, mais les plus anciens, Origène surtout que saint Jérôme et Rufin traduisent à l'envi. Le Pasteur d'Hermas est lui aussi l'objet d'une nouvelle traduction, tandis qu'Evagrius d'Antioche publie en latin la vie de saint Antoine par saint Athanase. Nous sommes au temps, où les classes cultivées, après de longs retards, se décident à entrer dans l'Église : elles y apportent leur curiosité, leur formation, leur science; et c'est pendant un temps, même au milieu du tumulte que causent les premières invasions barbares, une telle efflorescence de vie intellectuelle que l'historien est impuissant à en analyser les détails.

CHAPITRE VIII

LA POÉSIE CHRÉTIENNE AU IVe SIÈCLE

I. Poètes divers. — II. Saint Paulin de Nole.
III. Prudence.

QUELQUE chose aurait manqué à l'admirable épanouissement de la littérature latine au IVe siècle, si elle n'avait pas eu de poètes. Sans doute le christianisme antique est-il resté longtemps sans comprendre le charme de la poésie; et ses écrivains ont été trop exclusivement des apologistes ou des catéchètes pour songer d'abord à s'exprimer en vers : Commodien, s'il a vécu au IIIe siècle, comme il semble, reste une exception. Mais après la paix de Milan, l'Eglise n'eut plus les mêmes raisons pour mépriser les poètes; et ceux-ci crurent devoir lui apporter l'aide de leurs rythmes pour enseigner sa doctrine. La première poésie chrétienne fut toute didactique : assez froide par conséquent et assez artificielle, mais condamnée par le genre même qu'elle cultivait, à un austère respect des règles traditionnelles; et peut-être en définitive lui a-t-il été bon de s'assouplir ainsi en de longues études avant de prendre son essor, au temps de Paulin de Nole et de Prudence.

I. — Poètes divers.

Après l'auteur inconnu des *Laudes Domini*, une petite prière de 148 hexamètres écrits à l'occasion d'un miracle survenu au pays des Eduens; après le bizarre Optatianus Porfyrius, qui amusait ses loisirs en composant des poèmes susceptibles de former les figures les plus inattendues ou d'être lus de différentes manières, le premier poète chrétien est le prêtre espagnol Gaius Vettius Aquilinus Juvencus, qui, vers 330, s'avisa de mettre en vers les Evangiles. Il fallait, pour tenter l'entreprise, avoir une certaine audace; et, pour la réussir, n'être pas dépourvu de talent. Juvencus avait l'un et l'autre. Son *Harmonie évangélique* est froide, longue, ennuyeuse; mais les vers en sont corrects, harmonieux, et dénotent l'existence chez leur auteur d'un sentiment poétique très réel, en même temps qu'une parfaite connaissance de la poésie classique.

Bien plus artificiel que le poème de Juvencus est le *Centon Virgilien* de Proba. Cette grande dame qui vivait à Rome vers le milieu du IV^e^ siècle, conçut l'idée étrange de traduire les récits bibliques en vers ou en bouts de vers empruntés à Virgile. Il lui fallut beaucoup de patience et d'ingéniosité pour réaliser son dessein. Elle finit par écrire 694 hexamètres, dans lesquels, avec un peu de bonne volonté, le lecteur parvient à reconnaître l'histoire de la création, de la chute et du déluge, et celle du Sauveur, depuis sa naissance jusqu'à son ascension.

Il y a par contre un véritable souffle dans un certain nombre de petits poèmes anonymes qui doivent appartenir à la fin du IV^e^ siècle, et dont la plupart semblent avoir été composés en Gaule. Les thèmes en sont assez

variés, tout en se rattachant d'ordinaire au genre didactique : c'est ainsi que le *De cruce* célèbre l'arbre de vie dont les fruits merveilleux apportent le salut à l'univers entier; le *De ave Phœnice*, attribué parfois à Lactance, chante la gloire du phénix qui renaît de ses cendres et symbolise la résurrection; le *De naturis rerum* est un hymne à la puissance de Dieu manifestée par ses œuvres; le *Carmen adversus Marcionem*, qui n'est peut-être pas antérieur à la fin du Ve siècle, emprunte à Tertullien et à d'autres des arguments pour réfuter le marcionisme; le *De Sodoma* et le *De Iona*, qui appartiennent à un même auteur inconnu, dépeignent, non sans talent, la ruine de Sodome et la pénitence de Ninive; le *De mortibus boum*, œuvre d'un ami de saint Paulin de Nole, Severus Sanctus Endéléchius, décrit avec émotion une épizootie.

Plus actuels par les sujets qu'ils abordent sont l'avertissement *Ad quendam senatorem* et l'*Invective contre Nicomaque*. Ces deux morceaux, écrits à Rome à la fin du IVe siècle, sont de curieux témoins de la persistance des idées païennes dans les classes aristocratiques. Le premier s'adresse à un grand personnage qui, après avoir été chrétien, est revenu au culte de la *Magna Mater;* le second célèbre la chute retentissante de Nicomaque et raille la faiblesse des dieux qu'il adorait. L'un et l'autre sont écrits de verve, par des hommes cultivés et profondément croyants.

Avec Cyprien le Gaulois, personnage assez énigmatique, bien qu'il soit possible de l'identifier à un prêtre qui, vers 415-418, était en relations de correspondance avec saint Jérôme, nous retrouvons la poésie biblique : Cyprien est en effet l'auteur d'un long poème, qui est une adaptation métrique de l'*Heptateuque*; peut-être même avait-il poussé plus loin son travail, car on connaît des vers isolés qui proviennent des livres des Rois, des Paralipomènes et de Job, et certains catalogues

anciens mentionnent des traductions poétiques d'Esther et de Judith. L'*Heptateuque* tient une place honorable parmi les productions analogues. Son auteur connaît bien les poètes classiques et fait preuve d'une réelle habileté dans le maniement des rythmes. On s'est demandé parfois s'il fallait lui attribuer la curieuse et grossière *Coena Cypriani*, dont les énigmes sont loin d'être éclaircies : cette attribution demeure peu vraisemblable, et la *Coena* semble de beaucoup postérieure au temps du prêtre gaulois.

II. — Saint Paulin de Nole.

Nous restons en Gaule, mais nous remontons quelque peu le cours des années en parlant d'Ausone et de son disciple Paulin de Nole. Ausone, la gloire des écoles de grammaire et de rhétorique de Bordeaux au IV^e^ siècle, figure à peine dans la littérature chrétienne, et la plus grande partie de son œuvre est d'inspiration si nettement païenne que l'on a naguère mis en doute son appartenance à l'Eglise. Il était chrétien pourtant, mais il ne le montrait guère. Seules une prière pascale, une prière du matin, et une prière en vers ropaliques témoignent de ses sentiments intimes, non sans une recherche et une affectation de goût assez douteux. Plus émouvantes sont les trois dernières lettres en vers qu'il adressa à son disciple préféré Paulin, lorsqu'il apprit que celui-ci renonçait au monde pour mener la vie ascétique : il y a dans ces lettres l'expression d'un véritable chagrin à la pensée des séparations prochaines; et c'est le meilleur de son âme qu'y découvre le vieux rhéteur.

Ausone se trompait, s'il avait espéré que ses exhortations pourraient retenir Paulin dans le monde. A son

maître, toujours aimé et respecté, le disciple répondit par deux lettres enjouées et rédigées, par un dernier sentiment de coquetterie, en vers appartenant à des rythmes variés, mais qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la profondeur de sa conversion. Cette conversion semble avoir été assez inattendue, et aujourd'hui encore nous avons quelque peine à en comprendre tous les motifs. Pontius Meropius Anicius Paulinus, né à Bordeaux en 353, appartenait à l'une des plus illustres familles de Rome : sa fortune et sa race le prédestinaient à une brillante carrière; et de fait, il siégea de bonne heure au sénat, fut consul en 378, et l'année suivante fut chargé de gouverner la Campanie, où il possédait, à Nole, de vastes domaines. Au lieu de rester dans l'administration, il se hâta, à peine sorti de charge, de regagner Bordeaux : il y mena, pendant une dizaine d'années, une vie oisive de grand seigneur cultivé. La crise de conscience éclata brusquement en 389 ou 390. Il se fit baptiser par l'évêque de Bordeaux, Delphinus, vendit une grande partie de ses immenses domaines d'Aquitaine, et, avec sa femme Terasia, se retira en Espagne, où il vécut quelque temps. Il y fut même ordonné prêtre vers 394 par l'évêque de Barcelone; ce fut, semble-t-il, pour fuir les responsabilités du ministère, qu'il abandonna sans plus tarder l'Espagne, et se retira en Campanie pour y mener l'existence austère d'un moine. La ville de Nole possédait alors le tombeau d'un illustre martyr, Félix. Paulin se fit le serviteur de saint Félix, qui n'eut jamais de fidèle plus dévoué : la basilique qu'il lui bâtit et qu'il décora de fresques et d'inscriptions métriques, devint bientôt le centre d'un pèlerinage fréquenté : tout l'Occident chrétien courut à Nole autant pour honorer saint Félix que pour visiter son admirateur; l'évêque de Rémésiana lui-même, Nicétas, fit deux fois le voyage, et se lia d'une étroite amitié avec Paulin. Il y eut ainsi

quelques années très calmes et très heureuses. Mais en 409, Paulin dut renoncer pour toujours à la tranquillité. Il fut élu, sans l'avoir désiré, évêque de Nole. On était au temps des invasions barbares. L'Italie entière était plongée dans la misère. Paulin fit vaillamment son devoir. Il renonça à écrire de beaux poèmes en l'honneur de saint Félix, à rédiger de longues lettres en faveur de ses amis, et se donna à l'administration de son diocèse. Le 22 juin 431 seulement, il acheva sa tâche, laissant après lui une longue réputation de sainteté.

C'est aux années tranquilles qui s écoulèrent entre sa conversion et son appel à l'épiscopat que remontent toutes les œuvres littéraires de Paulin. Ce grand seigneur, formé aux meilleures écoles de la Gaule, était admirablement doué, et rien de ce qu'il a écrit n'est insignifiant. Il n'a pourtant pas laissé de grandes œuvres et ne s'est jamais essayé aux genres soi-disant élevés. En prose, son héritage ne comporte qu'une cinquantaine de lettres et un sermon sur l'aumône. Mais ces lettres et ce sermon sont finement ciselés et donnent l'impression d'avoir été travaillés avec amour : aucun détail n'y est laissé de côté; aucune phrase n'a échappé à la lime et au polissoir du maître artisan. Même en écrivant à ses amis, et au plus cher de tous, à Sulpice Sévère, Paulin n'a rien voulu abandonner aux risques de l'improvisation : c'est son âme qui parle, certes; une âme tendre, fidèle, dévouée; mais le lettré n'est pas mort dans l'ascète; et il lui plaît d'observer, jusque dans sa correspondance intime, toutes les règles tracées par les docteurs en rhétorique. Au reste, les détails piquants ne manquent pas dans ces lettres, écrites avec finesse, pleines d'observations sur le monde et sur les hommes, et qui, pour l'historien, apportent de précieux renseignements sur la vie chrétienne au début du V^e^ siècle.

De son vivant, la correspondance de Paulin a été très admirée : saint Jérôme allait jusqu'à la comparer à celle de Cicéron. Nous l'admirons encore, mais nous lui préférons sans aucun doute les poèmes. Ceux-ci sont l'œuvre d'un bon travailleur qui ne veut laisser aucune bavure dans ses productions artistiques, et qui manie avec un art consommé tous les rythmes de la poésie classique, même les plus rares et les plus difficiles, mais ils sont bien davantage l'œuvre d'un vrai poète, dont la vive sensibilité vibre sans peine au spectacle des choses, et qui trouve des images colorées pour traduire ses émotions. Les poèmes de Paulin abordent, comme en se jouant, les sujets les plus variés : on y trouve des paraphrases de psaumes, un panégyrique de saint Jean-Baptiste, une sorte d'art poétique chrétien dédié à un certain Jovius, un adieu à Nicétas de Rémésiana, une consolation sur la mort d'un enfant, et jusqu'à un épithalame en l'honneur de Julien d'Eclane; mais les pièces les plus curieuses et les plus intéressantes sont incontestablement les quatorze *Natalicia* qui célèbrent le saint martyr de Nole, Félix. De l'année de son arrivée à Nole jusqu'à celle de sa promotion à l'épiscopat, Paulin ne laissa jamais passer l'anniversaire du saint sans lui consacrer un poème. La matière pouvait sembler mince : la tendresse de sa dévotion sut la renouveler, et rien n'est plus varié que ces poèmes qui tantôt racontent la vie du martyr, tantôt évoquent le souvenir de ses miracles, tantôt décrivent la basilique élevée sur son tombeau, tantôt représentent la foule des pèlerins venus pour l'invoquer. Paulin sait être éloquent pour parler de Félix : aujourd'hui encore, ses éloges, s'ils peuvent paraître exagérés, demeurent émouvants, car on les sent inspirés par une ardente piété et un profond amour.

Lettres et poèmes, ce ne sont après tout que les distractions d'un homme bien élevé qui, en renonçant au

monde, n'a pas cru devoir renoncer au culte de la beauté classique, et qui, à ses moments perdus, s'amuse à écrire. Plus tard, lorsqu'il sera évêque, Paulin n'aura plus de moments perdus, et il cessera même de louer saint Félix; mais il le fait si volontiers aussi longtemps qu'il est maître de sa personne et de son temps, que nous ne songeons pas à lui en vouloir. Nous le lisons avec autant de plaisir qu'il en a pris à écrire : c'est l'effet que seuls produisent les grands écrivains.

III. — Prudence.

Toutefois le grand poète chrétien de ce début du Ve siècle n'est pas Paulin de Nole. Il faut laisser ce titre à l'espagnol Prudence. Lui aussi, Prudence appartenait à une noble famille. Né en 348 à Saragosse, ou dans la région voisine, il avait rempli les plus hautes fonctions dans l'administration et avait fini par obtenir une importante charge auprès de l'empereur lui-même, lorsqu'il se dégoûta du monde et résolut d'achever sa vie dans la retraite. Il avait cinquante-sept ans quand il publia une édition complète de ses œuvres poétiques : dans sa pensée, ce recueil devait être une sorte d'expiation de ses fautes de jeunesse et un témoignage de la foi qu'il voulait désormais servir de toute son âme.

Une préface nous renseigne sur les œuvres dont se compose la collection : « Que les hymnes enchaînent le jour au jour, écrit Prudence, et que nulle nuit ne s'écoule sans chanter le Seigneur, que ma voix combatte les hérésies, défende la foi catholique, foule aux pieds les sacrifices des païens, prépare, ô Rome, la chute des idoles, dévoue ses vers aux martyrs et loue les apôtres. »

La première de ces œuvres est le recueil d'hymnes, qui porte le titre de *Cathemerinon;* il comprend douze poèmes, destinés à être récités ou chantés aux différentes heures du jour et aux grandes fêtes de Noël et de l'Epiphanie. Ces hymnes sont fort belles, fort travaillées et aussi fort longues. Prudence s'y révèle comme un virtuose du mètre lyrique, par la multiplicité des rythmes qu'il emploie, par la richesse de son vocabulaire, par la somptuosité de ses images. Mais sa poésie n'a décidément rien de populaire; et seuls quelques fragments du *Cathémérinon* ont pu être conservés pour l'usage liturgique : il est vrai que ce sont les plus simples, les plus touchants aussi, et les strophes qui louent les saints Innocents par exemple atteignent une beauté émouvante.

L'*Apothéosis* et l'*Hamartigénie* appartiennent toutes deux au genre didactique. Le premier de ces poèmes est consacré à réfuter les patripassiens, les sabelliens, les juifs, les ébionites et les manichéens; le second combat le marcionisme. On est surpris de voir des sujets aussi austères servir de thème à des compositions poétiques, mais on doit reconnaître que Prudence déploie, pour les traiter, toutes les ressources d'un talent varié. Il emprunte à Tertullien la plupart de ses renseignements théologiques; instruit de la sorte, il bâtit des vers souples et harmonieux qui sont d'un poète.

La *Psychomachie* relève de l'allégorie : elle décrit le combat des vices et des vertus; et aucune des œuvres de Prudence n'a joui, surtout au Moyen Age, d'un pareil succès. Miniaturistes et sculpteurs ont reproduit à l'envie, dans les livres d'heures ou sur les portails des cathédrales, les figures grimaçantes des vices et les doux visages des vertus : c'est à Prudence qu'ils sont redevables des traits caractéristiques de leurs images. Nous goûtons beaucoup moins aujourd'hui ces personnifications qui nous semblent froides, malgré les efforts

du poète pour leur donner l'apparence de la vie.

Par contre nous apprécions davantage le *Contra Symmachum*, où s'exprime avec un rare bonheur le le patriotisme de Prudence. Il est probable que le poète s'inspire uniquement de la relation de Symmaque et des réfutations de saint Ambroise et qu'il ne connaît pas d'offensive plus récente de Symmaque contre le christianisme. Sa foi chrétienne et son loyalisme romain le servent ici avec un rare bonheur. Nul n'a chanté comme lui l'étroite union de l'Eglise et de l'empire; nul n'a manifesté une plus entière confiance dans les éternelles destinées du peuple romain. Cette confiance nous semble un peu naïve, lorsque nous songeons qu'elle s'exprimait si peu d'années avant la prise de Rome : elle est le fait d'une belle âme; et cela doit nous suffire.

Le *Péristephanon* est consacré à la louange des apôtres et des martyrs. Ce sont surtout des saints espagnols que Prudence loue dans ses longues hymnes : Eméritus et Celidonius, les dix-huit martyrs de Saragosse, le diacre Vincent, l'évêque Fructueux de Tarragone, la vierge Eulalie d'Emértia, les martyrs de Calagurris; ce sont aussi des saints romains, qu'il a appris à vénérer au cours d'un pèlerinage dans la capitale : les apôtres Pierre et Paul, Laurent, Cassien, Hippolyte, Agnès; et finalement quelques martyrs œcuméniques : Cyprien de Carthage, Romain de Césarée, Quirinus de Siscia. L'historien qui chercherait dans ces hymnes des renseignements précis sur la passion des martyrs serait assez déçu, car Prudence accepte sans sourciller toutes les légendes, et il les embellit encore, les surcharge de détails inédits et d'interminables discours. Il est par contre un témoin unique du culte des saints, de la vénération des reliques, des pèlerinages aux catacombes romaines; et si longs que soient ses poèmes, on y trouve assez de nobles qualités pour les lire sans ennui.

Il n'y a pas à s'arrêter longuement au *Dittochaeum*, recueil de quarante-neuf inscriptions de quatre vers chacune, qui expliquent autant de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le titre même du recueil est obscur; et l'on n'est pas certain que ces quatrains aient été destinés à commenter les peintures murales d'une basilique.

Ce qui frappe d'abord dans le talent de Prudence, c'est son extrême variété. Aucun poète chrétien n'a su, comme lui, manier les mètres et les rythmes; et, de son temps, personne n'a été capable de rivaliser avec lui. Sa science de la métrique est prodigieuse, car ce n'est pas une science livresque; elle passe sans peine aux réalisations pratiques, et l'on retrouve naturellement le nom d'Horace lorsqu'on cherche à qui comparer Prudence.

D'ailleurs, Prudence n'est pas seulement un technicien habile; il a véritablement l'âme et le tempérament d'un poète. On peut, et l'on doit lui reprocher l'emphase de son style, la longueur de ses descriptions, la boursouflure de ses éloges : ce sont des défauts qu'il tient de son temps et de sa patrie, plus peut-être que de son génie personnel; mais, pour être juste, il ne faut pas s'arrêter à ces reproches; et, lorsqu'on fait le total de ses qualités, on conclut sans peine que Prudence mérite le premier rang.

Il y a quelque chose de remarquable dans cet essor de la poésie chrétienne à la fin du IV^e^ siècle; et il ne serait pas suffisant de faire appel, pour l'expliquer, à la paix de l'Eglise et à l'arrivée des classes cultivées à la foi. Les mêmes causes ont agi dans l'Orient grec et n'ont pas produit de véritable poète, car Grégoire de Nazianze, le seul qui se soit essayé à écrire en vers, n'est guère qu'un amateur. A la veille de la prise de Rome, on assiste en Occident à une renaissance éphémère : des hommes comme Symmaque, Claudien,

Rutilius Namatianus, tiennent une place honorable dans l'histoire de la littérature, mais l'inspiration leur fait défaut et leurs périodes cadencées ou leurs vers savants sentent l'école. Dans le christianisme seul, la foi élève les écrivains. Paulin de Nole et Prudence ne sont pas seulement les premiers de leur temps; ils jettent un beau rayon de gloire sur la poésie latine.

CHAPITRE IX

SAINT AUGUSTIN

I. Vie de saint Augustin. — II. Les œuvres de saint Augustin.

SAINT AUGUSTIN domine toute la littérature chrétienne de son époque, comme il domine toute l'histoire de l'Église occidentale pendant les trente premières années du Ve siècle. On reste en admiration devant la masse des livres qu'il a laissés; et ces livres ne représentent qu'une partie de son inlassable activité : avant d'être écrivain, Augustin a été prêtre et évêque; jamais il n'a voulu écrire que pour satisfaire aux devoirs de sa charge et pour prolonger les bienfaits de son apostolat.

I. — Vie de saint Augustin.

C'est à Thagaste, petite ville de Numidie, qu'il était né le 13 novembre 354. Son père Patricius était païen, mais sa mère Monique était chrétienne; et l'enfant subit profondément l'influence de cette femme qui savait allier à une piété ardente un bon sens averti et patient. Il fit d'abord à Thagaste, puis à Madaure, d'excellentes études, au terme desquelles il partit pour

Carthage, afin de se perfectionner dans la connaissance de la rhétorique, du droit, de la philosophie, de toutes les sciences enfin qu'il pourrait embrasser, car il était possédé de la passion de connaître. Cette passion, d'ailleurs, ne le tenait pas tout entier; sa jeunesse ardente se laissait captiver par des amours charnelles; et dès 372, à dix-huit ans, il s'attachait à la femme dont il eut un fils Adéodat et dont il fit la compagne fidèle de ses années d'études.

Sa mère jadis, en sa petite enfance, l'avait fait inscrire au nombre des catéchumènes, mais n'avait pas voulu qu'il reçût le baptême. Et jamais ni son intelligence ni son cœur n'avaient été conquis par le christianisme. Un dialogue de Cicéron, l'*Hortensius*, qu'il lut vers 373, aurait pu le rapprocher de l'Église, car il alluma en lui un grand désir de posséder enfin l'intégrale vérité. Mais, après avoir rapidement parcouru les Livres Saints, Augustin, dépité de leur style, gêné par leurs allégories, se détourna de la foi catholique et se laissa séduire par les promesses des Manichéens. Pendant neuf ans, il appartint à la secte, et lui attira même quelques prosélytes. Cependant il demeurait inquiet : extérieurement, il poursuivait non sans succès la carrière de l'enseignement qu'il avait embrassée : après avoir professé la grammaire à Thagaste, puis la rhétorique à Carthage et à Rome, il était appelé à Milan pour y occuper une chaire officielle; il écrivait aussi ses premiers livres, un poème qu'il faisait couronner à un concours présidé par le célèbre Vindicianus, un traité *Sur le beau et l'ordonné* qu'il dédiait à l'avocat Hierius, un panégyrique du consul Bauto qu'il prononçait à Milan le 1er janvier 385. Mais tout cela n'était que l'extérieur de sa vie. Il continuait, au fond de lui-même, à chercher cette vérité à la conquête de laquelle l'avait décidé l'*Hortensius*. Son esprit peu à peu se détachait du manichéisme,

dont les faiblesses réelles lui apparaissaient en pleine lumière; il s'intéressait un instant au scepticisme critique de la Nouvelle Académie sans y trouver autre chose qu'un amusement passager de l'esprit. Les livres des néoplatoniciens qu'il lut alors, vers 385, lui révélèrent enfin l'existence d'un monde spirituel et l'aidèrent à trouver la solution du problème du mal.

Ce fut dans ces dispositions qu'il fit la connaissance de saint Ambroise, alors dans toute la splendeur de son autorité prestigieuse, qu'il se mit à suivre ses sermons, et même qu'il recommença à lire la Bible. Sans le savoir, il était sur le chemin qui devait rapidement le ramener à l'Eglise catholique. Autour de lui, tout semblait conspirer à sa conversion : le spectacle de l'Eglise victorieuse, les récits d'un vieux prêtre Simplicianus qui jadis avait pris part à l'abjuration de Victorin, les inquiétudes de ses amis et de ses disciples, les larmes et les prières de sa mère. On sait comment, un jour de juillet 386, la lecture fortuite d'un passage des Epîtres de saint Paul fit brusquement la lumière en son âme et le conquit à la foi.

Augustin cependant voulut, avant de recevoir le baptême, mettre à l'épreuve la foi qu'il venait de découvrir. Comme Newman à Littlemore, il se retira aux environs de Milan à Cassiciacum, avec quelques amis; et là, pendant plusieurs mois, il médita, il pria. Ses dialogues philosophiques datent de ce temps de repos. On s'est étonné parfois de les trouver si calmes. Mais la douloureuse période de la crise était alors achevée, et les problèmes que se posaient entre eux les heureux habitants de Cassiciacum, si intéressants qu'ils fussent, n'étaient plus capables de les passionner. La paix était dans les âmes; et c'est bien la paix qui s'exprime dans ces livres, où seul, de temps à autre, un cri de reconnaissance envers Dieu rappelle les troubles passés.

Le 24 avril 387 fut le jour où, dans la basilique de Milan, Augustin reçut le baptême des mains d'Ambroise. Avec lui furent régénérés son ami Alypius et son fils Adéodat. Rien désormais ne retenait plus le néophyte en Europe. Il reprit impatiemment le chemin de l'Afrique, accompagné de sa mère et de tous ceux qui, après avoir partagé ses angoisses, rêvaient de poursuivre avec lui la perfection chrétienne. Monique d'ailleurs ne devait pas revoir le pays natal. Elle mourut à Ostie, emportée par les fièvres, quelques jours seulement après avoir eu avec son fils un entretien si beau qu'elle avait cru y toucher l'infini. Cette mort inattendue, diverses autres complications retardèrent le départ, si bien que les voyageurs durent encore passer à Rome l'hiver de 387 et les premiers mois de 388.

Enfin, à l'automne de cette année-là, Augustin put s'installer à Thagaste. La petite ville où il avait passé le temps de son enfance fut le théâtre où il organisa sa nouvelle existence d'ascète. Ses amis et lui se réunirent en une sorte de monastère; pendant trois ans, ils y vécurent en paix, dans un bonheur que presque seule vint troubler la mort d'Adéodat. Après avoir rendu sa mère à Dieu, Augustin lui rendait encore son fils : il achevait ainsi de briser les chaînes qui auraient pu le relier au passé, et l'empêcher de se donner tout entier au service des autres.

Car désormais ce service allait le réclamer, l'absorber, le dévorer. Jusqu'alors, Augustin s'était appartenu; il était, sans le savoir encore, sur le point de devenir l'homme et la chose des autres. Un jour, vers la fin de 391, il s'était rendu à Hippone : le peuple de cette ville le réclama comme prêtre. Il eut beau résister, proclamer sa faiblesse, son indignité : au printemps suivant il fut ordonné par l'évêque Valérius qui le chargea du ministère de la prédication, et qui, trois ans plus tard,

le choisit comme coadjuteur. Valérius étant mort dès 396, Augustin fut évêque d'Hippone : son histoire devient celle de l'Eglise d'Afrique.

Il est impossible de retracer, même dans ses grandes lignes, une telle histoire; et même lorsqu'on parviendrait à en rappeler les faits saillants, il y manquerait encore l'essentiel, l'esprit d'Augustin, qui l'anime et qui l'éclaire. L'évêque doit faire face aux difficultés les plus variées : à peine a-t-il fini de lutter contre les manichéens et contre les donatistes qu'il lui faut combattre une hérésie nouvelle, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus insinuante, celle du Breton Pélage; et ce combat l'occupe jusqu'à sa mort. Il prend part à des conciles, il organise des controverses publiques, il répond à des discours; il multiplie les livres : tous les moyens sont employés pour assurer le triomphe de la vérité catholique. Son influence rayonne au delà de l'Afrique : elle s'étend largement en Gaule, en Italie, en Espagne; partout il a des correspondants qui l'interrogent et auxquels il répond : il n'est pas jusqu'à saint Jérôme qui ne soit en relations avec lui et qui ne coordonne sa propre action à la sienne pour résister plus efficacement au pélagianisme. Mais à côté des grands problèmes, se posent, chaque jour, pour lui les humbles questions de l'existence quotidienne, les homélies à faire dans sa basilique d'Hippone, les procès de ses diocésains à juger, les biens de son Eglise à administrer, les querelles entre donatistes et catholiques à apaiser, le recrutement de son clergé, l'évangélisation de ses paysans indigènes qui ne savent pas le latin et ne parlent que le punique. Augustin pense à tout, et ne néglige aucun détail.

Pendant trente-cinq ans, il poursuit le cours de cette existence active et dévouée. Ses derniers jours sont attristés par les invasions barbares qui désolent l'Afrique. Les Vandales approchent de plus en plus

d'Hippone; ils viennent mettre le siège devant cette ville. A lui seul Augustin soutient le courage de son peuple et excite ses espérances. Il meurt enfin, le 28 août 430, assez tôt pour ne pas voir la prise et le pillage de la cité qu'il avait tant aimée.

Rien n'est petit ou mesquin dans cette noble existence, et l'on ne trouve chez Augustin aucune des faiblesses qui déparent tant d'autres grands esprits. Ce qui, peut-être, frappe surtout en lui, c'est le don d'universelle sympathie qu'il possède à un degré éminent. Son esprit est assez vaste pour tout comprendre; son cœur assez large pour tout aimer. Certes, il ne veut rien autre que la vérité et son triomphe; mais il se plaît à démêler, jusque dans les plus subtiles erreurs, la part de vérité qu'elles renferment, afin de trouver le terrain solide sur lesquel il pourra rencontrer ses adversaires. Faut-il même employer ici ce mot d'adversaires? Augustin ne connaît guère que des frères, et ses traités de polémique sont d'admirables monuments de paix et de concorde. Les longues épreuves qu'il a traversées lui-même avant de parvenir à la vérité, le rendent défiant à l'égard de son jugement propre, compatissant aux erreurs des autres; elles lui donnent surtout un sentiment profond de la faiblesse humaine et de la puissance de Dieu, par qui seul l'homme est élevé, au-dessus de soi-même et du péché dans lequel il est né, jusqu'à la possession de la grâce. Et ce sentiment domine l'œuvre entière d'Augustin; il la pénètre, non pas d'effroi à la pensée des jugements divins, mais d'une tendre piété, d'un amour toujours plus reconnaissant pour Celui qui a tiré de la boue son serviteur et le fils de sa servante; si bien qu'un mysticisme ardent se joint chez lui à une admirable pondération intellectuelle et l'élève bien au-dessus des types moyens de l'humanité.

II. — Les œuvres de saint Augustin.

Ce très grand homme, un des plus purs génies de notre race, est aussi un très grand écrivain. Il ne cherche d'ailleurs pas à l'être : ses sermons surtout nous le montrent au naturel, parlant familièrement à ses auditeurs, usant à l'occasion des termes les plus usuels, et ne reculant jamais devant un jeu de mots, ou une plaisanterie quand il croit se faire ainsi mieux comprendre du peuple qui l'écoute. Mais naturellement, il s'élève très haut. Il a beaucoup étudié les meilleurs auteurs : Virgile et Cicéron surtout lui sont devenus familiers, si bien que sa langue se rapproche de celle de la grande époque. Plus encore, il possède le don de dire clairement ce qu'il pense ou ce qu'il sent, et ce don n'est pas aussi commun que beaucoup le prétendent. Il n'est jamais de ceux qui écrivent pour ne rien dire, ou qui aiment à dissimuler des idées simples sous des phrases obscures. Lorsqu'il parle de ce qui lui tient à cœur — et presque tout lui tient à cœur — il est singulièrement prenant. « Sur telle de ses pages, il tombera toujours des larmes. » Les puristes peut-être lui reprocheront d'être de son temps, et s'amuseront à relever minutieusement ses imperfections — car il serait vain de prétendre qu'il n'en a aucune. Nous les laisserons à leur jeu, et nous nous contenterons d'admirer. Augustin, pour nous, reste le modèle achevé du penseur et de l'écrivain chrétien.

Parmi ses livres, il en est deux qui méritent d'être signalés avant tous les autres, les *Rétractations* et les *Confessions*, car ils dominent son œuvre entier. Les *Rétractations*, dictées en 427, sont l'un de ses derniers écrits : arrivé presque au terme de sa carrière humaine,

le grand évêque repasse en sa mémoire tout ce qu'il a publié depuis les jours lointains de sa jeunesse, les quatre-vingt-treize ouvrages qui sont sortis de sa plume; il les examine, il les juge, il les reprend, il les corrige. L'un après l'autre ces ouvrages passent devant son tribunal, et les formules o : les doctrines qui lui semblent répréhensibles sont soigneusement corrigées. Nous connaissons peu d'examens de conscience littéraires qui soient aussi sincères, aussi profondément émouvants que celui-là. Les *Confessions*, rédigées en 497 ou 498, nous ramènent au contraire aux premiers temps de l'épiscopat d'Augustin. Elles sont, dans la pensée de leur auteur, un hymne de louange et de reconnaissance à la gloire de Dieu qui l'a conduit par la main pour le faire sortir des ténèbres de l'erreur et le faire entrer dans la maison de lumière : Augustin est donc amené à raconter son enfance, sa jeunesse studieuse et passionnée, ses crises intellectuelles et ses longues recherches; il clôt son récit au moment où il s'apprêtait à regagner l'Afrique, et, dans les derniers livres, il chante librement les bienfaits de Dieu qui éclatent dans toute sa création. Peu d'ouvrages ont été plus souvent lus, plus souvent méditées que ces *Confessions*. Rien, en aucune littérature, ne saurait être comparé à ce long cantique où l'humilité des aveux est si intimement mêlée à la splendeur de l'amour divin.

Entre les *Confessions* et les *Rétractations*, il serait plus exact de dire entre la conversion d'Augustin et sa mort, s'échelonne la longue série de ses lettres : nous en possédons un peu plus de deux cents, ce qui est un chiffre assez important; nous regrettons de n'en avoir pas davantage, en songeant à toutes celles qui ont été perdues.Peut-être cette correspondance n'offre-t-elle pas la variété et l'intérêt de celle de saint Jérôme; plusieurs des morceaux qui en font partie sont de véritables traités;et saint Augustin ne s'arrête guère, dans

les autres à parler de lui. Mais enfin c'est lui cependant que nous trouvons, que nous entendons, et avec lui, ceux qui ont été ses amis, les confidents de sa pensée : telles qu'elles sont, ces lettres sont précieuses pour la connaissance du monde au milieu duquel a vécu l'évêque d'Hippone.

Il serait difficile de donner une idée exacte de l'activité littéraire de saint Augustin, si la plupart de ses écrits ne venaient d'eux-mêmes se ranger dans un double cadre chronologique et logique, qui en facilite le classement. Par un heureux concours de circonstances, les différents problèmes qu'il a eu à résoudre se sont posés successivement devant lui, si bien que nous pouvons aujourd'hui assister en quelque sorte à leur défilé.

Ce sont d'abord des problèmes de philosophie et de rhétorique : ils occupent Augustin au début de sa carrière, avant même sa conversion, et le passionnent surtout durant son séjour à Cassiciacum. Il s'agit alors pour lui d'établir les fondements rationnels de la foi : tel est, avec plus ou moins de variété, l'objet des livres *Contre les Académiciens*, *Sur la vie heureuse*, *Sur l'ordre*, *Soliloques*, *Sur l'immortalité de l'âme*. Plus tard, après son baptême, le néophyte rédige aussi *La quantité de l'âme*; et plus tard encore *Le maître* qui est en quelque sorte son adieu à la philosophie. A des soucis bien antérieurs à sa conversion, quoiqu'ils l'aient occupé jusqu'après son retour en Afrique, se rapportent les traités sur les arts libéraux qui devaient constituer une vaste encyclopédie analogue à celle de Varron : l'œuvre d'ailleurs ne fut jamais conduite à son achèvement : Augustin put écrire *Sur la grammaire* et *Sur la musique*; il rédigea des principes de dialectique et de rhétorique, et s'arrêta là. D'autres soucis plus urgents vinrent réclamer ses soins.

Ce furent d'abord, dès son retour dans sa patrie,

ceux de la lutte contre le manichéisme. Augustin avait appartenu à la secte; il en connaissait les écrits; il savait aussi les ravages qu'elle exerçait parmi ses compatriotes: c'était pour lui un devoir essentiel d'attaquer ces docteurs de mensonge et de les démasquer publiquement. Voici donc que coup sur coup il publie *Les mœurs de l'Eglise catholique et les mœurs des Manichéens*, *Le libre arbitre*, *Sur la Genèse contre les Manichéens*, *Sur la vraie religion*, *Sur l'utilité de la foi à Honoratus*, *Les deux âmes contre les Manichéens*, *La Nature du Bien*. Il réfute impitoyablement les ouvrages sur lesquels les sectaires aimaient à s'appuyer, les *Disputation s* d'Adimante, la *Lettre du fondement* de Manès, le gros livre du savant et prétentieux Fauste de Milev, la lettre de Secundinus. Il ne craint même pas d'avoir avec ses adversaires des discussions publiques, dont les actes sténographiés nous conservent le détail : en 392, Fortunat; en 404, Félix disputent ainsi avec lui. Menée avec vigueur, la campagne se prolonge entre 388 et 405; vers 415 seulement, Augustin la reprend un instant en adressant à Orose un petit traité *Contre les priscillianistes et les origénistes*.

C'est que les Donatistes sont plus dangereux encore que les Manichéens. Avant son ordination, Augustin n'avait guère eu affaire à eux. Devenu prêtre, puis évêque, il les rencontre à chaque pas et mesure exactement le danger qu'ils font courir à l'Eglise. C'est contre eux que les conciles d'Afrique prennent, sur son initiative ou avec ses encouragements, des mesures de plus en plus rigoureuses; contre eux qu'il convoque des conférences, qu'il multiplie les réfutations : il ne s'arrête qu'après la victoire. Pour briser leur propagande, il commence par rédiger en 393 le *Psalmus contra partem Donati*, composition populaire écrite en vers mesurés, et destinés à être chantée partout par les fidèles; puis il se lance à l'assaut des positions

adverses : *Contre la lettre de Donat, Contre le parti de Donat, Du baptême contre les donatistes, Sur l'unité de l'Eglise*, et d'autres opuscules encore qui sont perdus témoignent de son activité. Il ne laisse passer sans réponse aucun livre donatiste : il écrit *Contre la lettre de Parménien, Contre un pamphlet présenté par Centurius, Contre la lettre de Pétilien, Contre Cresconius le grammairien, Contre l'ouvrage de Pétilien sur l'unique baptême*. Après la conférence décisive de 411, il publie un *Abrégé des Actes de la conférence*, puis une adresse *Aux donatistes après la conférence*, et une autre à l'évêque donatiste de Césarée, Eméritus. Il prêche à Césarée même en présence d'Eméritus et finit par avoir avec lui une discussion publique qu'il fait sténographier. Finalement, vers 420, il répond aux lettres de Gaudentius de Thamugadi. La campagne cesse alors. Les donatistes vaincus ont cessé d'être dangereux pour l'Eglise d'Afrique.

Par contre une nouvelle hérésie vient de s'élever qui réclame toutes les forces de saint Augustin : le pélagianisme nie la nécessité de la grâce divine et met en péril les fondements les plus assurés de la foi. L'évêque n'a pas trop de son zèle infatigable pour venir à bout de ces adversaires, tenaces et subtils. A partir de 412, les livres se succèdent sans interruption : *Les mérites et la rémission des péchés; De l'esprit et de la lettre; La nature et la grâce; Aux évêques Eutrope et Paul; Les faits et gestes de Pélage; La grâce du Christ et le péché originel; Les noces et la concupiscence; L'âme et son origine; Contre deux lettres des Pélagiens; Contre Julien; La grâce et le libre arbitre; La correction et la grâce; La prédestination des saints; Le don de la persévérance; Contre la seconde réponse de Julien*. Ce dernier ouvrage est demeuré inachevé. La plume est tombée des mains du vaillant ouvrier avant qu'il ait pu terminer son œuvre. Mais les titres qui viennent d'être

rappelés, et plusieurs désignent d'importants ouvrages, suffisent à montrer l'énormité de sa tâche. Certes, pour mener le bon combat, Augustin avait des auxiliaires; mais il était le chef et c'est de lui que partait toujours le signal de l'attaque.

Eux aussi, les Ariens préoccupent l'évêque d'Hippone. Sans doute, ils n'avaient jamais obtenu grand succès en Afrique, malgré leurs tentatives d'alliance avec les Donatistes; mais leur hérésie demeure trop vivante pour qu'il ne soit pas nécessaire de la combattre. C'est contre eux surtout qu'Augustin écrit ses quinze livres *Sur la Trinité*, ouvrage immense qui ne l'occupe pas moins de dix-sept ans, de 399 à 416 : d'ailleurs il ne se contente pas d'y réfuter les doctrines hérétiques; il s'y attache plus encore à développer et à prouver les thèses catholiques, et, s'il n'évite pas toujours l'obscurité, il présente en général avec un rare bonheur d'expressions l'enseignement traditionnel; et l'on comprend sans peine l'influence considérable que cet ouvrage a exercé dans les siècles suivants. Le traité *Contre un sermon arien*, le compte-rendu sténographié d'une conférence avec l'évêque arien Maximin et les deux livres *Contre Maximin* qui forment le commentaire de ce compte-rendu, sont des œuvres de circonstance : elles montrent l'infatigable veilleur toujours prêt à signaler le danger et à crier l'alarme à son peuple. Un petit livre *Contre les Juifs*, un autre *Contre les hérésies* en général complètent l'œuvre polémique d'Augustin.

Un évêque n'a pas seulement le devoir de lutter contre l'erreur. Il doit, plus encore, instruire positivement son peuple : l'explication de l'Ecriture, l'exposé du dogme, le rappel des règles de la morale fait partie intégrante de sa tâche. Durant tout son épiscopat, Augustin a écrit des livres d'exégèse, de théologie dogmatique, de morale; et, pour les énumérer, du

moins les principaux d'entre eux, il est nécessaire de suivre l'ordre des différentes matières.

Exégète, saint Augustin a commenté les premiers chapitres de la Genèse non seulement dans le *De Genesi contra Manichacos*, mais encore dans le *De Genesi ad littera · imperfectus liber* et dans les douze livres du *De Genesi ad litteram*, sans parvenir d'ailleurs à y dépasser le commentaire du chapitre troisième. Les sept livres des *Locutiones in Heptate chum* et les sept livres des *Quaestiones in Heptateuchum* expliquent des passages détachés de l'Heptateuque, comme le font pour Job les *Adnotationes*. Les *Enarrationes in psalmos* sont en partie formées d'homélies, mais en partie aussi elles sont faites de commentaires dictés. Les quatre livres *De consensu Evangelistarum* sont consacrés à résoudre l'important problème des divergences entre les récits évangéliques. Deux livres de *Questions évangéliques*, deux livres *Sur le discours sur la montagne*, dix-sept *Questions* sur l'Evangile selon saint Matthieu, 124 *Sermons* sur l'Evangile de saint Jean, et dix sur la première Epître du même apôtre, l'*Explication* de quelque propositions tirées de l'Epître aux Romains, le commencement d'un *Commentaire*, demeuré inachevé sur l'Epître aux Romains et un *Commentaire* de l'Epître aux Galates, montrent avec quel zèle saint Augustin n'a jamais cessé d'interpréter les livres Saints. De sa méthode, il a donné un important commentaire dans le *De doctrina christiana*, qui est un véritable traité d'herméneutique, et qui, en même temps, expose ce que doit être la formation intellectuelle du maître chrétien. Peu de traités de saint Augustin ont été plus lus que celui-là et ont exercé une telle influence sur les destinées de la culture antique.

De la théologie dogmatique relèvent entre autres l'*Enchiridium* à Laurent qui est un abrégé de la doctrine chrétienne, le sermon *Sur la foi et le symbole*, le

traité *Sur la foi et les œuvres;* les livres *Sur les noces adultérines, Sur le culte dû aux morts,* et trois importants recueils de *Questions* sur divers sujets.

Le moraliste enfin s'efforce de résoudre les grands problèmes que pose chaque jour la vie chrétienne : Le *Combat chrétien,* le *Miroir,* deux ouvrages *Sur le mensonge;* des livres sur la continence, sur la patience, sur le jeûne, sur la vie conjugale, sur la virginité, sur la viduité, sur le travail des moines, on voit que l'évêque s'occupe de tout, et que, pour chaque catégorie de fidèles, il a des conseils appropriés à faire valoir. Sa morale est austère sans doute, mais elle n'a rien de raide et de tendu; elle vise à former des chrétiens solides, joyeux, confiants en la bonté de la Providence. Après avoir fait lui-même tant d'expériences de la vie, Augustin a acquis le droit de donner des avis aux autres : rien n'est plus admirable que la parfaite mesure avec laquelle il s'exprime. Ce théoricien si absolu, lorsqu'il s'agit de sauvegarder les droits de Dieu dans le don de la grâce, sait trouver des accents paternels en parlant à ses fidèles de leurs devoirs et de leur destinée. Une place à part doit être faite ici à son *De catechizandis rudibus,* petit manuel de catéchèse, où l'évêque explique patiemment à un diacre de Carthage comment il faut enseigner la doctrine chrétienne : c'est encore là un livre capital, dont les siècles suivants se sont largement inspirés.

A peine est-il besoin de dire que saint Augustin, s'il a beaucoup écrit, a parlé encore davantage. Plus que dans ses ouvrages, plus même que dans ses lettres, c'est dans ses sermons qu'on le retrouve, tel qu'il était réellement au milieu des chrétiens d'Hippone ou de Carthage. Il n'y a rien d'apprêté ou de conventionnel dans son éloquence. La plupart de ses homélies ont été recueillies par des sténographes telles qu'elles sont sorties de ses lèvres, et n'ont pas été revues pour la

publication. De quelques-unes, l'orateur a fait des traités : on mesure, en les lisant, la distance qui les sépare de celles qui sont restées en leur état originel. Nous possédons heureusement un très grand nombre de sermons de saint Augustin : l'antiquité chrétienne les a beaucoup lus, très souvent copiés, et plus encore imités; aussi les apocryphes voisinent-ils fréquemment dans les manuscrits avec les textes authentiques, et ces apocryphes eux-mêmes renferment beaucoup de saint Augustin. Commencée avec une admirable érudition par les Mauristes, la critique des sermons de l'évêque d'Hippone se poursuit de nos jours; en même temps l'exploration méthodique des bibliothèques nous rend parfois des discours isolés, parfois même des collections complètes de sermons authentiques : il est presque impossible, dans ces conditions, de fixer exactement le chiffre des homélies de saint Augustin.

Au reste, cela même n'est pas nécessaire. Mieux vaut remarquer que ces homélies nous offrent le plus vivant tableau qu'il soit possible de trouver de l'Afrique chrétienne au début du Ve siècle : tour à tour les Donatistes, les Manichéens, les Pélagiens, puis les Barbares, qui, après s'être emparés de Rome, envahissent l'Afrique et s'approchent d'Hippone, traversent la scène; les grands protecteurs de l'Eglise d'Afrique, spécialement saint Cyprien, sont invoqués dans leurs basiliques; l'instruction des catéchumènes et leur baptême, le sacre d'un évêque, la dédicace d'une église, les anniversaires des saints, les grandes fêtes du Seigneur, les mille circonstances de la vie quotidienne, sont tour à tour évoqués en un langage qui sait se rendre familier, mais qui sait aussi rester solennel à l'occasion. Par sa richesse, par sa variété, l'éloquence de saint Augustin saurait difficilement être comparée à aucune autre.

C'est volontairement que nous avons retardé la

mention de l'ouvrage capital de saint Augustin, de cette *Cité de Dieu*, qu'il commença en 413 et qu'il n'acheva que treize ans plus tard, en 426. La première occasion de l'ouvrage avait été la prise de Rome par Alaric et les Goths : ne fallait-il pas répondre aux païens qui expliquaient ce désastre par l'abandon des cultes traditionnels. Mais peu à peu, dans l'esprit d'Augustin, le plan s'élargit, et ce fut une véritable philosophie de l'histoire qui se dégagea de ses longues méditations : la ruines des empires, la chute des civilisations, la prise même de Rome ne sont après tout que des événements éphémères. Qu'importe au croyant la disparition des cités terrestres les plus aimées, puisque la cité de Dieu, la seule où règne la paix et le bonheur, dure éternellement? Et c'est ainsi que s'élève la pensée au-dessus des choses humaines, au-dessus des phénomènes passagers : en Dieu, elle trouve son véritable repos. Tout le Moyen-âge a vécu de ces quelques idées que ses plus grands papes ont essayé de réaliser ici-bas, dans la mesure où le permettent les conditions des états; nous en vivons encore aujourd'hui, tout en n'espérant plus guère l'avènement en ce monde de la cité divine, mais nous attendons avec confiance le moment où nous pourrons y être admis à notre tour. Ainsi la *Cité de Dieu* a été, elle reste encore un des grands livres où l'humanité ne cesse pas de chercher des leçons de vie.

« De son Afrique lointaine, a-t-on écrit naguère, saint Augustin rayonne sur toute la chrétienté. Aux hommes de son temps, il dit toutes les paroles utiles. Il sut leur expliquer leurs âmes, les consoler des malheurs du monde, guider leurs pensées à travers les mystères. A tous il fut aimable. Par lui, les fanatiques furent apaisés, les ignorants éclairés, les penseurs maintenus dans la tradition. Il a enseigné tout le moyen-âge. Maintenant encore, après l'inévitable

déchet d'une si longue durée, il demeure la grande autorité théologique. C'est surtout par lui que nous communiquons avec l'antiquité chrétienne. A certains égards, il est de tous les temps. Son âme — et quelle âme! — a passé en ses écrits; elle y vit encore. »

AMIS ET ENNEMIS DE SAINT AUGUSTIN

I. Les adversaires de saint Augustin.
II. Les amis de saint Augustin.

PENDANT un temps, tout ce qui, dans le monde chrétien d'Occident, pensait et écrivait, sembla tourner autour de saint Augustin. Il était le centre d'où partaient toutes les idées, où revenaient aboutir les mouvements les plus divers d'origine. Ses ennemis, ce sont les hérétiques qu'il poursuivait de ses incessantes réfutations, et dont il faut cependant énumérer les ouvrages; ses amis et ses diciples, ce sont presque tous les catholiques de la première moitié du V^e^ siècle, qui ont subi son influence et qui ont vécu de ses doctrines, non sans leur donner parfois des contours si tranchants que le maître lui-même aurait pu s'y blesser.

I. — Les adversaires de saint Augustin.

Parlons d'abord de ses ennemis. La *Lettre* de Mani et les *Disputes* d'Adimante le Manichéen ne nous appartiennent pas. Mais Fauste de Milev est, à la fin du IV^e^ siècle, la grande illustration du manichéisme à

Rome puis à Carthage; et c'est après avoir constaté son impuissance à satisfaire sa propre curiosité que saint Augustin a commencé à se détacher de la secte. Il a écrit un gros ouvrage, contre lequel, une fois évêque, Augustin s'acharne, et dont nous connaissons ainsi une très grande partie. Secundinus est un contemporain de Fauste : nous ne sommes renseignés sur son compte que par une lettre adressée à Augustin et réfutée par celui-ci. Ces deux noms sont les seuls que nous ayons à citer; ce qui semble prouver que le manichéisme n'avait décidément pas pour lui le suffrage de l'intelligence, aux environs de 400.

Nous avons déjà énuméré les adversaires donatistes d'Augustin. Les Pélagiens nous restent à signaler, et quelques-uns d'entre eux sont de tout premier ordre. Le créateur de l'hérésie, le Breton Pélage entre dans l'histoire aux environs de 400 : il mène alors à Rome la vie d'un moine pieux. Après la prise de la ville par Alaric, il passe en Afrique, puis en Palestine où sa doctrine est accueillie par les deux conciles de Jérusalem et de Diospolis. Excommunié en 417 par le pape Innocent Ier, puis en 418 par le pape Zozime qui avait commencé par l'absoudre, il disparaît alors, et nous ne connaissons pas mieux sa fin que ses débuts.

Pélage était un homme instruit, et qui avait beaucoup écrit. Un ouvrage, qui devait être orthodoxe, *De fide Trinitatis* en trois livres, est perdu. Une longue lettre à Démétriade, une profession de foi adressée en 417 au pape Innocent Ier, quelques fragments d'écrits *Sur la nature*, *Sur le libre arbitre* et des lettres nous font connaître sa doctrine et les faux-fuyants par lesquels il s'efforçait de la dissimuler. Enfin un important commentaire des Epîtres de saint Paul nous permet d'apprécier son exégèse : autour de ce commentaire se sont élevées, parmi les critiques, de longues controverses qui ne semblent pas encore achevées.

Le disciple le plus actif de Pélage est un certain Célestius, probablement originaire d'Italie, qui, après avoir vécu avec Pélage à Rome pendant quelques années, l'accompagna à Carthage, où il fut condamné dès 411, passa à Ephèse et à Constantinople, revint à Rome, et finalement retourna à Constantinople, où il dut mourir aux environs de 419. Il avait exposé la doctrine de son maître en de nombreux *libelli* ou *opuscula* dont saint Augustin a transcrit d'importants passages pour les réfuter : l'un de ces *libelli* était adressé au pape Zozime. Quelques lettres et des *Définitions* nous sont encore connues par leurs titres ou par des extraits.

Julien d'Eclane tient une place à part dans l'histoire du pélagianisme, car il semble avoir été le plus remarquable de ses théoriciens. Il était allié de saint Paulin de Nole qui avait écrit son épithalame; il avait été longtemps l'ami de saint Augustin. Rien de tout cela ne l'empêcha de prendre le parti de Pélage, dont il se fit l'ardent défenseur : il mit sans compter son érudition, son talent, à la disposition de l'hérésie, et saint Augustin n'eut pas d'adversaire plus redoutable que lui. Ce fut Julien qui ouvrit les hostilités en publiant, en 419, quatre livres à Turbantius, puis, en 421 ou 422, huit livres à Florus: de ces deux importants ouvrages, les réfutations de saint Augustin ont reproduit un bon nombre de fragments. Il semble d'ailleurs que Julien ne se soit pas contenté d'écrire des ouvrages théologiques : on lui a attribué récemment un *Commentaire* sur Osée, Joel et Amos, un commentaire sur Job et même un commentaire sur le psautier; cette dernière attribution n'est pas sans soulever quelques difficultés.

Le diacre Anianus de Celeda s'est fait surtout connaître par une traduction latine d'un certain nombre d'homélies de saint Jean Chrysostome : il croyait y trouver des arguments en faveur du pélagianisme, et

pensait ainsi donner une arme nouvelle à l'hérésie. Saint Augustin dut, à plusieurs reprises, intervenir pour enlever aux Pélagiens l'appui du grand évêque de Constantinople.

Enfin l'évêque breton Fastidius semble bien avoir rédigé un traité *Sur la vie chrétienne* adressé à un certain Fatalis et conservé sans nom d'auteur et un livre *Sur la garde de la viduité* qui fait partie des apocryphes pseudo-augustiniens. Ce personnage ne nous était guère connu que par une notice de Gennadius : ce sont des travaux récents qui l'ont remis en pleine lumière.

Sans doute la littérature apocryphe ou anonyme conserve-t-elle encore des écrits pélagiens, tels par exemple *L'endurcissement du cœur de Pharaon*, retrouvé par Dom Morin. Nous ne pouvons songer ici à fouiller cette littérature.

II. — Les amis de saint Augustin.

Plus intéressants pour nous sont les amis de saint Augustin; et la plupart des grands évêques africains au début du v^e^ siècle méritent ce titre. La première place appartient, à cause du siège qu'il occupait, à Aurèle de Carthage, l'homme admirable qui sut comprendre Augustin et lui rester fidèle en toutes circonstances : quelques brefs discours et une lettre aux évêques de la Byzacène représentent tout son héritage littéraire. Evodius d'Uzalis peut être l'auteur d'un traité *Sur la foi contre les Manichéens* conservé parmi les œuvres de saint Augustin; quatre lettres de lui à Augustin et une lettre à Valentin d'Hadrumète achèvent de nous le faire connaître. Les deux livres *Sur les miracles de saint Etienne*, rédigés à Uzalis en 420, éclairent la

situation religieuse de son diocèse. Possidius de Calama nous a laissé une vie de saint Augustin et une liste de ses écrits, deux documents précieux, qui sont l'œuvre d'un témoin particulièrement renseigné. De Capréolus, qui succéda à Aurèle sur le siège de Carthage nous possédons deux lettres relatives à la controverse nestorienne. D'autres enfin qui furent les correspondants d'Augustin, Alype de Thagaste, Fortunatianus de Sicca, Fortunatus de Constantine, Novatus de Sitifi, nous ne connaissons que quelques allocutions prononcées à la conférence de 411.

Quodvultdeus, à qui saint Augustin dédia en 427 son traité *Sur les hérésies* et qui devint en 437 évêque de Carthage, n'avait pas jusqu'ici tenu beaucoup de place dans l'histoire littéraire: Dom Morin a attiré sur lui l'attention des critiques en réclamant pour lui une douzaine d'homélies conservées sous le nom de saint Augustin, et l'on tend actuellement à lui attribuer aussi un *Liber promissionum et praedictionum Dei* qui figure parmi les œuvres de Prosper d'Aquitaine. Cet évêque, qui fut chassé de l'Afrique par les Vandales et mourut sur la terre d'exil, acquiert ainsi un relief nouveau et se révèle comme un homme très généreux et très fidèle.

L'Africain Marius Mercator était, dès 418, en relations avec saint Augustin, à qui il adressait de Rome deux petits écrits, disparus depuis, contre le pélagianisme. Nous perdons sa trace jusqu'en 429, pour le retrouver à cette date à Constantinople, où il combat toujours le pélagianisme et écrit contre Julien d'Eclane: un *Commonitorium super nomine Caelestii*, composé en grec et traduit en latin par l'auteur, et un *Commonitorium adversum haeresim Pelagii et Caelestii vel etiam scripta Iuliani* datent de cette époque et montrent que Marius Mercator reste fidèle à la défense de l'orthodoxie. En même temps, Mercator s'intéresse aux débuts de la

controverse nestorienne : il rédige une brève comparaison des enseignements de Nestorius et de ceux de Paul de Samosate; il traduit des sermons et des lettres de Nestorius, et aussi des morceaux de Théodore de Mopsueste. Il est l'homme des documents, des dossiers : ni ses œuvres personnelles ni ses traductions ne se recommandent par la valeur du style, elles sont sèches et incolores; la clarté en est la principale vertu.

C'est encore parmi les amis de saint Augustin, et à plus de titres que Mercator, qu'il faut placer le prêtre espagnol Paul Orose, de Bracara en Galice. La gloire du grand évêque d'Hippone exerça sur sa jeunesse une telle fascination que, dès 414, il abandonna sa patrie pour aller le voir. Il lui apportait un bref *Commonitorium* sur l'erreur des priscillianistes et des origénistes, et lui demandait de réfuter plus complètement les doctrines impies qu'il se contentait de dénoncer. Augustin accueillit avec faveur son désir, et retint auprès de lui le jeune prêtre. Dès le printemps de 415 pourtant, Orose faisait voile vers la Palestine : il était chargé par l'évêque d'Hippone de remettre à saint Jérôme des lettres importantes sur l'origine de l'âme. A Bethléem, il tomba en plein combat : le pélagianisme menait une rude campagne, et Jérôme luttait ferme contre l'erreur. Orose était une utile recrue; tout de suite, il fut enrôlé et composa à la fin de 415 un *Liber apologeticus*. Mais le concile de Diospolis accueillit Pélage et les siens. Lassé de la bataille, Orose repartit pour l'Occident. Empêché par les circonstances de rentrer en Espagne, il se réfugia naturellement à Hippone, et ce fut là qu'il écrivit, sur les conseils d'Augustin, son grand ouvrage, les sept livres d'*Histoires* contre les païens. Ces histoires sont en quelque sorte le complément de la *Cité de Dieu* et poursuivent un but apologétique : elles se proposent de démontrer, en rappelant tous les grands événements depuis la création du

monde jusqu'à l'an 417, que les chrétiens ne sont pas responsables des maux de l'humanité, et même que les hommes ont été d'autant plus malheureux qu'ils ont été plus éloignés du remède de la vraie religion. La thèse est celle de Lactance dans le *De mortibus persecutorum*, mais élargie et amplifiée : elle tire une signification particulière du fait qu'elle est proposée au lendemain de la chute de Rome, et Orose fait preuve d'une belle vaillance en s'en constituant le défenseur. Son érudition d'ailleurs est souvent en défaut; et pour tout ce qui regarde l'histoire ancienne, il se contente de démarquer ses prédécesseurs; il ne reprend ses avantages que pour la période contemporaine; il est alors un témoin de premier ordre. L'œuvre d'Orose a exercé une immense influence : sans cesse copiée et recopiée au Moyen-Age, elle a été à la base des premières théories modernes de la philosophie de l'histoire : ce sont ses idées que reprend et que développe Bossuet dans le *Discours sur l'Histoire universelle*.

Pendant son séjour en Palestine, Orose avait été le témoin, sinon de l'invention des reliques de saint Etienne, du moins de l'émotion causée par cette découverte; et en repartant pour l'Occident, il avait reçu de son compatriote, Avitus de Bracara, une partie des pieuses reliques. A Minorque, les restes du premier martyr opérèrent des prodiges : l'évêque Sévère s'en fit le narrateur dans une encyclique *Sur les miracles accomplis pour la conversion des juifs en présence des reliques de saint Etienne*. Il en fut de même à Uzalis, et nous avons déjà signalé le petit livre écrit à cette occasion.

Le dernier nom que nous ayons à citer parmi les disciples de saint Augustin est celui de Léporius. Ce moine, originaire, semble-t-il, du diocèse de Trèves, dut au moins à l'évêque d'Hippone son retour à l'orthodoxie. Il professait, aux environs de 420, certaines

erreurs en matière christologique; peut-être même partageait-il les opinions de Pélage. Grâce à l'influence de saint Augustin, il se rétracta dans un *Libellus emendationis seu satisfactionis*, et les évêques d'Afrique se hâtèrent de communiquer cette heureuse nouvelle à leurs collègues de Gaule, dans une lettre que nous avons conservée.

Faut-il ajouter que la revue hâtive que nous achevons est loin d'épuiser l'influence immédiate d'Augustin? Nous retrouverons plus loin quelques-uns de ses autres disciples. Ceux que nous venons de nommer ont presque tous été ses amis. S'ils ont pris place ici, c'est parce qu'ils ont écrit, car tel est le rôle d'une histoire littéraire de ne tenir compte que de ce qui est écrit. Il n'y a là qu'un aspect de la réalité : il n'est jamais permis de l'oublier.

BIBLIOGRAPHIE DE LA DEUXIÈME PÉRIODE

P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III-VII, Paris 1905-1923.

P. BATIFFOL, *La paix constantinienne et le catholicisme*, Paris, 1914.

J. ZEILLER, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain*, Paris, 1918.

B. CAPELLE, *Un homiliaire de l'évêque arien Maximin*, dans *Revue Bénédictine*, 1922, p. 81-108.

— *Les homélies De lectionibus Evangeliorum de Maximin l'Arien*, dans *Revue Bénédictine*, 1928, p. 49-86.

P. LARGENT, *Saint Hilaire*, Paris, 1902.

L. FEDER, *Studien zu Hilarius von Poitiers*, Vienne, 1910-1912.

A. DURENGUES, *Le livre de saint Phébade contre les Ariens*, Agen, 1927.

P. BATIFFOL, *Le canon de la messe romaine a-t-il Firmicus Maternus comme auteur?* dans *Revue des Sciences religieuses*, 1922, p. 113-126.

A. BAUNARD, *Histoire de saint Ambroise*, Paris, 1871.

R. THAMIN, *Saint Ambroise et la morale chrétienne*, Paris, 1895.

A. DE BROGLIE, *Saint Ambroise*, Paris, 1899.
P. DE LABRIOLLE, *Saint Ambroise*, Paris, 1908.
M. A. ADAMS, *The latinity of the Letters of Saint Ambrose*, Washington 1927.
M. F. BARRY, *The vocabulary of the moral-ascetical Woks of Saint Ambrose*, Washington, 1926.
A. BIGELMAIR, *Zeno von Verona*, Munster, 1904.
A. SOUTER, *A study of Ambrosiaster*, Cambridge, 1905.
W. MUNDLE, *Die Exegese der paulinischen Briefe im Kommentar des Ambrosiaster*, Marbourg, 1922.
A. THIÉRY, *Saint Jérôme et la société chrétienne à Rome*, Paris, 1867.
H. GOELZER, *Etude de la latinité de saint Jérome*, Paris, 1884.
P. LARGENT, *Saint Jérôme*, Paris, 1898.
H. GRÜTZMACHER, *Hieronymus*, Leipzig, 1901-1908.
J. BROCHET, *Saint Jérôme et ses ennemis*, Paris, 1905.
Miscellanea Geronimiana, scritti varii publicati nel XV *centenario dalla morte di San Girolamo*, Rome, 1920.
F. CAVALLERA, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Louvain et Paris, 1922.
E. BURN, *Niceta of Remesiana*, Cambridge, 1905.
F. CABROL, *Etude sur la Peregrinatio Silviae*, Paris, 1895.
H. LECLERCQ, *Etheria*, dans *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, t. V, 1922, col. 552-584.
E. BABUT, *Priscillien et le priscillianisme*, Paris, 1909.
G. MORIN, *Pro Instantio*, dans *Revue Bénédictine*, 1912, p. 158 ss.
P. MONCEAUX, *Saint Martin*, Paris, 1926.
H. LAVERJUTON, *La chronique de Sulpice-Sévère*, Paris, 1896-1899.
F. MOURRET, *Sulpice Sévère à Primuliac*, Paris, 1907.
J. BROCHET, *La correspondance de saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère*, Paris, 1906.
F. LAGRANGE, *Histoire de saint Paulin de Nole*, Paris, 1877.
A. BAUDRILLART, *Saint Paulin de Nole*, Paris, 1905.
P. DE LABRIOLLE, *La correspondance d'Ausone et de Paulin de Nole*, Paris, 1910.
A. PUECH, *Prudence, Etude sur la poésie latine chrétienne au* IV^e^ *siècle*, Paris, 1888.
F. MAIGRET, *Le poète chrétien Prudence*, Paris, 1903.
J. BERGMAN, *Aurelius Prudentius Clemens, der grösste christliche Dichter des Altertums*, Dorpat, 1922.
P. BATIFFOL, *Le catholicisme de saint Augustin*, Paris, 1920.
K. HOLL, *Augustins innere Entwicklung*, Berlin, 1923,

L. GRANDGEORGE, *Saint Augustin et le néoplatonisme*, Paris, 1896.
A. HATZFELD, *Saint Augustin*, Paris, 1897.
J. MARTIN, *Saint Augustin*, Paris, 1901.
L. BERTRAND, *Saint Augustin*, Paris, 1913.
C. BOYER, *La formation de saint Augustin*, Paris, 1920.
P. GUILLOUX, *L'âme de saint Augustin*, Paris, 1921.
W. PARSONS, *A study of the vocabulary and rhetoric of the Letters of Saint Augustin*, Washington, 1921.
M. C. COLBERT, *The syntax of the Civitate Dei of St Augustine*, Washington, 1921.
M. R. ARTS, *The syntax of the Confessions of St Augustine*, Washington, 1927.
P. MONCEAUX, *Le Manichéen Faustus de Milève; restitution de ses Capitula*, Paris, 1924.
A. SOUTER, *Pelagius' expositions of thirteen epistles of St Paul*, t. I, *Introduction*, t. II, *Text ;* Cambridge, 1922-1926.
P. SCHEPENS, *Les œuvres de saint Quodvultdeus*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1919, p. 230-243; 1923, p. 76-78.
J. SVENNUNG, *Orosiana*, Uppsala, 1922.
E. MEJEAN, *Paul Orose et son apologétique contre les païens*, Strasbourg 1862.

TROISIÈME PÉRIODE

LES TEMPS BARBARES (430-636)

La mort de saint Augustin ne signifie, dans l'histoire littéraire, la fin d'une période qu'en vertu d'une convention assez arbitraire. En réalité, le grand évêque d'Hippone se survit longtemps à lui-même, et pendant plusieurs années c'est autour de son nom, de ses œuvres, de ses idées que s'éprouvent tous les écrivains chrétiens d'Occident. On est pour saint Augustin, ou l'est contre lui. On approuve ses opinions ou on les combat. La Gaule méridionale surtout est le théâtre de luttes acharnées, dont saint Prosper d'une part, saint Cassien et saint Vincent de Lérins de l'autre sont les protagonistes.

Pourtant c'est bien lorsque saint Augustin disparaît que commencent les temps barbares. La prise de l'Afrique par les hordes vandales signifie la définitive impuissance de l'empire à défendre ses possessions les plus indispensables. Désormais les envahisseurs sont les véritables maîtres : devant eux, la civilisation romaine ne cessera de reculer.

Le trait le plus caractéristique de la victoire des barbares, c'est la formation de nationalités de plus en plus divergentes. L'unité de l'empire assurait l'unité de la pensée. L'empire disparu, les groupes ethniques qui le constituaient retrouvent leurs physionomies propres, leurs allures personnelles. Il y avait naguère une littérature romaine, et nous avons pu, jusqu'ici l'étudier sans nous préoccuper de la patrie des écrivains. Il y aura désormais une littérature africaine, une littérature italienne, une littérature gauloise, une

littérature espagnole; et il serait difficile de ne pas tenir compte du pays où ont vécu les derniers prosateurs ou les derniers poètes de l'antiquité. Chacun s'intéresse à sa petite patrie. On déplore parfois le sort de la *Romania*, à moins que comme Salvien, on ne chante la louange des Barbares; mais cela fait, on s'occupe des événements locaux : Victor de Vite raconte la persécution des Vandales, Grégoire de Tours écrit l'histoire des Francs, et saint Isidore de Séville s'occupe des Suèves et des Wisigoths. La langue elle-même tend à se différencier de plus en plus, malgré les efforts accomplis pour maintenir les traditions de la pureté classique : lorsqu'on lit l'*Histoire* de saint Grégoire de Tours, on est surpris d'y trouver tant de formes et de tournures qui annoncent le français, ou tout au moins le roman.

Les grands événements, qui se déroulent au cours de ces siècles troublés, déterminent naturellement quelques genres littéraires assez caractérisés. Que les âmes se tournent vers le passé pour le regretter, ou vers le présent pour le déplorer, elles ont toujours besoin de consolations et d'encouragements. Elles trouvent les unes et les autres dans l'histoire qui met en relief la providentielle conduite de Dieu, dans les livres ascétiques qui les orientent vers l'espérance du royaume céleste, dans les homélies et les sermons qui leur rappellent les humbles devoirs de la vie journalière. Quelques poètes expriment en vers, et non sans talent, les souffrances et les espoirs de leurs contemporains. Ils sont, plus que tout autre, les témoins de l'idéalisme.

CHAPITRE XI

L'AUGUSTINIANISME

I. Saint Prosper. — II. Saint Cassien. — III. Les Lériniens. — IV. Autres écrivains. — V. Saint Léon le Grand.

Les théories, que saint Augustin avait été amené à formuler sur la grâce et sur la prédestination au cours de ses campagnes contre le pélagianisme, trouvèrent, il fallait s'y attendre, de zélés défenseurs, mais aussi des adversaires décidés. Avant même la mort du grand docteur, la controverse avait commencé : elle devait se poursuivre pendant de longues années, surtout dans le midi de la Gaule, qui devient alors le centre intellectuel de l'Occident, et alimenter une vaste littérature polémique, qui n'est pas sans intérêt.

Les premières traces d'une opposition systématique, aux doctrines de saint Augustin apparaissent en 428 ou 429. A cette date en effet, l'évêque d'Hippone fut averti, par deux de ses correspondants qui habitaient le sud de la Gaule, des contradictions que soulevaient quelques-unes de ses affirmations. Saint Augustin répondit à Hilaire et à Prosper, en leur envoyant les explications demandées, par le *De praedestinatione sanctorum* et le *De dono perseverantiae*.

D'Hilaire, nous n'avons pas d'autre écrit que la lettre à Augustin. Tiro Prosper devait fournir une plus longue carrière littéraire.

I. — Saint Prosper.

Il était né en Aquitaine, mais, au temps de sa correspondance avec saint Augustin, il se trouvait à Marseille où il menait une existence ascétique, parmi les moines de cette ville. Après la mort de l'évêque d'Hippone, il se rendit à Rome avec son ami Hilaire, pour obtenir du pape Célestin I une condamnation du semi-pélagianisme. Son voyage n'eut pas tout le succès qu'il en attendait; ce qui ne l'empêcha pas, une fois de retour en Gaule, de poursuivre, avec une ardeur renouvelée, le bon combat en faveur des thèses les plus accentuées de saint Augustin. Lorsque saint Léon eût été élevé au pontificat, il retourna à Rome, et semble y être resté jusqu'à sa mort, qui arriva vers 463 : il y fut alors chargé d'importantes fonctions à la chancellerie, car la tradition lui attribue la rédaction des lettres de saint Léon contre Eutychès; mais il y trouva encore le temps de s'occuper des problèmes qui lui tenaient à cœur; jusqu'au bout, il resta le plus ferme tenant de l'augustinianisme.

La prose et les vers servirent également à Prosper pour exposer et défendre les idées de son maître. Avant la mort de l'évêque d'Hippone, il avait déjà trouvé le temps d'écrire une longue lettre à un certain Rufin sur la grâce et le libre arbitre, des *Epigrammes* contre un détracteur de saint Augustin, et surtout le poème *De Ingratis*, dans lequel, jouant sur le double sens du mot *gratia*, il accuse les pélagiens et les semi-pélagiens, contempteurs de la grâce divine, d'être des

ingrats à l'égard de Dieu. Rien n'est plus austère que le sujet de ce poème, fait de discussions théologiques mais Prosper a réussi à animer étrangement son œuvre, à la rendre vivante, passionnante même par endroits, et à en faire l'un des morceaux les plus réussis de la poésie didactique chrétienne.

Après 430, le combat est d'autant plus âpre que les doctrines augustiniennes rencontrent plus d'adversaires dans les couvents du sud de la Gaule. Prosper ne se laisse arrêter par aucun obstacle. Il lance coup sur coup des réponses pour Augustin aux objections des calomniateurs gaulois, et des réponses aux objections de Vincent; puis des réponses aux Extraits des Gênois. Il a même le courage d'attaquer Cassien dans un important ouvrage *Sur la grâce de Dieu et le libre-arbitre contre le Conférencier*. Vers 450, il publie encore un recueil de pensées choisies, tirées des œuvres de saint Augustin; et c'est au grand docteur qu'il emprunte le meilleur de ses explications sur les Psaumes, dont seule la dernière partie nous a été conservée.

Il ne se distrait de la polémique que pour composer en 433, une *Chronique*, qu'une seconde, puis une troisième édition conduisent jusqu'à 445 et jusqu'à 455. Cette chronique ne fait guère que résumer celle de saint Jérôme jusqu'à l'année 378. Après cette date, elle en devient indépendante et acquiert, surtout pour la période contemporaine de l'auteur, une valeur considérable.

Faut-il attribuer à Prosper l'ouvrage qui porte le titre de *De vocatione omnium gentium*? Il est sûr que ce livre, où semble être adoucie la vigueur de certaines thèses augustiniennes, a dû être écrit à Rome sous le pontificat de saint Léon; et il est du moins probable qu'il est bien l'œuvre de Prosper. Nous pouvons ainsi nous rendre compte des tempéraments que, sous

l'influence du grand pape, le fougeux aquitanien fut peut-être amené à apporter à l'expression de ses idées. Encore ne faut-il pas exagérer ce tempérament : le *De vocatione* reste une œuvre très augustinienne de tendances, bien qu'il soit un manifeste de paix.

II.— Saint Cassien.

Prosper, en s'instituant le champion de l'évêque d'Hippone, avait fait preuve d'un réel courage, car dans le milieu provençal où il vécut longtemps, presque tout le monde s'opposait aux doctrines de saint Augustin. Certes les moines de Marseille et de Lérins n'étaient pas pélagiens; mais ils estimaient que le grand docteur laissait trop peu de place à la liberté humaine et que ses idées sur la prédestination, sur la *massa damnationis*, etc..., n'avaient pas un appui solide dans la tradition. Ils n'étaient pas les seuls à penser ainsi : saint Augustin trouva des adversaires jusqu'en Italie; et certaines de ses opinions n'ont jamais été reçues par l'Eglise.

Le premier qui se fit un nom dans la lutte fut Cassien. Saint Cassien était, au témoignage de Gennadius, d'origine scythe, et les érudits se demandent encore quelle ville ou quel pays dissimule ce mot inattendu. Après avoir passé quelques années dans un monastère de Bethléem, puis en Egypte, et à Constantinople, où il fut ordonné diacre par saint Jean Chrysostome, il finit par arriver à Marseille, où il fonda le célèbre couvent de Saint-Victor, dont il fut le premier abbé, et où il mourut vers 435.

Ses principaux écrits sont consacrés à la défense de la vie cénobitique, dont il fut, en Gaule, le véritable initiateur : le *De institutis Coenobiorum et de octo prin-*

cipalium vitiorum remediis, indique les règles que doivent suivre les moines et les moyens qu'ils ont à employer pour lutter contre les huit péchés capitaux. Les *Conférences* (*collationes*), rappellent les entretiens qu'a eus l'auteur avec les grands solitaires d'Egypte et montrent comment il est possible d'imiter leurs vertus : dans ce dernier ouvrage, Cassien est naturellement amené à parler de la liberté et de son rôle dans la vie morale; et c'est alors qu'il se fait le défenseur des opinions semi-pélagiennes. L'opposition de saint Prosper, qui écrivit contre lui, n'empêcha pas l'œuvre de Cassien d'obtenir un grand succès dans les milieux ascétiques: elle ne fut pas seulement résumée et abrégée par saint Eucher de Lyon; elle eut encore l'honneur extraordinaire d'une traduction grecque.

L'autorité de Cassien en Occident devint assez forte pour que, lors des premiers éclats du nestorianisme, l'archidiacre de Rome, Léon, lui demandât une réfutation de l'erreur naissante : le *De incarnatione Domini contra Nestorium*, achevé avant la fin de l'été 430, est le premier ouvrage latin qui expose d'une façon systématique la théologie de l'Incarnation. Rédigé, semble-t-il, avec trop de précipitation, cet écrit ne rencontra pas le succès de ses devanciers.

III. — Les Lériniens.

Non loin du monastère de Marseille, s'élevait celui de Lérins, fondé au début du V^e^ siècle par saint Honorat, qui devint évêque d'Arles en 426. Pendant de longues années, Lérins fut la pépinière des évêques et des écrivains les plus marquants de la Gaule méridionale; ce fut également le centre de l'activité anti-

augustinienne. De là sortirent, pour ne nommer que les personnages les plus importants, saint Eucher de Lyon, frère de saint Honorat et auteur d'écrits ascétiques (*La louange du désert; Le mépris du monde et de la philosophie séculière*) et exégétiques (*Formules de l'intelligence spirituelle, Instructions*), d'un récit de la passion des martyrs d'Agaune, et d'homélies, dont nous possédons peut-être quelques-unes; Salonius de Genève (ou de Vienne), fils de saint Eucher, à qui l'on doit des *Explications mystiques* sur les Proverbes et sur l'Ecclésiaste; saint Hilaire d'Arles, qui a écrit la vie de son prédécesseur saint Honorat, et composé de nombreuses homélies; Valérien de Cimiez dont il reste une vingtaine d'homélies et une lettre aux moines; saint Loup de Troyes, dont la correspondance a presque entièrement disparu, et surtout « l'énigmatique Vincent de Lérins ».

Celui-ci, dont la vie nous est d'ailleurs inconnue, et qui mourut à Lérins avant 450, est l'auteur de deux *Commonitoria* destinés à fixer les règles de l'orthodoxie. Un seul de ces livrets nous a été conservé : c'est un ouvrage très bref, sans grande originalité, puisqu'il s'inspire souvent de Tertullien et de saint Augustin, mais fortement écrit et dont les formules incisives semblent faites pour s'imposer à la mémoire. Peu de livres chrétiens ont obtenu une semblable popularité : très souvent copié, encore plus souvent édité, le *Commonitorium* est un des grands classiques de l'Eglise. Les idées qu'il exprime, sur le développement du dogme en particulier, paraissent avoir reçu droit de cité dans la théologie. Saint Vincent pourtant s'oppose visiblement aux thèses augustiniennes et Prosper dut écrire contre lui : il est remarquable que cette opposition marquée au grand docteur n'a pas nui à son succès.

IV. — Autres écrivains.

Ce n'est pas seulement en Gaule que l'on attaqua les doctrines de saint Augustin. Parmi leurs adversaires les plus ardents prend place le mystérieux auteur du traité connu sous le nom de *Praedestinatus*. Ce traité, après avoir rappelé les hérésies anciennes, dénonce une erreur nouvelle qu'il appelle le prédestinatianisme. L'exposé de cette erreur est fait au long et au large dans un second livre, tandis que le troisième livre de l'ouvrage en donne la réfutation détaillée. On admet généralement que le *Praedestinatus* a été composé à Rome, sous le pontificat du pape Siste III (432-440), et qu'il reflète des opinions alors fréquemment partagées dans la capitale du monde chrétien. Peut-on préciser davantage, et nommer l'auteur du troublant écrit? Dom Morin l'a pensé, tout en maintenant que le second livre a été rédigé par un prédestinatien avéré; et il attribue la rédaction de la préface, du premier et du troisième livre à Arnobe le Jeune.

Il est vrai que cela même ne nous renseigne guère, car nous ignorons à peu près tout de la personnalité d'Arnobe. Tout ce que nous pouvons savoir, c'est qu'il devait être moine et vivre à Rome vers le milieu du v^e^ siècle. Son œuvre littéraire semble avoir été assez étendue. Elle comprend au moins des Commentaires allégoriques sur les psaumes, qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire doctrinale, et des *Expositiunculae in Evangelium* assez banales. Dom Morin veut encore y ranger, en dehors du *Praedestinatus*, un curieux *Conflictus Arnobii catholici cum Serapione Aegyptio*, dialogue destiné à combattre le monophysisme, dans lequel est relevée, de curieuse manière,

l'autorité de saint Augustin, et un *Libellus ad Gregoriam*, qui adresse à une grande dame romaine des conseils de sagesse et de modération. Il est possible que l'héritage littéraire d'Arnobe soit moins considérable que ne le pense Dom Morin. Il reste d'ailleurs intéressant par sa variété et par les lumières qu'il jette sur le monde monastique romain aux environs de 450 : nous pouvons, grâce à lui, mesurer toute la distance parcourue pour les ascètes de la capitale, depuis les jours anciens où saint Jérôme leur reprochait si vivement leur humeur brouilleuse et vagabonde.

Il serait injuste de ranger les papes du Ve siècle parmi les combattants dans la lutte pour ou contre saint Augustin. Leur haute mission les a toujours élevés au-dessus des péripéties à la bataille. Mais il faut s'occuper dès maintenant de leur œuvre littéraire, qui d'ailleurs est étroitement unie à l'ensemble des événements où elle a paru.

Des prédécesseurs de saint Léon, nous ne possédons guère que des lettres : trente-six d'Innocent I; seize de Zozime; neuf de Boniface I, seize de Célestin I, huit de Sixte III. Toutes ces lettres sont des plus importantes pour l'historien. Elles le sont moins pour le littérateur, bien qu'elles soient rédigées, la plupart du temps, en ce style clair et ferme qui caractérise la curie romaine. On se rend compte que déjà se forment les traditions, que l'avenir fortifiera encore, de noblesse, de majesté, de simplicité et que la chancellerie pontificale a ses règles ou du moins est tout près de les avoir. Au milieu des barbares, c'est l'Eglise romaine qui recueille l'héritage de l'empire, y compris le respect de la forme littéraire et le culte de la langue classique.

V. — Saint Léon le Grand.

L'histoire a donné à saint Léon, le successeur de Siste III, le nom de Grand, et nul n'a mieux mérité ce titre que lui. Son pontificat de vingt et un ans (440-461) s'est tout entier écoulé dans les circonstances les plus critiques : l'Eglise orientale troublée par les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, agitée par les revendications du patriarche de Constantinople; l'Eglise d'Occident inquiétée par les survivances du manichéisme et du priscillianisme; et, plus que tout cela, le vieil empire bouleversé de fond en comble, les barbares ravageant sans cesse l'Italie du nord au sud, les hordes d'Atila arrivant aux portes de Rome, la soldatesque de Genséric mettant au pillage la ville éternelle. Il fallait vivre cependant, résoudre les problèmes urgents, rassurer les âmes inquiètes, donner à la doctrine traditionnelle sa forme définitive, que sais-je encore? Saint Léon fit face à toutes les difficultés. Aux dangers les plus menaçants, il ne cessa d'opposer l'imperturbable tranquillité d'une âme vaillante et toujours maîtresse d'elle-même. Son calme fit l'admiration d'Atila; sa fermeté triompha des cruautés de Genséric. Lorsque l'hérésie monophysite s'insinua à travers l'Orient, son intelligence lucide trouva la formule capable d'en rendre inoffensif le venin et d'exprimer la croyance de l'Eglise catholique. Sur le siège de saint Pierre, il apporta la majesté d'un empereur romain. Plus encore que cela : au milieu de tant de ruines, accumulées par les invasions et par la faiblesse même de ceux qui auraient dû en assurer la force, il eut le don de chanter la gloire éternelle de Rome, plus puissante que jamais par le triomphe de son Eglise. Les papes qui l'avaient précédé n'avaient

rien ignoré de l'autorité qu'ils tenaient du Christ et de la succession apostolique : saint Léon fut en quelque sorte leur voix; en leur nom, il cria au monde la puissance du Saint-Siège; et non content de la crier, il l'exerça en toutes circonstances.

Les lettres qui portent son nom ne sont pas toutes son œuvre, et plusieurs d'entre elles ont dû être rédigées par sa chancellerie. La plus importante est adressée à Flavien : c'est le fameux tome dogmatique qui condamna l'hérésie d'Eutychès et qu'approuva le concile de Chalcédoine. Les autres intéressent surtout l'histoire et la théologie.

Les lettrés s'attachent plus volontiers à ses sermons : ce sont généralement des pièces assez courtes, mais leur dessin et leur style ont une remarquable pureté. Qu'il parle de sujets moraux, ou qu'il traite de problèmes dogmatiques, saint Léon s'exprime toujours comme un chef. Des mots précis, des phrases sonores, où l'antithèse sert assez souvent à mettre en relief l'idée fondamentale, un grand souci de la forme, le culte de l'euphonie et des rythmes, telles sont quelques unes des qualités qui recommandent ces homélies au lettré, et qui font de leur collection un des plus remarquables modèles de la prédication chrétienne.

Peut-on attribuer à saint Léon le sacramentaire qui porte son nom? La chose n'est pas sûre, bien que le recueil soit ancien et qu'un certain nombre de ses oraisons rappellent par leur facture les homélies du grand pape. Du moins fallait-il citer ce livre, un des premiers ouvrages liturgiques de l'Eglise romaine, un admirable spécimen de cette langue forte et brève qui est si caractéristique de la prière officielle du catholicisme romain.

A côté de saint Léon, mentionnons encore deux grands évêques italiens qui ont été ses contemporains, et qui ont secondé de leur mieux ses efforts pour la

défense de l'orthodoxie et la prédication de la règle des mœurs : saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, et saint Maxime, évêque de Turin. En dehors d'une lettre à Eutychès, nous ne possédons de Pierre que des homélies, volontairement très courtes, écrites en un style familier, où les antithèses, les proverbes, les phrases a effet ne sont pas rares : ces homélies sont un bon exemple de la prédication populaire au Ve siècle. Ce sont aussi des sermons qu'a laissés saint Maxime de Turin : leurs qualités et leur défauts les rapprochent beaucoup de ceux de Pierre Chrysologue. De ces deux orateurs, les œuvres ont été d'ailleurs assez peu étudiées, et nous n'en possédons pas encore d'édition critique; il est pourtant certain que beaucoup d'apocryphe s'y mêle à l'authentique, et qu'un examen sérieux des collections qui portent leurs noms est une des tâches les plus indispensables de l'érudition : n'a-t-on pas montré tout récemment que plusieurs des homélies attribuées à saint Maxime proviennent en réalité de l'arien Maximin? Pierre et Maxime ont été fort goûtés par leurs contemporains et plus encore par leurs successeurs : le surnom de Chrysologue, attribué à saint Pierre, témoigne assez de la vénération dont était entouré son souvenir. Nous sommes aujourd'hui moins sensibles à leur éloquence, sans grande originalité, qui nous paraît seulement avoir été celle d'évêques zélés, non pas celle de talents supérieurs.

CHAPITRE XII

LES DERNIERS POÈTES DE L'ANTIQUITÉ

I. Poètes Gaulois. — II. Saint Sidoine Apollinaire. — III. Sédulius et Dracontius. — IV. Saint Avit et Ennodius. — V. Fortunat.

TANDIS que les Barbares achevaient d'envahir l'empire romain et que s'écroulaient les dernières ruines de la civilisation antique, de rares poètes essayaient encore de sauver quelque chose de ces ruines et d'oublier les malheurs de leur temps en chantant les louanges de Dieu ou en rappelant les austères devoirs de la vie chrétienne. Presque tous ces derniers poètes du monde latin sont d'origine gauloise, presque tous aussi se bornent à écrire des compositions didactiques, dont ils empruntent les thèmes à la Bible ou à la prédication traditionnelle. Ils appartiennent ainsi à une même famille spirituelle, ou plus exactement encore à un même groupe de la famille chrétienne.

I. — Poètes gaulois.

Sous le titre *S. Paulini epigramma*, nous ont été conservés 110 hexamètres qui sont, en forme dialoguée, une vive satire des mœurs gallo-romaines aux

environs de l'an 400. On identifie volontiers l'auteur de ce fragment écrit en une langue facile et abondante, avec l'évêque Paulin de Béziers, dont la Chronique d'Hydace mentionne une lettre encyclique qui est perdue.

Le manuscrit qui renferme l'*Epigramma* de Paulin, nous donne encore le texte d'un long poème en trois livres, intitulé *Alethia* et attribué à un certain Claudius Marius Victor, *orator massaliensis*. Grâce à Gennadius, nous savons que cet écrivain vivait au Ve siècle et qu'il avait écrit en vers un commentaire de la Genèse jusqu'à la mort d'Abraham. Nous ne possédons pas d'ailleurs ce commentaire en entier, puisque, dans son état actuel, l'*Alethia* se termine à la ruine de Sodome et de Gomorrhe. L'auteur, — il nous l'apprend dans un prologue, — se propose d'instruire et d'édifier la jeunesse : aussi omet-il l'explication d'un certain nombre de récits de l'histoire sainte. Ceux qu'il rapporte sont exprimés en vers de facture classique, tout remplis de réminiscences virgiliennes et autres. Parfois un souffle de véritable poésie traverse l'ouvrage et anime quelques épisodes. Assurément nous avons affaire en Victor à un esprit des plus distingués.

L'évêque Orientius d'Auch est le contemporain de Marius Victor, ayant exercé son ministère durant la première moitié du Ve siècle. Sa vie nous est connue par différents récits que les Bollandistes ont insérés dans les *Acta Sanctorum*. Quant à son œuvre littéraire, elle consiste tout entière en un *Commonitorium*, dont les deux livres doivent enseigner au lecteur « quels moyens nous ouvrent les cieux et mettent le mal en fuite ». Il s'agit donc d'une leçon de morale; et de fait, ce sont presque uniquement les conseils de vie pratique qu'Orientius prodigue à son lecteur, tout le long de ce poème écrit en distiques élégiaques. La convic-

tion n'est pas absente de ce long sermon; elle arrive parfois à soulever l'auteur; mais il se trouve aussi qu'elle demeure impuissante et que nous devions nous contenter de relever, en des vers, toujours corrects d'ailleurs, les multiples réminiscences des classiques qui attestent la solide formation de l'écrivain.

Paulin de Pella est un petit-fils d'Ausone : bien qu'il soit né en Macédoine, il appartient à la Gaule par ses traditions de famille et par sa vie presque entière. Lui-même nous a raconté cette vie extraordinairement agitée, dans un poème qu'il a écrit à l'âge de quatre-vingt-trois ans, et qu'il a intitulé *Eucharisticos*, en actions de grâces pour tous les bienfaits dont il a été comblé par Dieu. De tous ces bienfaits, le plus grand, à n'en pas douter, a été la conservation de sa vie. Car Paulin a traversé les invasions barbares; il a vu les Goths et les Alains piller l'Aquitaine; il a perdu tous ses biens; il a assisté successivement à la mort de sa belle-mère, de sa mère, de sa femme, d'un de ses fils. Ruiné et solitaire, il trouve pourtant la force de louer Dieu, et il le fait en toute simplicité, avec une véritable émotion, malgré quelque recherche de style et un trop grand nombre de réminiscences. L'*Eucharisticos* est un curieux témoignage de cette époque troublée en même temps que la confession d'une très belle âme.

Paulin de Périgueux n'est pas, comme son homonyme de Pella, écrasé par le malheur des temps. Le saint évêque marche plutôt sur les traces de Sulpice Sévère, et quelque soixante-dix ans après lui, se fait de nouveau le panégyriste de saint Martin de Tours. Le long poème en six livres qu'il compose en l'honneur du grand thaumaturge n'est d'ailleurs qu'une adaptation versifiée des deux ouvrages de Sulpice Sévère, la *Vie* et les *Dialogues* et d'un écrit plus récent de l'évêque Perpétuus de Tours sur les derniers miracles du Saint. Quelque temps après avoir achevé

son ouvrage, Paulin le complète par une inscription métrique pour la nouvelle basilique de Tours et par le récit de la guérison merveilleuse d'un de ses petits-fils. Inutile d'ajouter que toute cette poésie n'a rien de bien prenant. Elle est l'œuvre d'un honnête versificateur qui connait son métier et sait appliquer des règles. Il est probable d'ailleurs que Paulin n'a jamais ambitionné d'autre gloire que celle-là.

II. — Saint Sidoine Apollinaire.

Bien plus intéressant que Paulin est Sidoine Apollinaire, né à Lyon en 431 ou 432, mort à Clermont-Ferrand en 498. Lui aussi a une vie singulièrement mouvementée, et rien n'est plus caractéristique des temps barbares que cette existence de grand seigneur gallo-romain, dont tous les usurpateurs recherchent l'appui et qui doit successivement prononcer les panégyriques des empereurs Avitus, Majorien et Anthémius; qui devient préfet de Rome et qui termine sa carrière comme évêque de Clermont en Auvergne après avoir su non sans peine se concilier les bonnes grâces des Wisigoths ariens. Il y a sans doute, en tout cela, beaucoup de palinodies : on ose à peine les juger sévèrement, lorsqu'on songe aux circonstances tragiques qui les ont provoquées. Il faut remarquer d'ailleurs que la vie de Sidoine Apollinaire se divise nettement en deux parties : avant l'épiscopat, il n'est qu'un riche et influent propriétaire, qui consacre ses loisirs à la littérature, et qui n'a pas de plus grande joie que la composition d'une belle lettre ou d'une savant poème : panégyriques impériaux, descriptions de villes ou de châteaux, épithalames, suppliques, remerciements, il excelle dans ces œuvres de circonstances, dont la plupart sont faites pour durer un matin; il soigne son

style, il lisse ses vers, il fait appel à tous les souvenirs de la mythologie classique pour embellir encore ses rédactions. Il est admiré de tous ses contemporains, et il le sait; il a pour correspondants tout ce que le monde romain compte encore de distingué, et dans ses lettres il accumule les hyperboles, il entasse les louanges; il multiplie, pourrait-on dire, les efforts pour éviter la simplicité. Puis vient, très inattendu, l'épiscopat : alors Sidoine Apollinaire renonce presque à la poésie; ses lettres se font plus sérieuses et plus graves; c'est que le temps du badinage est passé, l'évêque se doit tout à ses nouveaux devoirs; et il s'y donne si complètement et si bien que la postérité l'a vénéré comme un saint. Lorsqu'aujourd'hui, nous lisons ses œuvres, vingt-quatre poèmes et neuf livres de lettres, nous y cherchons d'abord un vivant tableau de l'histoire de son temps, et peu de documents sont plus instructifs que ceux-là; nous y cherchons ensuite les restes de la culture latine, toujours vivante au milieu des barbares, et il faut avouer que c'est pour nous une heureuse surprise que de les trouver si nombreux.

Car voici que surgissent parmi les amis de Sidoine des poètes, distingués ou charmants, dont la multitude seule atteste la force de la vieille civilisation en notre terre de France, le rhéteur Victorius, Lampridius de Bordeaux, Léon de Narbonne, Secundinus, Constance de Lyon, l'évêque Auspicius de Toul, d'autres encore; ce ne sont presque pour nous que des noms; encore faut-il les recueillir précieusement, puisque ce sont ceux de poètes chrétiens.

III. — Sedulius et Dracontius.

Si nous quittons un instant la Gaule, nous sommes arrêtés d'abord par Sédulius, qui semble avoir écrit

ses ouvrages entre 425 et 450, mais dont la vie nous est d'ailleurs parfaitement inconnue. Du moins celui-ci est-il un vrai poète, bien qu'il se soit cru obligé de prendre l'Evangile pour guide. Les quatre derniers livres de son *Carmen Paschale* sont consacrés à louer les miracles du Christ, le premier étant une sorte d'introduction faite pour rappeler quelques prodiges de l'Ancien Testament. C'est de saint Matthieu surtout que s'inspire Sédulius; mais il ne néglige pas entièrement les autres évangélistes, et il sait à l'occasion tirer parti des commentaires de saint Ambroise ou de saint Augustin.

Le *Carmen* était adressé à un ami de l'auteur, le prêtre Macédonius. Celui-ci, paraît-il, n'en fut que médiocrement satisfait; et, sur sa demande, Sédulius consentit à traduire son poème en prose : du moins est-ce la meilleure explication que l'on puisse donner de l'*Opus paschale;* et il faut avouer que le résultat d'un tel labeur est loin d'être satisfaisant : la prose de Sédulius est plus obscure, plus embrouillée, plus emphatique, plus pompeuse, que ses vers; l'*Opus* est un amas de périphrases, une accumulation de métaphores, et le mauvais goût s'y déploie avec magnificence.

Deux hymnes achèvent de représenter pour nous l'œuvre de Sédulius : la première, composée de 55 distiques où sont mises en parallèles les promesses de l'Ancien Testament et les réalisations du Nouveau, est un fatigant jeu d'esprit; la seconde au contraire, faite de vingt-trois strophes en dimètres iambiques comprend de vraies beautés, et la liturgie lui a emprunté deux fragments pour les fêtes de Noël et de l'Epiphanie.

Sédulius était sans doute italien de naissance. Dracontius était africain, étant né et ayant vécu à Carthage, pendant la seconde moitié du Vᵉ siècle. Après une brillante carrière, il eut le malheur d'exci-

ter la colère du roi vandale Gonthamond (484-496), qui le fit jeter en prison. Il renonça alors à la poésie mythologique qu'il avait jusqu'alors cultivée avec succès; et, ses épreuves ayant été le point de départ de sérieuses méditations, il rédigea une *Satisfactio*, adressée à Gonthamond, pour lui demander son pardon. Cette prière touchante, qui évoque en termes éloquents la miséricorde divine, n'eut aucune réponse. Sans insister davantage, Dracontius entreprit une nouvelle œuvre, les *Laudes Dei* en trois livres, où il chante la bonté de Dieu à l'égard de l'homme : la Création et l'Incarnation forment le thème des deux premiers livres, qui s'inspirent fortement de la Bible; le troisième livre est rempli d'invitations à la reconnaissance et à l'amour envers un Dieu si bon. C'est surtout dans ce poème que se manifestent les réelles qualités de Dracontius. Sa langue est trop souvent barbare, et sa rythmique laisse à désirer; mais il a de l'élan, de la vigueur, de l'enthousiasme. Ses défauts sont ceux de son temps : il était impossible d'y remédier; ses qualités sont bien à lui et témoignent d'un réel talent.

IV. — Saint Avit et Ennodius.

C'est en Gaule que nous ramènent les derniers poètes de l'époque patristique, Avit de Vienne, Ennodius de Pavie, et Fortunat de Poitiers, tous trois évêques, puisque l'épiscopat est alors le dernier refuge de la civilisation.

Alcimus Ecdicius Avitus, né à Vienne dans le Dauphiné vers 450, fut élu en 490, évêque de sa ville natale, et mourut vers 518. Son rôle fut grand dans l'histoire religieuse de son temps, car il convertit le roi burgonde Sigismond à l'orthodoxie catholique; il com-

battit fortement toutes les hérésies, surtout l'arianisme et l'eutychianisme; il restaura la discipline ecclésiastique; il fit prévaloir l'autorité du pape; il s'intéressa activement à tous les problèmes que posait une époque si fertile en événements surprenants. Il ne tient pas une moins grande place dans l'histoire littéraire, car il fut un fécond écrivain, en vers comme en prose. Ses œuvres en prose comprennent surtout deux livres *Contre l'hérésie d'Eutychès*, les *Dialogues avec le roi Gondebaud;* une centaine de lettres très importantes du point de vue historique, deux homélies sur les Rogations et quelques fragments de sermons. Le style de tous ces ouvrages est assez lâche et la langue en est barbare : douloureux témoignage de la misère des temps. On éprouve une heureuse surprise lorsqu'on aborde les œuvres poétiques de saint Avit, car on y retrouve quelque chose qui rappelle les classiques. D'un côté, c'est la langue parlée, avec toutes ses tares; de l'autre la langue écrite dans les classes cultivées, où l'on s'attache à suivre les grands modèles.

La plus importante de ces œuvres poétiques est intitulée *Libelli de spiritalis historiae gestis*, et se divise en cinq livres : le commencement du monde, le péché originel, la sentence de Dieu, le déluge, le passage de la mer rouge. Comme plusieurs de ses prédécesseurs saint Avit puise son inspiration dans la Bible; mais il ne manque pas d'originalité, et les trois premiers livres surtout, dont le péché originel forme l'idée centrale, renferment beaucoup de développements heureux, Les 666 hexamètres du *Deconsolatoria castitatis laude*. adressés par le poète à sa sœur sont moins intéressants et moins neufs. Beaucoup d'autres poèmes avaient été composés par saint Avit. Lui-même nous apprend qu'il avait songé à en faire le recueil, mais que le sac de Vienne en 500 les lui avait fait perdre presque tous. Ce simple renseignement, jeté en passant dans le

prologue dédicatoire de l'*Histoire spirituelle*, nous en dit long sur les conditions dans lesquelles écrivaient les poètes de ce temps.

Magnus Félix Ennodius n'appartient à la Gaule, où il était né vers 473, que par ses origines, mais il passa en Italie la plus grande partie de sa vie. Après avoir fait ses études à Milan et professé quelque temps la rhétorique, il devint évêque de Pavie vers 513 et mourut en 521. C'est un polygraphe, de la plus étonnante espèce et l'un des derniers représentants de la rhétorique creuse et solennelle. Ses lettres, au nombre de 297, ne sont guère que des exercices scolaires, des *controversiae* sur le modèle antique : précieuses et recherchées, elles ne valent que par l'effort de virtuosité dont elles témoignent. Plus intéressants sont les *opuscules*, parmi lesquels il faut distinguer un éloge, emphatique et exagéré de Théodoric, un *Libellus* contre ceux qui ont eu l'audace d'attaquer le concile (il s'agit du concile romain de 502), une *Vie* de saint Epiphane de Padoue, un de ses prédécesseurs; une *Vie* de saint Antoine de Lérins, un *Eucharisticon de vita sua*, une *Paraenesis didascalica*, qui est une sorte de manuel de rhétorique. Une trentaine de discours, où le profane est étrangement mêlé au sacré, et deux livres de poésies complètent l'œuvre d'Ennodius. Les poésies sont assez variées : on y rencontre quelques hymnes en l'honneur du Christ, des épigrammes qui rappellent quelquefois celles de Martial, des inscriptions pour des églises, des tombeaux, des peintures. Rien de tout cela n'appartient au grand art; ce sont les compositions laborieuses d'un bon élève de rhétorique, qui s'efforce d'imiter les maîtres et de garder leurs traditions malgré la barbarie croissante.

V.— Fortunat.

Ce qui contribue le plus à rendre aimable et sympathique la physionomie de Venantius Honorius Fortunatus, est l'histoire de sa vie errante. Né près de Trévise dans la Haute-Italie, élevé à Ravenne, Fortunat a un jour la chance d'être guéri d'une maladie d'yeux par l'intercession de saint Martin de Tours. Il entreprend alors un pèlerinage de reconnaissance au tombeau de son protecteur. Mais ce pèlerinage n'est pour lui qu'une occasion de voir du pays et de connaître le monde. Il passe, pour se rendre à Tours, par les Alpes juliennes, le Norique, la Rhétie, que sais-je encore? il voit beaucoup de choses le long de sa route et se fait de nombreuses relations; pour gagner sa vie, il chante, comme le feront les troubadours du Moyen-Age; il fait des petits vers aimables, que traversent les dieux de la mythologie; il multiplie les éloges de ses protecteurs; il écrit, chemin faisant, l'épithalame de Brunehaut et de Sigebert, dont il est l'hôte pendant quelque temps. Lorsqu'il a satisfait à sa dévotion, il poursuit sa route jusqu'aux Pyrénées, puis remonte à Poitiers, et là, il rencontre Radegonde. Providentielle rencontre, qui fixe le poète errant. Radegonde s'attache Fortunat qui devient le secrétaire de la pieuse reine; et Fortunat se dévoue à Radegonde, dont il admire la piété et les aumônes. Finalement, le troubadour est ordonné prêtre, et lorsque l'évêque Platon meurt en 597, il est choisi pour lui succéder. A ce moment, Radegonde était morte depuis une dizaine d'années. Fortunat lui-même dut mourir dans les premières années du VII^e siècle.

Il ne mourait pas tout entier, car il laissait après lui beaucoup d'écrits dans lesquels se survit sa personna-

lité charmante. Ce ne sont pas des grandes choses que ces écrits, mais ce sont des choses aimables et faciles qui témoignent d'un rare talent. En prose, il y a surtout des biographies, celles de saint Hilaire de Poitiers, qu'accompagne et que supplémente un *Livre des miracles de saint Hilaire;* de saint Albinus d'Angers, de saint Germain de Paris, de saint Paterne d'Avranches, de saint Marcel de Paris, de saint Séverin de Bordeaux, et surtout de sainte Radegonde, sa fidèle protectrice. Toutes ces *Vies* sont construites sur le modèle classique, et il faut y chercher des éloges, plus que de l'histoire. On y trouve pourtant aussi de l'histoire, ce qui n'est pas à dédaigner, et quelques heureux développements littéraires.

Les œuvres poétiques de Fortunat sont plus variées: ce sont elles surtout qui ont assuré sa gloire. La plus importante par sa longueur est une *Vie de Saint Martin*, qui ne comprend pas moins de 2243 hexamètres, mais ce n'est pas la plus belle, ni la plus intéressante. Après Sulpice Sévère et Paulin de Périgueux, le sujet n'offrait plus que de maigres ressources à un écrivain. Sollicité par Grégoire de Tours de renouveler l'œuvre de ses devanciers, Fortunat accepta la tâche : il ne semble pas y avoir apporté beaucoup d'enthousiasme, puisqu'il ne mit que deux mois pour l'achever.

Les autres pièces sont plus courtes. La plupart sont des vers de circonstance, lettres, élégies, épithalames, consolations, panégyriques, inscriptions, etc..., la menue monnaie d'un poète obligé de gagner sa vie et de satisfaire la vanité d'une clientèle insatiable. Ces riens ne valent que par leur élégance : laissons de côté leur matière, mais la forme en est jolie, et témoigne d'un réel talent. Dans quelques circonstances, la matière elle-même s'élève, et nous avons alors des poèmes dignes de tout éloge : les vers consacrés à la ruine de la Thuringe sont dans ce cas, et bien plus

encore les deux hymnes de la Passion *Vexilla regis prodeunt* et *Pange lingua gloriosi*. Ces deux hymnes sont entrées dans la liturgie : elles y restent comme un témoin de la foi de Fortunat et de son amour pour le Seigneur crucifié.

Fortunat est, en poésie, le dernier représentant de l'art classique : déjà sa langue est pleine de barbarismes, dont il se rendait compte d'ailleurs et qu'il demandait humblement à ses lecteurs de lui pardonner. Sans doute après lui, continuera-t-on à écrire, même à faire des vers, et l'histoire ne connaîtra pas d'interruption brusque, d'arrêt total suivi de recommencement inattendu. Il reste que les successeurs de Fortunat appartiennent décidément au Moyen-Age : nous ne saurions en parler ici.

L'AFRIQUE BARBARE ET BYZANTINE

I. Les temps barbares. — II. Controverses byzantines.

APPELÉS en Afrique par le comte Boniface, les Vandales n'avaient pas tardé à y faire la guerre pour leur propre compte. Dès 439, la plus grande partie de la province romaine était entre leurs mains; quelques années plus tard, ils en achevaient la conquête sans aucun effort. Les Vandales étaient ariens : sous les règnes de Genséric et de Hunéric surtout, ils firent la vie dure aux catholiques. Les persécutions recommençèrent et l'ère des martyrs se rouvrit. La littérature chrétienne se ressent des conditions tragiques de cette période : tandis que les théologiens essaient de démontrer, contre l'arianisme, la vérité de la foi de Nicée, les historiens et les chroniqueurs écrivent le récit des douloureux événements dont ils sont les témoins ou les victimes.

I. — Les temps barbares.

Dans la polémique antiarienne se distinguent de nombreux évêques : saint Eugène de Carthage (480-

505), qui rédigea la profession foi lue à l'assemblée de 484 et une lettre à ses concitoyens pour les encourager à garder la foi catholique, Ceréalis de Castellum, en Maurétanie Césarienne, l'auteur d'un petit écrit contre l'arien Maximin; Antoninus Honoratus de Cirta en Numidie, à qui l'on doit une touchante lettre d'encouragement à Arcadius; Asclépius, Victor de Cartenna, en Maurétanie Césarienne, Voconius de Castellum : de ces derniers, les écrits mentionnés par Gennadius sont aujourd'hui perdus.

Une place à part doit être faite à Vigile de Thapse et à Fulgence de Ruspe, qui sont les deux grands théologiens de cette période troublée. Du premier, Vigile, évêque de Thapse en Byzacène, nous savons seulement qu'il prit part au colloque du 1er février 484; l'ensemble de sa vie nous est inconnu, et la liste de ses œuvres reste indéterminée. Un livre *Contre l'arien Maribadus*, un autre *Contre l'arien Palladius* sont perdus. Le Dialogue contre les ariens, les Sabelliens et les Photiniens et les cinq livres *Contre Eutychès* sont certainement authentiques. Par contre, les autres écrits qu'on lui attribue parfois, en particulier les douze livres *Sur la Trinité*, ne semblent pas l'avoir eu pour auteur.

Fulgence de Ruspe nous est mieux connu que Vigile, et son rôle est plus considérable. Sa vie agitée est caractéristique des temps où elle s'écoule. Fait, à ce qu'il semble, pour la solitude, pour le calme, pour l'étude et pour la prière, Fulgence est sans cesse bousculé et mis en face des plus redoutables problèmes que puisse avoir à résoudre un homme d'action. Né en 468 à Télepte en Byzacène, il sent de bonne heure naître et se développer en lui le goût de l'ascétisme; il pratique la vie monastique en Afrique au milieu des pires difficultés, tantôt persécuté par les ariens, tantôt inquiété par les Maures; il essaie en

vain de passer en Egypte; revenu en Afrique après un pèlerinage à Rome, il y fonde un monastère, où l'on ne tarde pas à venir le chercher pour en faire l'évêque de Ruspe. Le voilà dès lors placé malgré lui en évidence. Bien qu'exilé très vite en Sardaigne, sa science et ses talents le désignent pour être le porte-parole de ses collègues. Il multiplie les écrits, non seulement contre l'arianisme, mais aussi contre le pélagianisme et le semi-pélagianisme, contre les Eutychiens : tous les problèmes théologiques qui se posent de son temps l'intéressent; il est le grand homme de l'Occident, l'oracle écouté de l'Eglise catholique. Rappelé une première fois d'exil en 515, il rentre définitivement à Ruspe en 523. Pendant dix ans encore, il gouverne sa petite Eglise, et édifie ses fidèles du spectacle de sa vie austère, tout en continuant à répandre ses écrits non seulement dans toute l'Afrique, mais à Rome et dans l'Occident entier.

De ses ouvrages, beaucoup, les plus importants peut-être, se rapportent à la controverse arienne. En 515, il avait été provoqué par le roi Trasamond à répondre à certaines difficultés soulevées par les ariens : les trois livres *Contre Arianos* et l'écrit *A Trasamond roi des Vandales* gardent le souvenir de cette discussion. Un ouvrage *Contre Pinta* et un *Commonitorium* sur l'Esprit Saint, qui sont perdus, appartenaient à la même période de la vie de Fulgence. Plus tardifs semblent être les livres *Sur la Trinité* au notaire Félix, *Contre le discours de l'arien Fastidiosus*, *Sur l'incarnation du Fils de Dieu*, *Contre l'arien Fabien*.

D'autres ouvrages étudient le problème de la grâce, qui, depuis les temps déjà anciens de saint Augustin, n'avait pas cessé de passionner les esprits. Fulgence s'y montre le disciple fidèle du grand docteur; et c'est pour défendre ses théories qu'il compose deux

livres *Sur la rémission des péchés*, trois livres à *Maxime*, sept livres *Contre Fauste;* puis, après son retour en Afrique, trois livres *Sur la vérité de la prédestination et de la grâce divine*, et une *Lettre encyclique* à Jean et à Vénérius.

Enfin, tandis qu'il est en Sardaigne, les moines scythes l'interrogent sur l'Incarnation : c'est pour leur répondre qu'il écrit l'important traité *Sur l'incarnation et la grâce*, mais on voit bien, en lisant cet ouvrage, qu'à vrai dire le problème posé par les Orientaux, — il s'agit surtout de la formule célèbre : *Unus de Trinitate passus est in carne* — ne le passionne pas, et qu'il profite de l'occasion pour exposer une fois de plus ses idées sur la grâce.

Un petit ouvrage *Sur la foi*, des lettres et des discours achèvent de caractériser l'activité de saint Fulgence. De son temps, l'évêque de Ruspe a joui d'une incomparable renommée, et les siècles suivants ont consacré cette réputation. Nous sommes aujourd'hui tentés d'être plus sévères pour cet esprit méthodique, pour cette intelligence claire, mais sans profondeur, pour ce style correct et ferme, mais dépourvu d'éclat. Gardons-nous pourtant de porter un jugement trop dur sur ce contemporain des rois Vandales. En réalité, Fulgence dépasse de loin les autres évêques africains de son temps : il est digne de l'admiration que lui a vouée son biographe, Fulgence Ferrand.

A celui-ci, qui devint diacre de Carthage en 523, nous devons, outre cette vie de saint Fulgence de Ruspe, quelques lettres et surtout la *Breviatio canonum*, qui en 232 titres, puisés aux conciles d'Afrique et aux principaux conciles grecs, rappelle les règles de la législation ecclésiastique, et qui est un des premiers essais connus de codification canonique.

Tandis que Vigile de Thapse multipliait contre l'arianisme victorieux les apologies de la foi catho-

lique, un autre évêque africain, Victor de Vite en Byzacène se faisait l'historien de la persécution, dont il était lui-même l'une des victimes. Son ouvrage, *Histoire de la persécution de la province africaine aux temps de Genséric et d'Hunéric rois des Vandales*, raconte en trois livres les malheurs de l'Eglise d'Afrique, entre 429 et 484. Le premier livre, qui couvre le règne de Genséric jusqu'à 477, est composé d'après des sources étrangères. Pour les deux suivants, Victor a été un témoin oculaire, bien plus encore un acteur, dans les atrocités qu'il relate. Il dit ce qu'il a vu, ce qu'il a souffert, ce qu'ont enduré avec lui ses diocésains, ses frères; et il apporte, pour faire ce récit, une rare intensité d'émotions. Il a encore les yeux pleins des horribles spectacles auxquels il a assisté; dans ses oreilles ne cessent de retentir les cris de joie des persécuteurs, les gémissements des victimes. Son ouvrage, infiniment précieux comme témoignage historique, est aussi remarquable du point de vue littéraire. Victor possède à un rare degré le don de la narration : malgré sa langue trop souvent barbare, et peut-être en partie à cause d'elle, il se dégage de tout son récit une extraordinaire vigueur.

II. — Controverses byzantines.

Déjà pendant les derniers temps de l'occupation vandale, les évêques africains avaient été amenés, nous l'avons dit, à donner leur avis dans les questions soulevées par les théologiens orientaux. Lorsque, en 533, l'Afrique, reconquise par Bélisaire, fut redevenue une province de l'empire byzantin, ses évêques durent naturellement s'occuper d'une manière bien plus active encore de tous ces problèmes. A ce moment,

Justinien occupait le trône impérial, et il consacrait à la théologie tous les instants de liberté qu'il pouvait arracher à la politique. Il ne craignait pas de donner de la besogne aux conciles; et il se trouva que d'ordinaire les Africains prirent âprement parti contre ses élucubrations, et même, parfois, contre les décisions des synodes qu'il avait convoqués.

On s'en aperçut surtout au cours de la querelle des Trois-Chapitres, provoquée par la mise en accusation des œuvres de Théodore de Mopsueste, de Théodoret de Cyr et d'Ibas. Dès 546, Fulgence Ferrand le biographe de saint Fulgence de Ruspe, avait donné aux diacres romains Anatole et Pélage une consultation contraire à la condamnation que projetait Justinien. En même temps que lui, un théologien puissant, Facundus, évêque d'Hermiane en Byzacène, qui se trouvait alors à Constantinople, écrivait une œuvre considérable en douze livres *Pour la défense des Trois Chapitres*. Celui-ci ne devait pas désarmer : bien longtemps après la condamnation de 553, il exposa encore ses idées dans un *Livre contre le scolastique Mocianus* et dans une *Lettre sur la foi catholique dans la défense des Trois Chapitres*.

Aux côtés de Facundus d'Hermiane prirent place d'autres africains : l'évêque Pontianus, auteur d'une *Lettre à Justinien*; Verecundus de Junca, à qui nous devons des *Extraits des Actes du concile de Chalcédoine* destinés à empêcher la condamnation des Trois-Chapîtres, et en outre neuf livres de *Commentaires sur les cantiques ecclésiastiques*, et même un petit poème en 212 hexamètres, pleins d'incorrections, *Sur la satisfaction de la pénitence;* le diacre Libératus, qui rédigea entre 560 et 570, un intéressant *Breviarium causae nestorianorum et entychianorum*, qui résume l'histoire des deux grandes hérésies orientales entre 428 et 553.

D'autres, bien que mêlés plus ou moins étroitement à l'affaire des Trois Chapitres, n'ont pas cru devoir laisser d'ouvrages sur la question. Tel est Primasius d'Hadrumète, qui, avec quelques-uns de ses collègues, fut mandé par l'empereur à Constantinople pour rendre compte de l'attitude de l'épiscopat africain. Primasius était un exégète de renom : on a de lui un *Commentaire sur l'Apocalypse*, fort peu original d'ailleurs, et dont Tyconius et saint Augustin fournissent la plus grande partie. On lui a souvent attribué encore un *Commentaire sur les Epitres de saint Paul*, qui n'est décidément pas son œuvre.

Junilius était, bien que laïque, un ami de Primasius : ce fut à sa demande qu'il rédigea ses *Instituta regularia divinae legis*, petit manuel d'introduction à l'étude de la Bible, dans lequel sont reprises les idées exégétiques de Théodore de Mopsueste : en ce temps où Théodore était l'objet des condamnations de Constantinople, c'était une petite habileté de défendre ses thèses sans même le nommer.

La chronique, qui avait toujours obtenu grand succès parmi les Africains, continue, elle aussi, à être cultivée sous la domination byzantine : son dernier représentant est Victor de Tunnuna, qui fut une victime du ressentiment de Justinien et mourut dans un cloître à Constantinople : il avait rédigé une vaste *Chronique*, depuis le commencement du monde jusqu'à 566. Seule, la dernière partie de cet ouvrage nous est parvenue : elle va de 444 à 566 et fournit d'importants renseignements sur l'histoire de l'Eglise d'Afrique.

Tous ceux que nous venons de nommer ne sont pas de très grands écrivains. Pour les juger avec équité, il faut se souvenir des circonstances troublées où ils ont vécu : ni la domination vandale, ni le gouvernement byzantin n'offraient des conditions favorables au développement ou même à la conservation de la

culture latine en Afrique; et c'est merveille que, dans un tel milieu, aient encore pu naître des hommes comme saint Fulgence de Ruspe ou Victor de Vite. Les œuvres de ces deux évêques surtout, mais aussi, il faut le dire, celles de leurs contemporains, constituent un admirable témoignage de la vitalité de la civilisation romaine en Afrique.

CHAPITRE XIV

L'ITALIE

I. Ecrivains secondaires.— II. Boèce.— III. Cassiodore. — IV. Saint Grégoire le Grand.

MALGRÉ les ruines causées par les invasions barbares, l'Italie reste la terre privilégiée de la civilisation antique. Les papes et les évêques gardent fidèlement les traditions de la vieille langue latine. Peu d'entre eux sans doute, sont de grands écrivains, mais presque tous s'expriment encore avec une rare correction. Au VI^e^ siècle, deux hommes surtout élèvent très haut le flambeau : le laïque Boèce et le moine Cassiodore. L'un et l'autre appartiennent aux plus anciennes, aux plus nobles familles de Rome, et, suivant jusqu'au bout l'exemple de leurs ancêtres, ils occupent les postes les plus importants de l'administration au service de l'état. L'un et l'autre aussi sont profondément chrétiens : le lustre qu'ils jettent sur leur siècle appartient aussi à l'Eglise, dont ils sont la gloire. Enfin, aux dernières heures de l'antiquité, à l'aube du Moyen Age, le pape saint Grégoire résume en quelque sorte dans sa personne toute l'histoire qui s'achève et annonce celle qui vient : il clôt magnifiquement la longue série des grands docteurs de l'Eglise latine.

I. — Écrivains secondaires.

On peut passer rapidement sur les premiers écrivains italiens du V^e^ siècle et sur les premiers auteurs du VI^e^. La plupart d'entre eux n'ont ni une personnalité accentuée, ni une valeur très considérable. Voici d'abord la longue série des papes qui se succèdent depuis saint Hilaire jusqu'à saint Grégoire : de la plupart d'entre eux, nous possédons des lettres, importantes pour l'histoire, assez indifférentes à la littérature. Le seul nom de saint Gélase (492-496) est à retenir ici; car au cours de son trop bref pontificat, Gélase sut déployer une merveilleuse activité pour mettre fin au schisme qui séparait alors l'Eglise latine de l'Eglise grecque : quatre traités se rapportent à cette affaire : les *Gesta de nomine Acacii*, le *De damnatione nominum Petri et Acacii*, le *De duabus naturis in Christo* et le *Tomus de anathematis vinculo*. Un traité *Contre l'hérésie pélagienne*, un autre *Contre le sénateur Andromaque* et les autres romains qui voulaient célébrer les Lupercales selon l'ancien usage, montrent assez que Gélase ne s'occupait pas uniquement du schisme d'Acace et s'intéressait grandement aux affaires d'Occident. Le décret sur les livres à recevoir et à rejeter n'est pas plus de lui que le *Sacramentaire gélasien* : le fait qu'on a pu lui attribuer ces deux ouvrages capitaux, l'un pour la discipline, l'autre pour la liturgie, témoigne éloquemment du souvenir laissé par ce grand pape.

Ce fut peu de temps après la mort de Gélase que furent compilées à Rome les premières recensions du *Liber Pontificalis*, dans lequel le public chrétien put apprendre l'histoire des anciens papes. Déjà sous le pontificat de Libère, nous l'avons vu, avait été mis en

circulation un catalogue des papes qui indiquait la durée de leurs pontificats et donnait sur chacun d'eux quelques renseignements plus ou moins précis. Au début du VI^e siècle, ce catalogue, continué et complété de diverses manières, existait toujours. Ce fut un document de ce genre que des contemporains du pape Hormisdas prirent pour base d'un nouveau travail : une des premières rédactions, favorable à l'antipape Laurent, a presque entièrement disparu. Une autre, écrite dans un esprit tout opposé nous a été conservée : malheureusement c'est l'œuvre d'une personne « peu qualifiée pour faire de l'histoire sérieuse. Jusqu'à la fin du V^e siècle, c'est un mélange bizarre de renseignements puisés à bonne source, de légendes et de fantaisies diverses. A partir de la vie de Symmaque, le contemporain se révèle par un notable progrès dans l'exactitude; mais l'auteur est un clerc de condition inférieure : il nous présente les choses comme les pouvait voir un homme du peuple. » Ce livre n'en eut pas moins très grand succès : le *Liber Pontificalis* reste un document capital pour l'historien de l'Eglise romaine.

Cependant, un savant homme, originaire de la province de Scythie, comme Cassien, vivait alors à Rome et honorait le monde chrétien par ses travaux de chronologie et de droit canonique. Il s'appelait Denys, et par humilité prenait le surnom de Petit. L'un de ses premiers soins fut de faire connaître aux Latins la législation des conciles grecs : pour cela il publia un recueil où se trouvaient réunis les canons dits apostoliques, puis ceux de Nicée, d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, de Laodicée, de Constantinople, de Sardique et les canons des conciles d'Afrique; ce recueil, publié au temps de Symmaque, fut très apprécié : Denys dut en donner deux éditions successives. Une troisième édition, préparée sous Hormisdas, ne com-

prenait plus que les canons grecs, à l'exclusion des canons des apôtres. En même temps que les décisions des conciles, Denys groupa en un volume les lettres des papes depuis saint Sirice jusqu'à Anastase : cette collection de *Décrétales* ne comprend que trente-neuf lettres; c'est assez dire qu'elle est fort incomplète.

A ses travaux canoniques, Denys ajouta des recherches de chronologie. Depuis des siècles, on serait tenté d'écrire depuis les origines du christianisme, la fixation de la date de Pâques était l'objet de discussions sans cesse renouvelées entre les différentes Eglises. Les divers essais pour constituer un cycle pascal qui fût universellement approuvé n'avaient rencontré aucun succès. Denys reprit l'étude du problème, et proposa à l'Eglise romaine d'adopter le comput alexandrin avec le cycle de dix-neuf ans. En même temps, il substitua à l'ère de Rome, ou à l'ère de Dioclétien, qui étaient alors usuelles, une ère nouvelle dont le point de départ devait être l'Incarnation du Verbe. Cette ère est encore actuellement employée, bien que Denys ait commis une erreur d'au moins quatre ans pour dater l'Annonciation.

La chronologie et l'histoire intéressaient bien d'autres personnes encore que Denys le Petit et que les rédacteurs du *Liber Pontificalis*. C'est ainsi que le diacre romain Jean écrivait à Sénaire aux environs de 500, une lettre importante pour l'histoire de la liturgie baptismale. Un peu plus tard, l'abbé Eugippius rédigeait la vie de saint Séverin, l'apôtre du Norique et publiait des *Extraits* des œuvres de saint Augustin, qui étaient appelés à une grande diffusion. Vers 535, l'Illyrien Marcellinus Comes publiait une *Chronique* pour les événements compris entre 379 et 534. Une quinzaine d'années plus tard, l'historien Jordanès composait un résumé de l'histoire universelle, et abrégeait le livre de Cassiodore *Sur les ori-*

gines et les actes des Gètes. Entre 581 et 593, Marius de Lausanne poursuivait la *Chronique* de Prosper jusqu'en 581. Tous ces travaux, et il y en eut sans doute beaucoup d'autres, offrent de précieux témoignages de la curiosité intellectuelle de ce triste VI^e^ siècle.

Les âmes soucieuses de perfection continuaient cependant à se retirer dans des monastères : elles y étaient d'autant plus excitées que l'illustre abbé du Mont Cassin, saint Benoît de Nursie, venait de rédiger vers 529 sa *Règle* qui est un véritable modèle de sagesse et de prudence, et attirait à lui les multitudes. Sans aucune prétention littéraire, cette règle bénédictine est un monument de la langue et de l'autorité romaine : on y retrouve toutes les fortes qualités de l'ancienne race qui avait si longtemps commandé au monde. Par elle allait se perpétuer à travers les âges la même maîtrise souveraine sur les cœurs et sur les volontés.

II. — Boèce.

Comme saint Benoît, bien que par d'autres voies, Anicius Manlius Torquatus Severinus Boethius fait revivre les meilleures qualités de Rome. Il appartenait à l'illustre famille des *Anicii*, qui avait déjà donné à l'Eglise saint Paulin de Nole. Né vers 480, il s'élève rapidement au comble des honneurs : il est consul en 510; en 522, il voit ses deux fils, encore tout jeunes, parvenir à la même dignité. Le roi Théodoric le comble de ses faveurs. Puis, brusquement, la fortune se détourne de lui. Accusé de haute trahison, il est jeté en prison, et finit par y mourir dans les tourments entre 524 et 526.

Sa destinée tragique ne le prend d'ailleurs pas au dépourvu, car de bonne heure Boèce a nourri son esprit aux plus pures sources de la philosophie. Platon et

Aristote n'ont plus de secrets pour lui, et il a formé le vaste projet d'en traduire en latin les œuvres complètes. La soudaineté de sa mort l'a empêché de réaliser ce dessein. Du moins a-t-il pu traduire quelques traités de logique et publier un certain nombre de commentaires : le commentaire du *De interpretatione*, et ceux de l'*Isagoge* de Porphyre sont les plus remarquables : c'est par eux que le Moyen Age a appris à connaître la logique aristotélicienne.

Pourtant ce qui a fait la célébrité de Boèce, ce ne sont pas ces ouvrages de pure logique ; c'est le livre émouvant qu'il a écrit dans sa prison *Sur la consolation de la philosophie*. Peu d'écrits anciens ont exercé une influence plus profonde que celui-là ; et il en est peu qui soient plus intimement prenants. Mélangé de prose et de vers, cet admirable dialogue entre l'auteur et la philosophie pose dans toute leur acuité les grands problèmes de la souffrance du juste, de la Providence, du Souverain Bien. Problèmes vieux comme le monde ; ils sont ici renouvelés, grâce aux circonstances précises qu'ils évoquent, car celui qui s'inquiète est le puissant ministre d'hier, le martyr de demain. A ses questions anxieuses, la philosophie répond par des conseils de paix, de calme, de force, qui rappellent les plus purs enseignements de la sagesse antique. On s'est précisément étonné qu'elle ne rappelle rien autre, et l'on a parfois douté du christianisme de Boèce : comment l'auteur de *La consolation* s'est-il contenté de la philosophie, lorsqu'il avait la foi ? En réalité, la question ne doit pas être posée sous cette forme ; car il y a des difficultés que la raison soulève et qu'elle doit aussi résoudre : le problème du mal est de celles-là ; et le croyant ne s'interdit pas de penser du fait qu'il a la foi. Boèce en prison fait songer à Socrate. Ajoutons qu'il est un Socrate chrétien ; et si nous voulions des preuves de sa religion, nous les trouverions dans quelques

opuscules théologiques *Sur la Trinité*, *Contre Nestorius*, etc., dont Cassiodore atteste l'authenticité.

III. — Cassiodore.

Nous venons d'écrire le nom de Cassiodore : c'est celui d'un contemporain, d'un ami, d'un parent de Boèce, bien que l'on puisse difficilement rencontrer deux caractères plus opposés que les leurs. Boèce est un spéculatif, qui ne rêve que philosophie. Cassiodore est un homme pratique, dont les meilleurs efforts tendent à la conservation de la culture ancienne au milieu du monde barbare.

Magnus Aurelius Cassiodorus Senator appartient, comme Boèce, à une des premières familles de Rome; et, comme lui encore, il fait partie des conseils de Théodoric. Mais, plus heureux que lui, il garde la faveur du roi : pendant quarante ans, il poursuit sans inquiétude une ascension ininterrompue vers les honneurs. Puis, parvenu au seuil de la vieillesse, il abandonne la carrière, il renonce au monde et se retire, en 560, au monastère de Vivarium qu'il vient de fonder dans un de ses domaines. Ce faisant, il poursuit un double dessein : le premier lui est commun avec tous les moines : il s'agit pour lui de faire son salut; mais le second lui est personnel et révèle des préoccupations étrangement intellectuelles : Cassiodore en effet rêve de se consacrer et ses moines avec lui, à l'étude, à la copie des manuscrits, à la création d'une bibliothèque. Il devine, pourrait-on croire, la menace d'anéantissement qui pèse sur les trésors de l'antiquité, si personne ne s'occupe de les sauver, et il veut être celui-là.

Dès avant sa retraite, Cassiodore a beaucoup écrit, mais ce ne sont que des ouvrages profanes : une *Chro-*

nique universelle, depuis la création du monde jusqu'à l'année 519; vague compilation où entre beaucoup de saint Jérôme et de saint Prosper; une *Histoire des Goths en douze livres* que nous ne connaissons que par le résumé de Jordanès; douze livres de *Variae* (*epistolae*) publiés entre 534 et 538; ce sont les rescrits officiels adressés par Cassiodore au nom de Théodoric et de ses successeurs ou en son nom propre; et ces documents de chancellerie, au nombre de plus de 400, offrent un intérêt historique considérable; enfin un petit traité *Sur l'âme*, sans grande originalité.

C'est surtout lorsqu'il est à Vivarium que Cassiodore se livre au travail. Il fait traduire, par un de ses amis Epiphane le Scolastique, les trois histoires de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, et des trois il compose une unique *Histoire tripartite*. Il rédige, d'après saint Augustin, des *Enarrationes in psalmos;* il commente les Actes des apôtres, les Epîtres et l'Apocalypse; il préside un vaste atelier de traduction, d'où sortent en particulier des versions latines de Clément d'Alexandrie (*Adumbrationes in epistolas canonicas*), d'Origène (homélies sur Esdras), de Didyme (*In epistolas canonicas enarratio*), de saint Jean Chrysostome (homélies sur l'épître aux Hébreux), de documents relatifs au concile de Chalcédoine, etc. Mais son grand ouvrage, celui qui lui mérite la reconnaissance des travailleurs, c'est avant tout les *Institutions des Lettres divines et profanes*. Le premier livre de cet ouvrage est consacré à l'étude de la Bible. Lire les livres saints, c'est bien, mais les comprendre c'est mieux, et Cassiodore s'efforce d'expliquer à ses moines comment ils doivent s'y prendre pour parvenir à l'intelligence des Ecritures; il leur rappelle en particulier que les sciences profanes sont indispensables et que, sans leur aide, on risque fort d'être à tout instant arrêté par d'insolubles difficultés. En même temps, il les encourage à multi-

plier les copies des livres saints, et leur donne de sages conseils touchant les qualités de ce travail. Dans le second livre, beaucoup plus court, l'auteur parle des sept arts libéraux, grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, musique, géométrie et astronomie, dont il rappelle l'objet et les méthodes, d'après les théoriciens de l'antiquité.

Les *Institutions* de Cassiodore sont en quelque sorte le testament spirituel de la culture ancienne. Elles organisent, dans la mesure du possible, la transmission du legs précieux de la littérature d'autrefois. Avant de se laisser envahir par la barbarie, le vieux monde se ménage un refuge dans les cloîtres, où du moins les bibliothèques monastiques conserveront ce qu'il a écrit de meilleur. Il serait vain de faire des *Institutions* un chef-d'œuvre; il le serait plus encore de diminuer leur signification et leur influence.

IV. — Saint Grégoire le Grand.

Après Cassiodore, un seul écrivain nous reste à signaler en Italie, mais il est très grand, car c'est le pape saint Grégoire. Grégoire est né à Rome, de vieille famille romaine vers 540. Il commença, lui aussi, par suivre la carrière administrative; mais, au bout d'un certain temps, il fut gagné, comme tant d'autres, par le désir de la vie parfaite; il vendit ses biens, fonda sept monastères et se retira dans l'un d'eux, sur le Mont Cælius. Il n'y resta guère : les papes eurent tôt fait de l'y découvrir et de l'employer. Diacre régionnaire sous Benoît Ier, apocrisiaire à Constantinople sous Pélage II, il fut choisi en 590 pour succéder à ce dernier. Alors commença cette admirable période d'activité féconde et incessante qui fait du pontificat de saint Grégoire

l'un des plus grands dans l'histoire de l'Eglise : par lui la foi est maintenue contre les hérésies et les schismes, la discipline est restaurée, la liturgie et le chant sacré sont réorganisés, les pauvres sont mieux secourus, les domaines de l'Eglise sont administrés avec équité et prudence; l'Angleterre est évangélisée, les prétentions du patriarche de Constantinople sont réprimées; et sur le monde chrétien tout entier resplendit l'éclat de la papauté. Lorsqu'il meurt, le 12 mars 604, il laisse après lui une œuvre, dont les siècles suivants éprouveront sans peine la solidité.

On a justement dit que le propre du génie de Grégoire, c'est le bon sens pratique qui lui fait garder en tout l'exacte mesure et lui suggère en chaque occurrence le meilleur parti à suivre. Ce romain possède héréditairement l'art de gouverner les hommes, de demander à chacun tout ce qu'il peut donner, de n'exiger de personne plus que ses forces ne sauraient rendre. Lorsqu'en face du patriarche de Constantinople qui fait sonner bien haut ses prétentions à l'œcuménicité, il prend pour lui le titre de serviteur des serviteurs de Dieu, il découvre la profonde humilité de son âme et l'idée religieuse qu'il se fait de sa mission; il agit aussi en parfait connaisseur des hommes, bien assuré d'obtenir davantage par sa modestie que le patriarche par son arrogance. Ses œuvres écrites dénotent les mêmes qualités : de la précision, de la modération, du calme, et une rectitude de jugement, une sûreté d'appréciation, une maîtrise de soi qui n'appartiennent qu'aux grands conducteurs d'hommes.

Il est surprenant que dans une existence si pleine, saint Grégoire ait trouvé le temps d'écrire. Il l'a fait cependant, et il a laissé de nombreux ouvrages. De tous, le plus important, le plus intéressant, c'est sa correspondance. Elle comprend plus de huit cents lettres qui se répartissent sur l'ensemble de son pontificat

et nous font prendre part à toutes les préoccupations de sa vie quotidienne. Grâce à elles, nous connaissons par le menu les multiples tâches d'un pape vraiment digne de ce nom. Seule debout au milieu des ruines, l'Eglise s'efforce à la fois de conserver tout ce qui peut encore l'être, et de conquérir les peuples nouveaux qui s'emparent de l'Europe. Aux moindres détails de cette œuvre immense, Grégoire apporte une attention inlassable. Ses lettres longtemps conservées par la chancellerie romaine ont été maintes fois copiées : c'est une collection adressée à Charlemagne par le pape Hadrien Ier qui nous en a transmis la partie la plus importante.

Le *Commentaire sur Job*, commencé par saint Grégoire du temps qu'il était apocrisiaire à Constantinople, mais terminé seulement après 590, comprend trente-cinq livres. C'est une œuvre considérable, où le texte de l'Ecriture sert de point de départ à une longue série de réflexions morales. De fait, ce commentaire est plus connu sous le nom de *Morales*, que lui a valu son enseignement de l'éthique chrétienne.

De la prédication de saint Grégoire, nous avons quelques spécimens dans les quarante homélies sur les Evangiles et les vingt-deux homélies sur Ezéchiel. Tous ces sermons sont remarquables par leur simplicité, leur allure familière. L'orateur parle à son peuple non pour l'étonner, mais pour l'édifier; il s'inspire beaucoup de ses devanciers, surtout de saint Ambroise et de saint Augustin, mais il n'en garde pas moins d'originalité dans le ton qu'il emploie. Plusieurs fragments des homélies sur l'Evangile ont été introduits dans la liturgie : par eux, l'éloquence pastorale des siècles chrétiens a été largement influencée.

Deux ouvrages d'ascétisme ont encore été plus lus que les sermons : le *Livre de la règle pastorale* et les *Dialogues*. Le *Pastoral* s'adresse surtout au clergé, car

il expose les devoirs de l'évêque. Il est en quelque sorte l'équivalent latin du traité de saint Jean Chrysostome sur le sacerdoce. Ses quatre livres étudient successivement les conditions dans lesquelles on doit accepter la charge pastorale, les vertus et les œuvres que doit pratiquer le pasteur, l'enseignement qu'il doit distribuer par sa parole et par son exemple, enfin la perpétuelle vigilance qu'il doit apporter sur soi-même par l'examen de conscience. Cet écrit n'a pas cessé d'être proposé aux clercs comme le meilleur guide de leur vie morale. Traduit en grec par le patriarche d'Antioche Anastase II, en anglo-saxon par le roi Alfred, recommandé par de nombreux conciles, il a tenu une place considérable dans la formation du clergé médiéval.

Les *Dialogues* sont faits pour l'édification du peuple. Grégoire y raconte les miracles accomplis de son temps en Italie par l'intercession des saints, et tout particulièrement de saint Benoît, à qui est consacré un livre entier. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans cet ouvrage, de la naïveté du narrateur qui rapporte sans sourciller les faits les plus extraordinaires, ou de la crédulité du public auquel il destine ces récits. Les *Dialogues* n'ont aucune prétention critique : ce sont des anecdotes, racontées telles quelles avec la plus exquise bonhomie. Comme ses contemporains, saint Grégoire devait y ajouter foi; mais il ne va jamais au fond des choses, et cela même fait le charme de l'ouvrage qui a enchanté de nombreuses générations chrétiennes, et qui continue à édifier ses lecteurs.

Il semble bien que la liturgie et le chant ecclésiastique ont été, de la part de saint Grégoire, l'objet d'une attentive révision, mais il est difficile de déterminer la place exacte qui lui revient dans la composition du *Sacramentaire grégorien*. L'ouvrage qui porte ce titre dérive d'un exemplaire envoyé par le pape Hadrien Ier à Charlemagne entre 784 et 791, et il est vraisemblable

que cet exemplaire avait, depuis le règne de saint Grégoire, subi un certain nombre de modifications.

Aux œuvres de saint Grégoire, il ne faut pas demander le souci de la forme. Le latin que parle et qu'écrit ce grand pape est tel qu'on peut l'attendre d'une époque où le vieux monde s'écroule. Il est encore correct, et rappelle, en gros, celui des classiques. Mais il est simple, familier, et les mots nouveaux non plus que les tournures barbares ne sauraient s'y compter. Pourquoi d'ailleurs Grégoire aurait-il cherché à faire une œuvre d'art? Il vivait — et tout son temps avec lui — dans la hantise de la fin du monde : « Voici, disait-il à ses auditeurs, que le monde se dessèche sur lui-même; partout la mort, partout le deuil, partout la désolation... La fin des choses temporelles montre quel néant est ce qui a pu passer; la chute des êtres indique qu'ils n'étaient que passagers lors même qu'ils semblaient éternels. » Le monde pourtant dure encore, et l'on continue à lire les œuvres du grand pape qui assistait avec une si entière fermeté à la dissolution de l'antique univers.

LA GAULE ET L'ESPAGNE

I. Théologiens et polémistes. — II. Saint Grégoire de Tours. — III. Les Espagnols. — IV. Saint Isidore de Séville.

COMME en Afrique, comme en Italie, comme partout, l'irrémédiable décadence se précipite en Gaule à partir de la seconde moitié du Vᵉ siècle. Fauste de Riez et Salvien de Marseille sont encore d'honorables écrivains, qui emploient sans efforts une langue correcte. Saint Grégoire de Tours avoue lui-même qu'il n'a aucune pratique des lettres, qu'il prend souvent les masculins pour les féminins et inversement, qu'il n'emploie pas comme il convient les prépositions et qu'en écrivant il se fait l'effet d'un bœuf qui veut jouer à la palestre. De ce point de départ à ce terme d'arrivée, nous avons à franchir le chemin.

I. — Théologiens et polémistes.

Fauste de Riez était breton d'origine, mais c'est à Lérins qu'il avait fait ses études, et c'est là qu'on vint le chercher vers 452 pour faire de lui un évêque de Riez. Sa haute vertu et sa science théologique lui

valurent rapidement d'être considéré comme une autorité de premier rang par ses contemporains; elles lui méritèrent aussi d'être envoyé en exil par le roi arien Eurich vers 478. Après la mort d'Eurich, il put cependant rentrer dans son diocèse et y mourir.

Gennadius nous a laissé un catalogue assez complet des œuvres de Fauste; mais il est assez difficile d'y reconnaître tous les livres que nous possédons sous le nom de l'évêque de Riez. Parmi ceux-ci, les traités *Sur le Saint Esprit*, *Sur la grâce*, *Sur la raison de la foi* sont sûrement authentiques. Quelques lettres et quelques discours complètent l'héritage littéraire de Fauste. Il est possible d'ailleurs que l'on retrouve encore d'autres discours de lui dans des collections apocryphes ou anonymes. Ce que nous connaissons nous permet du moins de discerner un évêque dévoué, un théologien trop incliné vers le semi-pélagianisme et aussi vers la croyance à la corporéité des anges et des âmes, un écrivain sans chaleur mais non sans élégance.

De ses contemporains, Léonce d'Arles et Ruricius de Limoges, nous n'avons que des lettres. De Claudien Mamert, poète de Vienne, nous est parvenu un curieux traité *De statu animae*, dirigé contre Fauste lui-même et destiné à prouver que les âmes sont bien des créatures spirituelles.

Salvien de Marseille, né, semble-t-il, dans la région de Cologne, vers la fin du IV^e^ siècle, se laissa comme tant d'autres attirer par la réputation des moines de Lérins et de Marseille. Ce fut dans cette dernière ville qu'il acheva, vers 480, une vie longue et honorée. Salvien était pourtant un esprit faux, incapable de conserver la mesure, et dont les thèses absolues gardent quelque chose de choquant. Ne soutient-il pas, sous prétexte d'écrire *Contre l'avarice*, que tous les chrétiens sont obligés de léguer leurs biens à l'Eglise s'ils veulent obtenir le pardon de leurs fautes? et surtout,

dans *Le Gouvernement de Dieu*, n'oppose-t-il pas constamment la haute vertu des Barbares aux vices et aux crimes des Romains qui ont mérité, pour leurs turpitudes, d'être privés de l'empire du monde? Comme saint Augustin et comme Orose, Salvien veut expliquer les invasions et la chute de Rome, comme eux, il veut justifier la Providence, mais tandis que ses devanciers gardaient au cœur l'amour de la *Romania*, il n'a d'admiration que pour les envahisseurs. C'est une position nouvelle: l'outrance avec laquelle elle est défendue en cache mal la faiblesse. Du moins Salvien n'est-il pas dépourvu d'éloquence; et les arguments qu'il déploie en faveur de son paradoxe lui valent l'estime des lettrés.

A plusieurs reprises, nous avons rencontré le nom de Gennadius de Marseille : à lui en effet nous devons le meilleur de notre science sur les écrivains chrétiens du Ve siècle. De sa vie nous ne connaissons d'ailleurs aucun détail, et ses ouvrages sont perdus à l'exception d'un petit livret *Sur les dogmes ecclésiastiques*, qui est peut-être la conclusion d'un écrit plus important sur les hérésies, et surtout d'un catalogue *Des hommes illustres*, qui est une continuation du livre de saint Jérôme. De tels catalogues n'ont aucune valeur littéraire. Mais les renseignements qu'ils donnent les rendent indispensables. Malgré ses ignorances ou ses erreurs. Gennadius est notre guide le plus sûr à travers la littérature du Ve siècle.

Saint Césaire d'Arles est, pendant la première moitié du VIe siècle, le représentant le plus en vue de l'épiscopat gaulois. Né à Chalon-sur-Saône vers 470, moine à Lérins vingt ans plus tard, il devient évêque d'Arles en 503, et pendant quarante ans, il enseigne et dirige toute la Gaule chrétienne. Il s'intéresse aux questions doctrinales et fait condamner le semi-pélagianisme par le second concile d'Orange en 529; mais

il se préoccupe bien davantage de morale et de discipline, et c'est surtout comme prédicateur qu'il est resté célèbre. Afin d'aider les prêtres du ministère, il faisait composer des recueils de sermons à leur usage : les homélies de saint Augustin y cotoyaient les siennes propres, sans aucune marque d'origine, car l'essentiel était de permettre aux plus ignorants de prêcher de manière utile. Ce fait explique que la plupart des sermons de saint Césaire nous sont parvenus anonymes, ou sous le nom de saint Augustin, ou sous d'autres noms encore. La critique en est des plus compliquée, et les beaux travaux de Dom Morin n'ont pas encore achevé le déblaiement du terrain. Tel que nous le connaissons déjà, saint Césaire est un type admirable de prédicateur populaire : il parle brièvement, et dans la langue familière, à son peuple, il explique les grandeurs de la vie chrétienne avec une bonhomie souriante qui n'exclut pas l'austérité : ses homélies sont un précieux témoin sur la vie chrétienne dans la Gaule méridionale du VI^e^ siècle.

En dehors de ces discours, nous possédons de saint Césaire quelques lettres, quelques petits écrits sur la grâce et surtout deux règles monastiques, l'une pour les hommes et l'autre pour les vierges. En ce temps là, on se préoccupait beaucoup d'établir des règles à l'usage des couvents : Aurélien d'Arles et Ferréol d'Uzès devaient, peu après saint Césaire, écrire des compositions analogues. Un traité de Julien Pomère *Sur la vie contemplative* est également destiné aux âmes soucieuses de perfection.

II. — Saint Grégoire de Tours.

Saint Césaire achevait à Arles sa vie chargée d'œuvres quand naquit à Clermont, en Auvergne, le 30 no-

vembre 538, celui qui devait être Grégoire de Tours. Son éducation, dirigée par un évêque et un prêtre, fut essentiellement cléricale : elle le familiarisa davantage avec la Bible et avec les écrivains chrétiens qu'avec les auteurs profanes. Durant toute sa vie, Grégoire éprouva les effets d'une pareille culture : il ne put être et ne fut en effet qu'un écrivain barbare, brouillé avec les règles les plus élémentaires de la syntaxe, incapable de donner aux mots leur signification originelle; mais comme il avait un esprit remarquablement doué, il racheta ces défauts de forme par de merveilleuses qualités de narrateur, qui font de ses ouvrages de véritables tableaux.

Il devint évêque de Tours en 573 : la charge était d'autant plus lourde que Tours était à cette époque le centre religieux de la Gaule et que tous les regards se tournaient d'instinct vers celui qui était à la tête de cette illustre Eglise. Grégoire ne reçut pas sans trembler la succession de saint Martin; et lorsqu'il l'eût acceptée, il se montra digne de sa mission. Pendant une vingtaine d'années, il fut un évêque dévoué aux intérêts de son diocèse et à ceux de toute l'Eglise catholique : qu'il s'agît de tenir tête aux prétentions de Chilpéric, ou de pratiquer la charité à l'égard des pauvres, de rétablir la discipline plus ou moins déchue ou de convertir les païens, Grégoire ne fut inférieur à aucune des tâches qui se proposaient à lui. Lorsqu'il mourut, le 7 novembre 593 ou 594, il laissait la réputation d'un saint : l'Eglise a consacré cette réputation.

Malgré ses immenses travaux apostoliques, Grégoire avait trouvé le temps de beaucoup écrire : un livre *Sur le psautier* dont il ne reste que des fragments; un livre *Sur le cours des étoiles* qui fixe, d'après le lever des principales constellations, l'ordre de offices et des lectures ecclésiastiques; deux livres sur les miracles de saint André et de saint Thomas; une traduction de

la Passion des sept dormants d'Ephèse, et surtout sept livres de *Miracles* et dix livres d'*Histoire des Francs*.

Les sept livres des *Miracles* forment une collection beaucoup plutôt qu'un ouvrage unique. En tête figure le livre *In gloria martyrum*, consacré aux miracles du Seigneur, des apôtres et des martyrs gaulois; puis viennent le livre sur les miracles de saint Julien de Brioude, les quatre livres sur les miracles de saint Martin; le livre de la vie des Pères, qui, en vingt chapitres, raconte l'histoire de vingt-trois saints de la Gaule, et qui, après avoir été publié à part du recueil primitif, a fini par y être ajouté; enfin le livre *In gloria confessorum* fait pendant au premier et termine la collection. Tous ces récits abondent en renseignements sur la dévotion et la piété populaires au VI^e^ siècle : Grégoire raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu dire, sans songer à en faire la critique; il rapporte imperturbablement les récits des plus extraordinaires, et il est manifeste que, le plus souvent, il partage la foi naïve de ses lecteurs : c'est à peine si, de temps à autre, un demi-sourire laisse entrevoir que peut-être il n'est pas aussi crédule qu'il le semblait. Il s'intéresse surtout aux saints de la Gaule, à ceux dont il a personnellement visité les tombeaux : ce ne sont pas toujours ceux que nous connaissons le mieux aujourd'hui; l'évocation par le pieux évêque de tant de gloires ignorées n'en a que plus de charme.

Le grand ouvrage de saint Grégoire de Tours, celui qui assure sa gloire, reste cependant l'*Histoire des Francs*. L'auteur commence son récit aux origines de l'humanité; il se contente d'ailleurs, pour toute cette première partie, d'un résumé chronologique jusqu'à la mort de saint Martin. Les livres suivants sont de plus en plus détaillés, à mesure qu'ils abordent le récit des faits dont l'auteur a été le contemporain et

dont il a eu la connaissance directe. C'est surtout à partir du livre cinquième que Grégoire entre ainsi dans les détails les plus minutieux et les plus personnels : son histoire prend alors les proportions et les allures de Mémoires. Le bon évêque se laisse aller à peindre les personnages qu'il a connus, à avouer ses sympathies et ses antipathies, à donner aux événements les dimensions qu'ils ne méritent que par rapport à lui-même ou à son Eglise. Il ne fait aucun effort pour raisonner et pour comprendre. Il narre, sans hâte, et en s'arrêtant longuement aux endroits les plus beaux. Son *Histoire* est le guide indispensable des érudits, qui ne disposent d'aucun autre ouvrage contemporain et qui s'efforcent tant bien que mal d'en faire la critique. Elle est surtout le livre de prédilection de ceux qui aiment les beaux récits.

III. — Les Espagnols.

L'Espagne était venue assez tard au christianisme; isolée par sa situation géographique à l'extrémité de la république chrétienne, elle n'avait jamais tenu une place importante ni dans l'histoire de l'Eglise, malgré Ossius de Cordoue, ni dans celle de la littérature chrétienne, malgré Prudence. Les invasions barbares la confinèrent encore dans son isolement, d'autant plus qu'elles se firent durement sentir. Il était impossible aux envahisseurs d'aller plus loin. L'Espagne devint le dernier champ de bataille ou se heurtèrent Alains, Suèves, Vandales, Goths, Bagaudes, Hérules, et il fallut bien longtemps avant qu'un équilibre relatif se rétablît en ce malheureux pays. De telles conditions n'étaient rien moins que favorables au développement des lettres; et il n'est pas surprenant que peu de noms d'écrivains méritent de survivre à l'oubli.

Parmi les plus intéressants figurent les chroniqueurs : Hydace, évêque d'Aquae Flaviae en Galice, est l'auteur d'une *Chronique* qui continue celle de saint Jérôme et va de 379 à 468 : à dater de 427, elle constitue l'une des sources les plus précieuses de l'histoire de l'Eglise d'Espagne. Un siècle plus tard, Jean de Biclar rédigea une suite à la *Chronique* de Victor de Tunnunum pour la période 567-590 : ces annales elles aussi sont riches en informations.

L'exégèse n'est guère représentée que par Apringius de Béja, qui a écrit un Commentaire perdu sur l'Apocalypse, et par Juste d'Urgel, l'auteur d'une explication allégorique du Cantique des Cantiques. De la théologie relèvent les noms de Turribius d'Astorga qui joua un rôle dans la controverse priscillianiste, de Sévère de Malaga qui combattit l'arianisme, de Justinien de Valence qui écrivit un *Livre de réponses à Rustique*, de Licinien de Carthagène qui enseignait la corporéité des anges, d'Eutrope de Valence, ardent zélateur de la vie monastique. Tout cela, on le voit, ne mène pas très loin.

Plus connu, et plus digne de l'être, est Martin de Braga, l'une des plus curieuses physionomies d'une époque troublée entre toutes. Martin était né en Pannonie; il avait vécu en Palestine, où il avait embrassé la vie monastique; et finalement il était arrivé en Galice : d'abord abbé de monastère, puis évêque de Dumio, il devint en 572 archevêque de Braga et joua un rôle de premier plan dans la conversion des Suèves. C'était un homme extraordinairement instruit pour son temps; parmi les profanes, Sénèque était son auteur préféré; il l'imita de son mieux, et ne réussit pas trop mal dans cette imitation. Ses livres *Formula vitae honestae*, *De ira*, *Pro repellanda iactantia*, *De superbia*, *Exhortatio humilitatis*, se ressentent fort de son contact prolongé avec le moraliste païen, bien

que les plus louables efforts soient accomplis pour en christianiser la doctrine.

Nous nous intéressons davantage au livre *Sur la conversion des paysans*, qui est autrement personnel, et qui est rempli de renseignements curieux sur l'état religieux et moral des habitants des campagnes. C'est une sorte de manuel pour la visite pastorale des évêques : Martin l'a rédigé à la demande de l'un d'eux, Polémius d'Astorga, et il y a indiqué les moyens qui lui semblent les plus pratiques pour combattre l'idolâtrie. Par là même, il nous fait connaître l'emprise qu'exerçait encore le paganisme sur les paysans d'Espagne, tant de siècles après la naissance du christianisme. A l'évêque de Braga, nous devons encore une lettre *Sur la triple immersion*, un écrit *Sur la fête de Pâques*, un recueil de canons conciliaires et une traduction d'apophtegmes des Pères. Tout cela dénote une activité intellectuelle peu commune.

IV. — Saint Isidore de Séville.

Cependant la gloire de Martin est éclipsée, et de beaucoup, par celle de saint Isidore de Séville, qui est avec Boèce, Cassiodore et saint Grégoire le Grand, un des principaux initiateurs du Moyen-Age. Isidore était le fils d'un certain Séverianus, et le frère de Léandre qui fut son prédécesseur sur le siège épiscopal de Séville. Léandre lui-même était fort instruit, comme en témoignent une *Homélie* sur le triomphe de l'Eglise dans la conversion des Goths et un *Opuscule* à sa sœur Florentina sur l'institution des vierges et le mépris du monde. Mais Isidore l'était incomparablement davantage. Il avait tout lu, tout retenu, tout noté. Il était une sorte d'encyclopédie vivante, et en sa personne se concentraient pour ainsi dire toutes les con-

naissances de l'antiquité. Il rêva un jour de faire partager sa science à ses contemporains, et il rédigea, en vingt livres, un immense ouvrage auquel il donna le nom d'*Etymologie* ou *Origines*. Le seule énumération des titres de ces vingt livres a quelque chose d'effarant : grammaire; rhétorique et dialectique; les quatre disciplines mathématiques, (arithmétique, géométrie, musique, astronomie), médecine; les lois et les temps (avec une chronique universelle jusqu'à 627); les livres et les offices ecclésiastiques; Dieu, les anges, et les hommes; l'Eglise et les sectes diverses; langues, nations, royaumes, armées, citoyens, parentés, étymologies (*vocum certarum alphabetum*); l'homme et les monstres; les animaux; le monde et ses parties; la terre et ses parties; maisons et champs; pierres et métaux; agriculture; guerre et jeux; marine, maisons et vêtements; provisions de bouche, instruments et outils. Ne cherchons pas à deviner les raisons qui ont présidé à cette distribution des matières : nous ne les trouverions probablement pas. Mieux vaut admirer la sérénité avec laquelle Isidore se propose de traiter tant de sujets divers et plus encore la merveille de sa réussite. Car il ne faut pas hésiter à déclarer que les *Etymologies* sont une œuvre réussie. Sans doute, nous ne devons pas les juger d'après nos idées modernes. La place que tient, dans ce recueil, la science de l'étymologie — et quelle science! — nous étonne. Bien d'autres choses encore provoquent la même surprise. Mais il y a là tant d'érudition, tant d'expérience, et, pourquoi ne pas l'ajouter, tant de bonne foi, que nous devons nous incliner. Le Moyen-Age l'a fait avant nous. Les *Etymologies* ont été, pendant des siècles, l'indispensable manuel des travailleurs et des artistes. Copiées, étudiées, résumées à maintes reprises, il est difficile de préciser tout ce que leur doit l'humanité occidentale.

Ce vaste ouvrage, dont Isidore s'occupa pendant de longues années, et auquel il n'eut pas le temps de mettre la dernière main, n'est pas le seul produit de cet esprit encyclopédique. Deux livres des *Différences* deux livres de *Synonymes*, un traité *De la nature des choses*, un traité *De l'ordre des créatures* témoignent encore de l'immensité de ses lectures et de son insatiable curiosité.

Une *Chronique*, qui va jusqu'à l'année 615; une *Histoire des rois goths, vandales et suèves;* un *De viris illustribus*, qui en trente-trois chapitres continue celui de Gennadius, sont la contribution d'Isidore au travail historique. A l'explication de l'Ecriture Sainte se rapportent plusieurs écrits : *De la naissance et de la mort des Pères qui sont loués dans l'Ecriture; Des allégories de l'Ecriture Sainte; Des nombres que l'on rencontre dans les Saintes Ecritures; Introductions aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; Questions sur l'Ancien et le Nouveau Testament; Explications des mystères cachés.* La théologie proprement dite peut réclamer une démonstration de la foi catholique contre les Juifs, d'après l'Ancien et le Nouveau Testament et trois livres de *Sentences*, extraites de saint Augustin et de saint Grégoire. De la liturgie ressortit le *De ecclesiasticis officiis*, un des ouvrages les plus intéressants d'Isidore, à cause des renseignements qu'il contient sur l'ancienne liturgie de l'Eglise d'Espagne. Enfin à l'ascétisme appartient une *Règle* par les moines en vingt-quatre chapitres.

Il est inutile d'ajouter que tout n'est pas d'égale valeur dans une production aussi étendue. Saint Isidore a beaucoup copié ses devanciers, et il l'a fait sans grand discernement. Il a pris son bien où il l'a trouvé, et il ne s'est guère soucié d'en éprouver la solidité. Mais il était bon que l'antiquité ne s'achevât pas sans avoir trouvé quelqu'un qui se crût de taille à en résu-

mer toutes les leçons : l'évêque de Séville a été cet homme. La clarté, on serait même tenté d'écrire l'élégance simple de son style n'est pas sans charme. A son latin se mêlent beaucoup de mots nouveaux, beaucoup de termes étrangers; mais dans l'ensemble sa langue reste correcte, plus qu'on n'aurait pu le craindre.

Ce fut en 636 que saint Isidore quitta ce monde, après une vie pleine de labeurs. Moins de vingt ans après sa mort, en 653, le huitième concile de Tolède rendait solennellement hommage à sa mémoire et le proclamait « l'excellent docteur de notre siècle, le plus récent ornement de l'Eglise catholique, le dernier dans l'ordre des temps, mais non le moindre par la valeur de la doctrine, et, pour mieux dire, le plus savant en cette fin des siècles ». Le monde a vécu plus longtemps que ne le pensaient les Pères de Tolède, et il a remis à sa vraie place saint Isidore de Séville : cette place est encore belle, puisqu'elle est celle de l'initiateur du Moyen-Age.

BIBLIOGRAPHIE DE LA TROISIÈME PÉRIODE

M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, Munich, 1911.

M. ROGER, *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris, 1905.

L. VALENTIN, *Saint Prosper d'Aquitaine*, Paris, 1900.

O. ABEL, *Studien zu dem gallischen Presbyter Joh. Cassianus*, Munich, 1904.

J. LAUGIER, *Cassien et sa doctrine de la grâce*, Lyon, 1908.

F. BRUNETIERE et P. DE LABRIOLLE, *Saint Vincent de Lérins*, Paris, 1906.

H. KOCH, *Vincenz von Lerins und Gennadius, ein Beitrag zur Literatur geschichte des Semipelagianismus*, Leipzig, 1919.

G. MORIN, *Arnobe le jeune*, dans *Etudes, textes, découvertes*, t. I, Paris, 1913, p. 309-439.

A. RÉGNIER, *Saint Léon le Grand*, Paris, 1910.

G. BOEHMER, *Petrus Chrysologus, Erzbischof von Ravenna, als Prediger*, Paderborn, 1919.

St. GAMBER, *Un rhéteur chrétien au Ve siècle, Claudius Marius Victor*, Marseille, 1884.

— *Le livre de la Genèse dans la poésie latine au Ve siècle*, Paris, 1899.

L. BELLANGER, *Le poème d'Orientius*, Paris, 1903.

I. HUEMER, *De Sedulii poetae vita et scriptis commentatio*, Vienne, 1878.

DEVOGEL, *Etude sur la latinité et le style de Paulin de Pella*, Bruxelles, 1898.

H. GOELZER, *Le latin de saint Avit*, Paris, 1909.

A. DUBOIS, *La latinité d'Ennodius*, Paris, 1903.

P. ALLARD, *Saint Sidoine Apollinaire*, Paris, 1910.

CH. NISARD, *Le poète Fortunat*, Paris, 1890.

A. MENEGHETTI, *La latinita di Venantio Fortunato*, Turin, 1917.

F. DAGIANTI, *Studio sintattico delle opere di V. Fortunato*, Veroli, 1921.

CH. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.

G. FICKER, *Studien zur Vigilius von Thapsus*, Leipzig, 1897.

J. NESTLER, *Die Latiintät des Fulgentius*, Leipzig, 1905-1906.

J.-M. VERSANNE, *Denys le Petit et le droit canonique dans l'Eglise latine au VIe siècle*, Villefranche, 1913.

A. BAUDRILLART, *Saint Séverin apôtre du Norique*, Paris, 1908.

L. DUCHESNE, *Le liber Pontificalis*, Paris, 1886-1892.

A. DUFOURCQ, *Etude sur les Gesta martyrum romains*, Paris, 1900-1910.

I. HERWEGEN, *Der hl. Benedikt, ein Charakterbild*, 2e édit., Dusseldorf 1919.

B. LINDERBAUER, *S. Benedicti regula monachorum*, Metten, 1922.

G. MINASI, *M. A. Cassiodoro Senatore*, Naples, 1895.

A. HILDEBRAND, *Boethius und seine Stellung zum Christentum*, Ratisbonne, 1885.

H. F. STEWART, *Boethius*, Edimbourg, 1891.

F. KLINGNER, *De Boethii Consolatione philosophiae*, Berlin, 1921.

F. A. DUDDEN, *Gregory the Great*, Londres, 1905.

P. BATIFFOL, *Saint Grégoire le Grand*, Paris, 1928.

H. KOCH, *Der hl. Faustus, Bischof von Riez*, Stuttgart, 1895.

A. MALNORY, *Saint Césaire évêque d'Arles*, Paris, 1894.

P. LEJAY, *Le rôle théologique de Césaire d'Arles*, Paris, 1906.

R. DE LA BROISE, *Mamerti Claudiani vita eiusque doctrina de animo hominis*, Paris, 1890.
M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890.
H. LECLERCQ, *L'Espagne chrétienne*, Paris, 1906.
H. SCHWARZ, *Observationes criticae in Isidori Hipsalensis Origines*, Hirschberg, 1895.
C. H. BEESON, *Isidor-Studien*, Munich, 1913.

CONCLUSION

Avec Boèce, Cassiodore et saint Grégoire le Grand en Italie, Venance Fortunat et saint Grégoire de Tours en France, saint Isidore de Séville en Espagne, s'achève pour le monde occidental, une grande époque de vie intellectuelle. A ce moment, il y a longtemps que l'empire romain, épuisé par sa propre faiblesse autant que ruiné par les invasions barbares, a achevé sa longue agonie; mais son esprit, sa langue, sa civilisation, lui ont survécu pendant près de deux siècles. Aux environs de l'an 600, cela même finit de mourir, et les témoins de ces années tragiques s'en rendent compte, qui annoncent l'imminence du grand jugement et de la consommation des choses. Ils ne prévoient pas sans doute qu'un monde nouveau sortira du chaos; mais ils s'effrayent de ce chaos, dans lequel ils voient disparaître quelques-uns des trésors où ils se sont le plus attachés.

L'œuvre, dont ils sont les derniers survivants, a été grande et belle. Que l'on mesure seulement le chemin parcouru par la littérature chrétienne de langue latine, depuis les jours anciens, où vers le milieu du IIe siècle, d'humbles croyants inconnus s'essayaient timidement à traduire des Livres saints en langue vulgaire! L'Eglise alors parlait encore le grec etre gardait toujours vers l'Orient comme vers son berceau; ses chefs eux-mêmes, les évêques de Rome, se montraient fidèles à l'hellénisme. Ce n'est que vers la fin de ce même siècle que

l'Occident chrétien prend pleine conscience de lui-même et donne naissance à ses premiers écrivains. Par une heureuse fortune, ceux-ci sont des lettrés, formés aux meilleures écoles de l'Afrique romaine, profondément imbus de la culture classique; et par surcroît, la Providence les a doués, bien qu'à des degrés divers, d'un véritable talent. Tandis que, jusqu'au IVe siècle, l'Eglise grecque n'a pour ainsi dire que des écrivains d'occasion, qui ignorent l'art du style encore plus qu'ils le méprisent, l'Eglise latine trouve en Tertullien, en Minucius Félix, en saint Cyprien, en Novatien, plus tard en Arnobe et en Lactance, des hommes qui ont appris à parler, à composer, et qui savent toute la force que donne à un argument une phrase bien construite ou un mot exactement placé. Quelques-uns d'entre eux sont de véritables rhéteurs : ils dépassent cependant leurs émules des écoles païennes parce que leur foi les inspire et les empêche de se contenter de creuses harmonies. Les autres, surtout Tertullien et saint Cyprien, méritent d'être placés au rang des maîtres : le premier plus ardent, plus outrancier, plus éloquent; le second plus calme, plus maître de lui, plus classique. L'*Apologétique* de Tertullien, les *Lettres* de saint Cyprien, peuvent être comparées sans aucun danger aux plus beaux ouvrages de la littérature profane : elles l'emportent de beaucoup sur tous les écrits contemporains et rejoignent ceux des meilleurs auteurs.

Lorsque l'édit de Milan vient enfin sceller la paix entre l'Eglise et l'empire romain, la littérature latine chrétienne a déjà une grande tradition derrière elle. Elle peut se contenter de suivre les modèles du IIIe siècle. Quelques-uns, parmi ceux qui, vers la fin du IVe siècle, la représentent le mieux, posent résolument le problème de l'utilisation des auteurs profanes; et saint Jérôme, tout au moins le jour de son fameux

songe le résout par une condamnation sans appel. Mais les autres, tel saint Augustin, dans le *De doctrina christiana*, sont moins sévères; et saint Jérôme lui-même continue pratiquement à relire Cicéron. Tous ont d'ailleurs commencé par faire leurs études aux meilleures écoles : saint Jérôme a été l'élève de Donat, saint Paulin de Nole a suivi les leçons d'Ausone. On n'oublie pas facilement de pareils maîtres; et lorsqu'on doit commencer à écrire soi-même, les réminiscences classiques affluent à la mémoire; plus encore, on sait manier sa langue et s'exprimer en un style élégant et châtié. La légende du latin barbare des Pères de l'Eglise a fait son temps. De nombreuses et patientes études sur les vocalaires et le style de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin, et de beaucoup d'autres ont montré à ceux qui n'étaient pas capables de le sentir que tous ces écrivains sont restés fidèles aux traditions classiques, et que, en tenant compte des circonstances, ils se présentent comme les héritiers et les continuateurs des grands prosateurs ou des grands poètes de la Rome républicaine et impériale.

Aux temps barbares, cette conclusion s'impose avec plus d'évidence encore. Au milieu des ruines accumulées par les invasions, l'Eglise est la seule puissance qui reste debout, elle cristallise en quelque sorte toutes les aspirations et tous les souvenirs, tous les orgueils et toutes les gloires de Rome. La vieille aristocratie, si longtemps rebelle au christianisme, celle qui à la fin du IV^e^ siècle, par la bouche de Symmaque, réclamait encore le rétablissement de l'autel de la Victoire dans la salle des séances du Sénat, a fini par se convertir, et c'est dans l'Eglise qu'elle retrouve le meilleur de ce qui a fait la grandeur de Rome. Qu'elle se mette au service des rois barbares, toujours heureux de profiter de son expérience, ou qu'elle se dévoue à l'Eglise en acceptant les charges de plus en plus lourdes de l'épis-

copat, et même du pontificat suprême, elle poursuit le même idéal qui a été celui de ses ancêtres; seulement cet idéal est annobli et purifié par la vertu du christianisme. Boèce, Cassiodore, saint Grégoire le Grand, saint Avit de Vienne, saint Sidoine Apollinaire de Clermont, saint Grégoire de Tours sont les représentants des plus illustres de ces anciennes familles qui perpétuent longuement les traditions; et ces traditions ne sont pas seulement celles du gouvernement, ce sont aussi celles de la civilisation, de la formation littéraire, du soin de la langue et de la phrase. Par la force des choses, ces derniers écrivains de Rome subissent profondément les influences barbares; le latin qu'ils parlent ressemble de moins en moins à celui de Cicéron mais ils s'en rendent compte et ils en souffrent. Les uns, les plus instruits, luttent de leur mieux contre la décadence; mais leurs efforts sont trop manifestes, et l'on sent la rhétorique prendre la place de la véritable émotion. Les autres acceptent en gémissant leur impuissance et se résignent, comme saint Grégoire de Tours, à employer la langue de leurs contemporains : ceux-ci sont encore les sages; car en consentant à se dégager du passé, ils préparent l'avenir.

Lorsqu'elle s'achève, la littérature patristique latine a constitué un merveilleux patrimoine de grandes œuvres. Moins spéculative, moins théologique que la littérature patristique grecque, elle est aussi plus largement humaine. Les problèmes qu'elle a posés et résolus ne sont pas ceux — si complexes toujours et si mystérieux — de la Trinité ou de l'Incarnation, mais ceux de la grâce divine dans ses rapports avec l'activité humaine. De Tertullien à Boèce, de saint Cyprien à saint Grégoire le Grand, elle a toujours cherché les règles de la vie chrétienne. Chaque auteur les a formulées à sa manière : Tertullien est un rigoriste qui répugne aux solutions moyennes et formule hardiment

l'option entre tout ou rien. Saint Cyprien, qui doit à son caractère épiscopal un plus juste sentiment des besoins des âmes, accepte les faillis à la pénitence; saint Ambroise essaie d'adapter les devoirs de la morale stoïcienne, qui sont aussi ceux des honnêtes gens, aux exigences nouvelles du christianisme; saint Augustin, tout pénétré par l'importance de l'action divine et par la gravité du péché, est le docteur de la grâce : il met en relief, avec une force inégalée, le rôle tenu par Dieu dans chacune de nos existences; Boèce cherche ses consolations dans la philosophie; saint Grégoire le Grand prêche à ses fidèles la sagesse, la modération, le calme, en présence même des cataclysmes qui annoncent la fin du vieux monde. Chacun, avec son tempérament personnel, selon ses préférences et ses affinités, selon aussi les circonstances dans lesquelles il vit, développe les maximes du Sauveur et s'efforce de conduire les âmes à la perfection.

De tant d'efforts résulte la constitution d'une morale qui est celle de l'Eglise latine tout entière. On a rejeté les exagérations de Tertullien, et, dans une certaine mesure, quelques-unes des thèses trop absolues de saint Augustin. Le christianisme n'a jamais voulu renier la liberté humaine, ni obliger ses fidèles à vivre en marge de la société civile. Inversement, on a condamné les erreurs d'Helvidius et de Jovinien qui cherchaient à rabaisser la virginité, et plus encore celle de Pélage qui rendait stérile et vain le secours de Dieu. l'Eglise a toujours cru au mérite supérieur du renoncement et à l'indispensable nécessité de la grâce. Sa sagesse est modérée; elle est humaine, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre, comme un idéal, la conquête du royaume des cieux.

Ce n'est pas seulement une morale que nous avons héritée des écrivains chrétiens de langue latine. C'est aussi toute notre manière de penser, de parler, et

d'écrire. L'influence littéraire des Pères a été considérable dans le monde occidental. Le haut moyen-âge a presque uniquement vécu des derniers d'entre eux. Boèce, Cassiodore, saint Grégoire, saint Isidore de Séville, ont été pendant des siècles presque les seuls éducateurs des nations qui se formaient sur les débris de l'empire romain. Lorsqu'on ne lisait plus, ou pour ainsi dire plus, Cicéron et Virgile, on lisait et on copiait les *Etymologies*, les *Dialogues*, les *Consolations*, les *Institutions*. On imitait ces livres, on les compilait, on les résumait; on y trouvait même les motifs préférés de l'art religieux, et l'on a peine à croire que les sculpteurs du XII^e^ et du XIII^e^ siècle doivent tant à saint Isidore et à saint Grégoire.

La Renaissance, qui a remis en honneur les auteurs païens, déjà retrouvés d'ailleurs et cultivés par les grands siècles du Moyen Age, a rendu ses fils injustes pour les écrivains chrétiens. On en est venu à oublier tout ce qu'on leur devait, tant de mots qu'ils ont créés, tant de formules heureuses qu'ils ont introduites; tant de manières de penser et de sentir dont ils sont les auteurs. On n'a plus voulu reconnaître que nos langues modernes et tout notre génie ont été façonnés par eux. Il semble qu'aujourd'hui nous sommes un peu plus justes à leur égard que nos devanciers, et que nous nous rendons un compte plus exact de la place qu'ils tiennent dans l'histoire de la pensée chrétienne et de la civilisation occidentale. On voudrait que ce petit livre, où l'on a essayé de parler d'eux avec reconnaissance, aidât ses lecteurs à les mieux connaître et à les mieux aimer.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

On n'indiquera ici que les ouvrages essentiels, en réservant des indications un peu plus détaillées pour les bibliographies qui suivent l'étude de chaque période. Encore ne faudra-t-il chercher ici que les titres des ouvrages courants et facilement accessibles à un lecteur français.

I. ÉDITIONS DE TEXTES

La plupart des ouvrages, dont l'ensemble constitue la littérature latine chrétienne sont réunis dans J.-P. MIGNE, *Patrologiae cursus completus, Series latina*, 219 volumes, Paris, 1844-1855. Un certain nombre de ces volumes ont été réimprimés, parfois avec une pagination différente, de sorte qu'il peut être utile de mentionner la date de l'édition citée. Migne n'a pas cherché à faire une œuvre critique, et s'est contenté de reproduire des éditions anciennes: mais, presque toujours, celles-ci sont très judicieusement choisies.

Ce sont au contraire des éditions critiques que donne le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, publié depuis 1866 sous les auspices de l'Académie de Vienne, et qui compte à l'heure actuelle 58 volumes. Ces éditions sont généralement très bonnes: quelques unes pourtant sont insuffisantes et appellent les plus graves réserves.

De nombreux textes relatifs surtout à la dernière période de notre Histoire, ont paru dans les *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, Berlin, 1877-1898, 13 volumes. Ici encore, il s'agit d'éditions critiques, d'autant plus précieuses à consulter qu'elles renferment des œuvres d'auteurs secondaires assez négligées, par les anciens éditeurs.

Deux collections françaises, celle des *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, publiée par MM. HEMMER et LEJAY, Paris, 1904 et suiv., et la *Collection des universités de France*, publiée par l'Association Guillaume Budé, Paris, 1920 et suiv., renferment quelques textes latins des écrivains chrétiens.

De nombreux inédits, qui ne sont pas contenus dans les grandes collections, ont été découverts et publiés dans divers recueils. L'un des plus utiles et des plus riches est celui de Dom G. MORIN, *Etudes, textes, découvertes, Contributions à la littérature et à l'histoire des douze premiers siècles*, Maredsous et Paris, 1913.

II. HISTOIRES LITTÉRAIRES

LE NAIN DE TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1693-1712.

LES BÉNÉDICTINS DE SAINT-MAUR, *Histoire littéraire de la France*, t. I-III, Paris, 1733-1735.

J. J. AMPÈRE, *Histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle*, Paris, 1839.

O. BARDENHEWER, *Patrologie*, Fribourg en Br., 1894, 3^e édit., 1910.

— *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, Frigourg en Br., 1902 et suiv. Les quatre volumes parus de cette monumentale histoire couvrent les cinq premiers siècles.

M. SCHANZ, *Geschichte der rômischen Literatur*, t. III, IV, Munich, 1896-1920.

P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1901 et suiv. Sept volumes ont été publiés jusqu'à présent de cette œuvre capitale ; 1° Tertullien et les origines: 2° Saint Cyprien et son temps: 3° Le IV^e siècle ; d'Arnobe à Victorin: 4° Le donatisme: 5° Saint Optat et les premiers écrivains donatistes: 6° La littérature donatiste au temps de saint Augustin: 7° Saint Augustin et le donatisme.

H. JORDAN, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, Leipzig, 1911.

J. TIXERONT, *Précis de Patrologie*, Paris, 1918.

P. DE LABRIOLLE, *Histoire de la Littérature latine chrétienne*, Paris, 1920, 2^e édit., 1924.

P. MONCEAUX, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, 1924.

U. MORICCA, *Storia della letteratura latina cristiana*, t. I, Turin, 1925; t. II, 1927; t. III, 1928.

F. CAYRÉ, *Précis de Patrologie ; Histoire et doctrine des Pères et Docteurs de l'Eglise*, t. I, Paris, Tournai, Rome, 1927.

Depuis octobre 1921, les publications récentes sont analysées avec soin dans le précieux *Bulletin d'ancienne littérature chrétienne latine*, qui

paraît, sous la direction de Dom B. CAPELLE, comme annexe à la *Revue Bénédictine*. *La Revue Bénédictine* elle-même s'impose par la richesse et la variété de ses articles à tous ceux qui veulent étudier sérieusement l'histoire de la littérature chrétienne. Le *Bulletin du Cange* renseigne sur la formation du latin médiéval et sur la langue des Pères.

Une introduction commode au latin patristique est le petit livre de H. P. V. NUNN, *An introduction to ecclesiastical latin*, Cambridge, 1922.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PÉRIODE

LES ORIGINES (IIe ET IIIe SIÈCLES).

Vue d'ensemble. 15

CHAPITRE PREMIER. — *Les Origines.*

I. Traductions. — II. Les premiers essais. 17

CHAPITRE II. — *Tertullien et Minucius Félix.*

I. Vie de Tertullien. — II. Œuvres de Tertullien. — III. Minucius Félix 26

CHAPITRE III. — *Saint Cyprien et ses contemporains.*

I. Les écrits de saint Cyprien. — II. Novatien. — III. Les contemporains de saint Cyprien. — IV. Commodien. 38

CHAPITRE IV. — *A l'aube du IVe siècle.*

I. Arnobe. — II. Lactance. — III. Réticius et Victorin. 51

DEUXIÈME PÉRIODE

L'APOGÉE (313-430).

Vue d'ensemble 67

CHAPITRE V. — *Schismes et hérésies : donatistes et antidonatistes. Ariens et antiariens.*

I. Le donatisme. — II. L'arianisme. — III. Victorin. — IV. Lucifer. — V. Saint-Hilaire 69

CHAPITRE VI. — *Saint Ambroise et ses amis.*

I. Saint Ambroise. — II. Contemporains de saint Ambroise . . . 86

CHAPITRE VII. — *Saint Jérôme et son temps.*

I. Vie de saint Jérôme. — II. Les œuvres de saint Jérôme. — III. Rufin. — IV. Autres écrivains 9

CHAPITRE VIII. — *La poésie chrétienne au IV^e siècle.*

I. Poètes divers. — II. Saint Paulin de Nole. — III. Prudence. . . 118

CHAPITRE IX. — *Saint Augustin.*

I. Vie de saint Augustin. — II. Les œuvres de saint Augustin. . . 130

CHAPITRE X. — *Amis et ennemis de saint Augustin.*

I. Les adversaires de saint Augustin. — II. Les amis de saint Augustin 147

TROISIÈME PÉRIODE

LES TEMPS BARBARES (430-636).

Vue d'ensemble 149

CHAPITRE XI. — *L'augustinianisme.*

I. Saint Prosper. — II. Saint Cassien. — III. Les Lériniens. — IV. Autres écrivains. — V. Saint Léon le Grand 151

CHAPITRE XII. — *Les derniers poètes de l'antiquité.*

I. Poètes gaulois. — II. Saint Sidoine Apollinaire. — III. Sédulius et Dracontius. — IV. Saint Avit et Ennodius. — V. Fortunat . . 172

CHAPITRE XIII. — *L'Afrique barbare et byzantine.*

I. Les temps barbares. — II. Controverses byzantines 184

CHAPITRE XIV. — *L'Italie.*

I. Ecrivains secondaires. — II. Boèce. — III. Cassiodore. — Saint Grégoire le Grand 192

CHAPITRE XV. — *La Gaule et l'Espagne.*

I. Théologiens et polémistes. — II. Saint Grégoire de Tours. — III. Les Espagnols. — IV. Saint Isidore de Séville 205

CONCLUSION 219

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE 225

TABLE DES MATIÈRES 229

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 27-2-1929